

MÉMOIRES
CONCERNANT
LES CHINOIS.

TOME DIXIEME.

MÉMOIRES

CONCERNANT

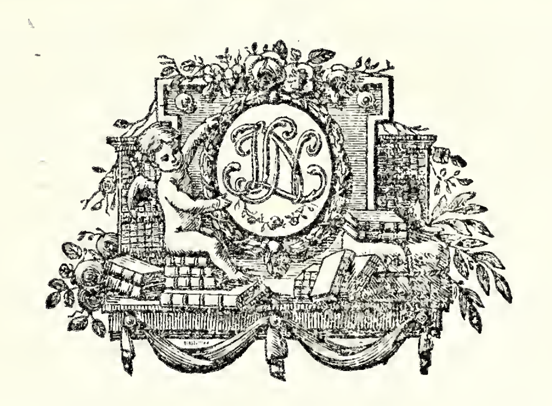
L'HISTOIRE, LES SCIENCES,

LES ARTS, LES MŒURS, LES USAGES, &c.

DES CHINOIS;

PAR LES MISSIONNAIRES DE PE-KIN.

TOME DIXIEME.

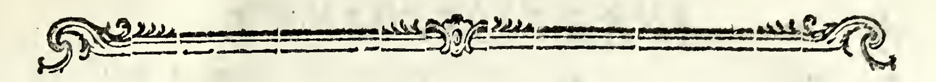


A PARIS,

Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, vis-à-vis la rue Mignon, près de l'Imprimeur du Parlement.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



AVERTISSEMENT.

I. NOUS avons promis, en publiant le huitieme Volume de ces Mémoires, une Table génerale des matieres, & nous avons annoncé dans le neuvieme, qu'elle rempliroit la plus grande partie de celui que nous publions aujourd'hui. Nous accompliſſons notre promeſſe. L'homme de Lettres qui a rédigé cette Table, n'a rien négligé pour la rendre utile, ſoit par l'etendue & l'exactitude des détails, ſoit par la facilité d'y trouver ſous divers rapports, les objets ſur leſquels on voudra s'inſtruire. Nous nous propoſons de donner de tems en tems des Tables ſemblables pour les Volumes qui ſuivront ; car les matériaux que nous avons déjà, & ceux que nous attendons inceſſamment, nous mettent en etat de continuer encore long-tems un Ouvrage qui, juſqu'ici, paroît accueilli avec intérêt.

La Table dont il s'agit n'auroit pas ſuffi ſeule pour remplir le Volume entier : nous y avons joint quelques pieces dont nous allons rendre un compte ſuccinct.

II. On y trouvera d'abord une quatrieme ſuite (*)

(*) La premiere ſuite de ces Portraits eſt dans le troiſieme Volume ; la ſeconde, dans le cinquieme ; & la troiſieme, dans le huitieme.

des *Portraits*, ou *Vies des Chinois célebres.* Elle ne contient que quatre Vies.

1. La premiere eſt celle de *Sée-ma-koang*, qui vécut durant la plus grande partie du XIe. ſiecle, car il naquit en 1018, & mourut en 1086. Il réunit à un haut degré les talens de l'homme de Lettres & ceux de l'homme d'Etat, & parvint aux dignités que procurent le mérite & la faveur ; mais le zele avec lequel il s'eleva contre les abus qui s'etoient gliſſés dans le Gouvernement, offrit à ſes ennemis les moyens de le perdre. Obligé de quitter la Cour, il profita de quinze ans de retraite pour ecrire une Hiſtoire univerſelle qui s'etend depuis l'an 403 avant J. C. juſqu'à l'an 960 de l'ere chrétienne. Il cultiva auſſi la Poéſie : nous avons publié dans nos Volumes précédens (*) la traduction d'un petit Poëme où il fait une deſcription charmante de ſon Jardin. Rappellé à l'adminiſtration, il mourut premier Miniſtre, au comble de la gloire & du pouvoir. Mais l'envie, qui ne meurt point, fit flétrir ſa mémoire dix ans après ſa mort. Cette injuſtice fut réparée ; & de ſiecle en ſiecle, juſqu'en 1530, les Empereurs de Chine lui ont décerné de nouveaux honneurs.

2. *Sou-ché*, qui vécut comme lui dans le XIe. ſiecle,

(*) Tome II, page 643. On trouve auſſi la traduction d'une de ſes Fables, intitulée l'*Hirondelle*, dans le Tome IV, page 177.

vit commencer le XIIe. & mourut en 1201. Il composa différens Ouvrages en prose & en vers : il fut revêtu de divers emplois, & s'y distingua par ses talens; mais il déclama avec encore moins de ménagement que *Sée-ma-koang* contre les abus du Gouvernement, & en fut plus sévérement puni. Il passa une grande partie de sa vie dans l'exil & la pauvreté. Ses malheurs l'aigrirent encore; & il crut se venger en publiant des satyres, toujours accueillies avec avidité par le peuple : mais il eprouva que cette triste vengeance ne produit d'ordinaire que de nouveaux chagrins à l'Auteur, sans aucun avantage pour l'Etat.

3. *Hoang-ting-kien* vivoit du tems de *Sou-ché*; & mourut trois ans après lui, à l'âge de 61 ans. Dans un pays où les talens littéraires conduisent aux grandes places, il en remplit plusieurs, & fut spécialement chargé d'ecrire l'Histoire : fonction importante en Chine, & qui n'en est que plus dangereuse. Ses ennemis y trouverent matiere à d'odieuses imputations dont il fut la victime. Il mourut en 1204, après un long & rigoureux exil.

4. *Yang-ché*, né à-peu-près dans le même tems que *Hoang-ting-kien*, finit ses jours à quatre-vingt-trois ans. L'etude fit sa principale occupation. Il ecrivit sur les *King;* & on le mit à la tête du College Impérial. Il posséda aussi diverses places d'adminis-

tration ; il entra même dans les Conſeils : mais il ſe conduiſit toujours avec tant de circonſpection, que ſa ſageſſe déconcerta l'intrigue, & ſa modeſtie déſarma la jalouſie. Il évita par-là les malheurs qu'avoient eprouvés les autres hommes célebres dont nous venons de parler ; & il jouit durant le cours d'une longue vie, des principaux avantages que peuvent procurer les talens unis aux vertus.

Ces quatre vies, comme celles que nous avons publiées précédemment, ſont remplies de traits curieux relatifs aux mœurs & aux uſages des Chinois. On y remarquera ſur-tout combien les Lettres etoient chez eux en honneur dans des tems où l'Europe entiere etoit plongée dans les plus epaiſſes ténebres de l'ignorance.

III. Nous nous empreſſons de publier des extraits d'une lettre ecrite de *Pé-king* par M. Amiot le 20 octobre 1782, parce qu'elle contient diverſes particularités intéreſſantes ſur l'adminiſtration actuelle de l'Empereur qui regne en Chine. On admirera la vigueur avec laquelle, à l'âge de ſoixante-quinze ans, ce Prince gouverne ſon vaſte Empire ; ſon attention infatigable à veiller ſur les dépoſitaires de ſon autorité, trop ſouvent tentés d'en abuſer, particuliérement dans les Provinces eloignées; & ſa rigoureuſe ſévérité quand il s'agit de réprimer les vexations de ces tyrans ſubalternes, qui, dans toutes les parties du Monde, ont

tant

tant de fois rendu les peuples malheureux ſous les meilleurs Princes.

On a exagéré cette ſévérité dans quelques-unes de nos Gazettes, qui ont annoncé qu'il avoit fait couper la tête à trois cens Mandarins. Il eſt vrai que trois cens quatre-vingts furent trouvés coupables, mais tous ne l'etoient pas au même degré ; & l'Empereur proportionnant la peine au crime, n'en punit de mort qu'un petit nombre. Au reſte il prouva par un grand exemple, que, dans ſes Etats, ni les talens ni même la faveur ne mettoient à l'abri du châtiment. Il fit trancher la tête à un Mandarin de la premiere claſſe, qu'il avoit comblé de ſes bontés. Il voulut l'interroger lui-même; mais ce ne fut point pour le ſauver. S'etant aſſuré qu'il etoit coupable, il l'envoya ſur le champ au ſupplice, & par cet acte de fermeté, découragea l'audace, en détruiſant tout eſpoir d'impunité.

On verra dans cette même lettre les détails de la ſubmerſion de l'iſle Formoſe, le 11 mai 1782. On avoit cru d'abord que cette iſle avoit diſparu pour toujours : mais la ſubmerſion ne fut que paſſagere. Un orage affreux avoit ſoulevé les flots de la mer à tel point, que l'iſle entiere en avoit eté couverte. Cette ſubmerſion ne dura qu'un jour entier ; mais dans ce court eſpace elle y cauſa les plus grands dommages. L'Empereur ordonna ſur le champ de les réparer,

en prenant dans le trésor de l'Etat tout l'argent nécessaire, selon l'usage sagement etabli : ce sont les termes de sa lettre.

IV. Il nous reste à parler d'un recueil de *Pensées, Maximes & Proverbes*, extraits de divers ouvrages, & traduits du chinois par M. Cibot, Missionnaire à *Pé-king*. Il nous avoit déjà fourni des extraits semblables sur la piété filiale, que nous avons publiés dans notre quatrieme Volume (*). Ceux que nous donnons aujourd'hui embrassent plusieurs objets, & nous les avons distribués sous divers titres. Ce morceau nous a paru mériter d'autant plus d'être conservé, que c'est sur-tout dans les Maximes générales & dans les Proverbes, que se peint le caractere des Nations, souvent difficile à saisir dans leur histoire.

M. Cibot etoit l'un de nos plus laborieux correspondans, & nos Mémoires en offrent la preuve. Nous avons eu le malheur de le perdre (**), il y a quatre ans; mais il nous reste entre les mains plusieurs de ses ecrits dont nous ne manquerons pas de faire usage. On peut voir dans la Table des matieres (***), ceux que nous avons employés jusqu'ici : peut-être serons-nous quelque jour en etat de donner les eloges historiques des divers Auteurs qui ont contribué à

(*) Page 268.

(**) Il est mort à *Pé-king*, le 8 Août 1780, à 54 ans.

(***) Voyez-y son article.

enrichir notre Recueil. En attendant on a raſſemblé leurs noms (*) dans la Table générale, & on y a cité, ſous leurs articles particuliers, les titres de leurs ouvrages.

Nous recevons à l'inſtant même, diverſes lettres très-curieuſes, ecrites de *Pé-king* en 1779, par M. Amiot, à qui ce Recueil a de ſi grandes obligations. L'arrivée en a eté retardée par diverſes circonſtances; & elles nous ſont parvenues trop tard pour en pouvoir faire uſage dans ce Volume, nous les réſervons pour le Volume ſuivant.

(*) Voyez au mot *Mémoires Chinois*.

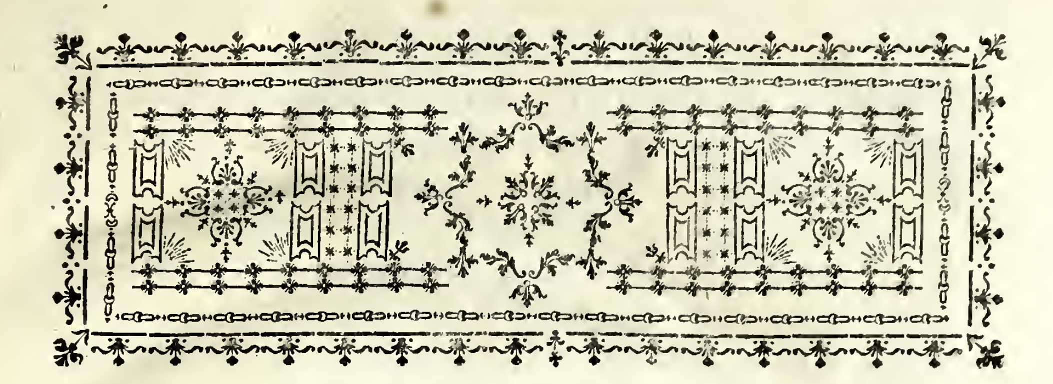


TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.



MÉMOIRES



MÉMOIRES

CONCERNANT

LES CHINOIS.

SUITE DES VIES OU PORTRAITS DES CHINOIS CÉLEBRES.



SEE-MA-KOANG.

LE nom de ce grand homme est assez connu, même en Europe, pour qu'on ait lieu de craindre d'ennuyer le lecteur en entrant dans quelques détails sur ce qui le concerne. Il etoit de l'ancienne famille des *Sée-ma*, que le fameux *Sée-ma-tsien*, restaurateur de l'Histoire chinoise après l'incendie des livres, a rendu si célebre dans la république des lettres. Il avoit pour nom propre *Koang*, & pour surnom *Kiun-ché*. Il naquit à *Hia-hien* du district de *Chan-tcheou* de la province de *Chen-si*. Son pere avoit exercé les plus grands emplois dans les provinces & à la

Cour, & fut long-tems à la tête des Gens de Lettres du Palais impérial, ſous le titre de *Tien-tchang-ke-tay-tché*, c'eſt-à-dire à la lettre, *Grand indicateur de la doctrine céleſte.*

Sée-ma-koang, dit l'un de ſes panégyriſtes, eut l'eſprit formé de très-bonne heure; & il donna des preuves de la ſupériorité de ſon génie, dans un âge où le commun ſait à peine diſtinguer la main droite d'avec la main gauche. Les deux traits que je vais rapporter ſuffiront pour en convaincre.

Ils etoient pluſieurs enfans badinant enſemble dans une cour, & s'amuſant à voir nager des poiſſons dorés, autour d'un large vaſe de terre cuite, qui etoit rempli d'eau. L'un d'eux voulant prendre un poiſſon, ſe penche un peu trop ſur le bord du vaſe & tombe dedans, la tête la premiere: il n'eut ni l'adreſſe ni la force de s'en tirer. Les autres epouvantés l'abandonnent & prennent la fuite. Le ſeul *Sée-ma* garde ſon ſang-froid & reſte. Il cherche aux environs & trouve un caillou, avec lequel à force de frapper contre le vaſe, il vient à bout de le rompre. L'eau s'ecoule & il ſauve la vie à ſon petit compagnon par un expédient que bien des perſonnes plus âgées n'auroient pas trouvé ſur le champ comme lui. Il n'avoit alors qu'un peu plus de quatre ans. Les peintres & les poëtes, jugeant le trait digne de l'immortalité, l'ont célébré à l'envi les uns des autres, du mieux qu'ils ont pu. Les premiers en ont fait un ſujet de tableau, & les derniers l'ont décrit en vers de la maniere la plus brillante.

Sée-ma-tché ſon pere pleura de joie, quand, de retour au logis, on lui raconta ce qui venoit d'arriver. *O mon fils!* lui dit-il, en le ſerrant tendrement entre ſes bras, *ô mon cher fils! tu ſeras un jour toute la gloire de ta maiſon.* Dès ce moment, il mit tous ſes ſoins à cultiver cette jeune plante, dont il croyoit avoir lieu d'attendre les fruits les plus précieux. Après lui avoir fait connoître un aſſez grand nombre

de caracteres & lui en avoir expliqué lui-même le sens, il se mit à lire avec lui l'Histoire des douze Rois de *Lou*, composée par Confucius, sous le titre de *Tchun-tsieou*. *Sée-ma-koang* touchoit à peine à la septieme année de son âge, quand on lui mit, pour la premiere fois, cet admirable livre entre les mains. La premiere leçon lui en plut tant, que aussi-tôt qu'elle fut finie, il rentra, ne se possédant pas de joie, dans l'appartement des femmes, où il la répéta à sa mere, avec une netteté, une justesse & une précision qui firent admirer la précocité de son génie, & donnerent des indices non equivoques d'un talent décidé pour cette branche de la littérature qui le distingua dans la suite, & rendit son nom célebre à jamais.

Depuis ce tems il ne se livra avec goût à aucune sorte d'amusement. Il prit même tant de passion pour l'etude, qu'il n'etoit jamais sans un livre à la main. Les journées ne lui paroissant pas assez longues pour y pouvoir vaquer, il passoit encore une partie de la nuit à etudier. Il s'etoit fait une espece de réveil, ou d'horloge excitatoire, si je puis employer cette expression, au moyen de son propre oreiller, lequel n'etant qu'une piece de bois de forme cylindrique, rouloit insensiblement sous lui, de telle sorte qu'après quelques heures, c'est-à-dire, après le tems du premier sommeil, il s'en trouvoit assez incommodé pour en être réveillé. Il se levoit alors, & couroit à ses livres.

Persuadé par les premieres instructions de son sage pere lorsqu'il l'envoya dans les ecoles publiques, qu'une liaison trop intime entre jeunes gens du même âge, n'est d'ordinaire qu'un ecueil pour la vertu, & est toujours une perte de tems, il ne se lia d'amitié avec aucun. Il les voyoit tous indifféremment, & presque toujours en présence des maîtres, ou dans le lieu des etudes communes; mais sa candeur & sa

politeſſe ſincérement officieuſe envers tous, le faiſoient aimer de tous, en même tems qu'une gravité ſans affectation, & une décence toujours exacte, lui attiroient leur eſtime & même une ſorte de reſpect.

Ces brillantes années que le commun des hommes a coutume de paſſer dans les amuſemens ou dans les plaiſirs, il ne les paſſa que dans l'etude, au milieu des livres, ou dans la converſation des Sages dont l'exemple pouvoit lui profiter. Auſſi devint-il un prodige de ſcience. Il ſavoit tous les *King* par cœur, & etoit en etat d'en expliquer ſur le champ les endroits les plus difficiles; il poſſédoit l'Hiſtoire à fond, & il ne s'etoit paſſé rien d'un peu conſidérable depuis les ſiecles les plus reculés juſqu'au tems où il vivoit, dont il n'eût pu aſſigner l'epoque & rapporter tous les menus détails; il n'etoit, en un mot, aucun genre de littérature dans lequel il ne ſe fût exercé, & dont il n'eût pu donner des leçons comme ſi chacun en particulier eût eté ſon objet principal. Suivons-le rapidement dans tout le cours de ſa laborieuſe vie, & ne nous arrêtons qu'aux epoques qui peuvent ſervir à nous le faire connoître & à le caractériſer.

Après avoir reçu tous les autres grades littéraires, il reçut celui de Docteur; & il fut des premiers nommés, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans. Parmi les honneurs qu'on accorde aux nouveaux promus, il leur eſt permis de porter une fleur d'or à chaque côté du bonnet, & de ſe promener à cheval dans la ville avec un nombreux cortege pendant les trois premiers jours qui ſuivent le jour de la promotion. Ces trois jours ſont de véritables jours de fête pour le nouveau Docteur, pour la parenté, & pour tous ſes amis. Ils ne ſe paſſent qu'en feſtins & en réjouiſſances. *Sée-ma-koang* vouloit ſe diſpenſer de tout cela, & employer ces trois jours à etudier comme à l'ordinaire. Ses parens aſſemblés le preſſoient, le

ſollicitoient ſans pouvoir le vaincre; lorſqu'un d'eux elevant la voix, lui dit d'un ton grave: *jeune homme, il y a plus d'opiniâtreté & d'orgueil que de modeſtie dans votre refus de faire ce que font tous ceux qui ſont dans le même cas que vous. Portez la fleur d'or, allez vous montrer au public, ainſi paré, non pour tirer vanité de la ſcience que cela ſuppoſe dans vous, mais pour faire honneur à un uſage ſagement établi, aux grands hommes qui l'ont introduit, & aux Souverains amateurs des Lettres, qui en ont permis & autoriſé la pratique, comme un inſigne bienfait de leur part.*

Ces raiſons firent impreſſion ſur ſon eſprit, il prit la fleur d'or, mit des habits brillans, & fit de bonne grace tout ce qu'on exigea de lui.

Quelque réſolu qu'il fût de ne pas ſe préſenter encore pour obtenir des emplois, on le mit ſur les rangs ſans qu'il le ſût, & il fut propoſé pour un mandarinat dans le tribunal des rites. L'Empereur, à qui l'on préſente toujours trois perſonnes, pour qu'il ait à choiſir lui-même celle qu'il agréera le plus ou qu'il jugera devoir mieux remplir le poſte vacant, le choiſit préférablement aux deux autres, plus âgés & plus anciennement gradués que lui, & le nomma.

Sée-ma-koang ne fut pas peu ſurpris de cette préférence à laquelle il croyoit n'avoir aucun lieu de s'attendre; mais il ſe perſuada qu'il lui feroit aiſé, en remerciant l'Empereur, de l'engager à faire tomber ſon choix ſur un autre. *Senſible aux bontés dont vous voulez bien m'honorer*, lui dit-il dans ſon remerciment, *je ſuis au déſeſpoir de me trouver hors d'etat, par ma jeuneſſe, mon incapacité & mon peu d'expérience, de pouvoir y répondre comme il conviendroit & comme j'en ai le deſir. J'ai beſoin de quelques années encore pour achever de m'inſtruire & de me former; je ſupplie votre Majeſté de vouloir bien me les accorder. Mon pere eſt actuellement Mandarin*

à Hang-tcheou; *permettez-moi, Seigneur, d'aller auprès de lui pour le ſervir & recevoir ſes inſtructions. En m'acquittant des devoirs de la piété filiale, j'apprendrai de celui à qui je dois la vie, la maniere d'en remplir dignement le cours pour le ſervice de l'Etat & de votre Majeſté.*

L'Empereur charmé de voir tant de modeſtie & ſi peu d'ambition dans un jeune homme d'un mérite ſi diſtingué, eut la bonté de lui répondre ainſi: *je ne ſaurois vous accorder les années que vous me demandez pour vous diſpenſer à ſervir ma perſonne & l'etat. Votre ſageſſe prématurée me répond que vous pouvez dès-à-préſent faire l'un & l'autre en fidele & digne ſujet. Il ne vous reſte plus rien à apprendre que de l'expérience. Allez vous former ſous elle, en gouvernant le peuple de* Sou-tcheou. *Je vous nomme Gouverneur de cette ville. Elle n'eſt pas bien eloignée de* Hang-tcheou, *& vous y ſerez à portée de recevoir de fréquentes nouvelles de votre pere, & d'aller le ſervir s'il a beſoin de vous. Je ne ſerai pas difficile à vous en accorder la permiſſion.* Après ces mots, il rentra dans ſon cabinet & laiſſa le jeune homme dans l'impoſſibilité de répliquer.

Un ordre ſi poſitif de la bouche même du Souverain ne permit pas à *Sée-ma-koang* de faire de nouvelles tentatives pour s'excuſer. Il fallut ſe diſpoſer à obéir. Il ſe rendit à *Sou-tcheou*, & y exerça ſon emploi avec tant de décence, d'intégrité & de ſuccès, que ſa réputation fut dès-lors etablie. Après quelques années, on etoit ſur le point de le placer dans un poſte plus diſtingué, quand *Sée-ma-tché* ſon pere mourut. L'uſage veut qu'on s'abſtienne de tout emploi pendant les trois années qui ſuivent la mort d'un pere & d'une mere. *Sée-ma-koang* garda le deuil dans toute la rigueur du cérémonial. Il ſe renferma dans ſa maiſon, & ſe remit à l'etude dont il fit ſon unique occupation. Mais à peine le tems du deuil fut-il expiré, qu'on l'arracha à ſes livres. Ceux qui etoient à la tête des affaires

le remirent ſur les rangs & le propoſerent pour être Mandarin à *Ou-tcheng-kiun*. L'Empereur aima mieux l'avoir auprès de ſa perſonne, & l'appella à la Cour. Il lui donna une place dans le college impérial, & une autre dans ſa propre bibliotheque pour avoir occaſion de le voir ſouvent ſans témoins, & de l'interroger à ſon aiſe, tant ſur des objets purement littéraires que ſur ceux qui avoient rapport au gouvernement. Il ne fut pas long-tems ſans l'honorer de ſa familiarité la plus intime. Il lui permit de lui parler librement ſur tout. Mais *Sée-ma-koang*, toujours ſage, toujours réſervé, n'abuſa jamais de la bonté de ſon maître, & s'il profita quelquefois de la liberté qu'il lui donnoit, ce ne fut que pour l'empêcher de faire des fautes. En voici un exemple.

Un nommé *Mao-yun*, eunuque de ſervice dans l'intérieur du Palais, pour lequel l'Empereur avoit de l'eſtime & qu'il aimoit, vint à mourir. Ce Prince voulant honorer la mémoire d'un ſerviteur qui lui avoit eté cher, lui accorda toutes les diſtinctions dont on a coutume de décorer les funérailles des plus grands Seigneurs de l'Empire, & ecrivit de ſa propre main quelques caracteres qui déſignoient des titres par leſquels cet Eunuque eût mérité tous les honneurs qu'on alloit lui rendre. Dans ces ſortes d'occaſions, tout ce qui a eté dit ou ecrit par le Souverain, eſt marqué ſur une piece de ſoie proprement encadrée, que des Mandarins portent avec grand reſpect à la tête du convoi funebre, pour être vu de tout le public, & gravé enſuite ſur la tombe de celui qui en eſt l'objet.

Sée-ma-koang, qui voyoit avec peine tout ce qui etoit contre une certaine décence, ayant appris ce qu'on vouloit faire en l'honneur de l'Eunuque mort, réſolut d'en parler à l'Empereur pour l'engager à révoquer l'ordre qu'il avoit donné ſur cela, & à changer ſon bienfait contre un plus convenable. Auſſi-tôt qu'il fut en préſence : *J'ai une grace à demander à*

votre Majesté, dit-il au Prince; *c'est de vouloir bien m'instruire en deux mots du genre de mérite de l'Illustre qui vient de mourir, & qu'on se dispose à honorer, par vos ordres, d'une maniere si peu commune. Quand je serai instruit, je pourrai satisfaire aux demandes des indiscrets, qui ne manqueront pas de m'interroger sur son compte.*

De quel Illustre voulez-vous parler? répondit l'Empereur, *il n'y a, quant à présent, d'autre mort que je veuille honorer, que l'Eunuque* Mao-yun *qui m'a très-bien servi, & dont je veux récompenser les services du mieux qu'il m'est possible.*

Récompenser quelqu'un qui a bien servi (répliqua *Sée-ma-koang*), *est le devoir d'un grand Prince; mais à tout il y a une juste mesure, hors de laquelle tout est excès ou défaut; & c'est à cette juste mesure, qu'un grand Prince doit s'en tenir dans toutes ses actions. L'Eunuque* Mao-yun *a bien servi votre Majesté, j'en conviens; mais en quoi l'a-t-il servie? Dans des emplois purement domestiques que tout autre eût aussi-bien remplis que lui, s'il eût eté honoré de votre confiance comme lui. Vous voulez qu'on rende à la mémoire de* Mao-yun *tout ce qu'on peut rendre d'honneurs à la mémoire de quelqu'un qui n'est pas né Prince. Que feriez-vous pour un Ministre habile qui, plein de zele pour le bien de l'Etat, vous auroit aidé à bien gouverner les peuples, auroit travaillé constamment à la gloire de votre regne, & à maintenir l'abondance & la tranquillité dans toute l'étendue de l'Empire; pour un Général d'armée qui auroit dompté, au prix de cent victoires & de tout son sang, les ennemis de votre personne & de l'Etat; pour un savant eclairé qui, dans d'immortels ouvrages, auroit inspiré l'amour de l'ordre & l'observation des loix, auroit applani la route des sciences & de la vertu, & y auroit conduit vos sujets? Prodiguer les bienfaits indistinctement, c'est vouloir qu'on n'en fasse aucun cas; rendre des honneurs extraordinaires à qui ne*

les

les a pas mérités, c'est les avilir; c'est insulter aux illustres morts qui s'en sont rendus dignes; c'est ôter l'émulation aux vivans.

L'Empereur garda quelques momens le silence; puis, comme s'il fût revenu à lui après un profond sommeil, il dit à *Sée-ma-koang: je n'avois pas fait toutes ces réflexions; elles sont très-justes & très-à-propos. Je vais révoquer mes ordres. Je me contenterai de donner à l'Eunuque, le simple titre de Mandarin; & je ne le louerai que sur sa fidélité, son attention & son exactitude à exécuter mes ordres & à remplir tout ce qui etoit de son devoir.*

Ce ne fut pas cette fois seulement qu'à la persuasion de *Sée-ma-koang*, l'Empereur *Jen-tsoung* révoqua des ordres donnés, & sur le point d'être exécutés. Il lui demandoit même assez souvent des avis & se faisoit un plaisir de les suivre, parce qu'il etoit persuadé qu'ils etoient dictés par la sagesse, le désintéressement, l'attachement à sa personne, & l'amour de la décence & des loix. Les Courtisans, à l'exemple de leur Souverain, etoient pleins d'estime pour un homme en qui ils reconnoissoient beaucoup de mérite, & très-peu, ou pour mieux dire, point d'ambition. Content d'exercer les emplois littéraires dont il etoit chargé à la Cour, *Sée-ma-koang* ne pensoit point à s'élever à des postes plus importans: mais on y pensa pour lui.

Pang-ki, Commandant général des troupes qui gardoient les frontieres du *Chen-si* contre les incursions des Tartares *Hia*, dont les possessions n'étoient séparées des terres de l'Empire que par le *Hoang-ho*; *Pang-ki*, dis-je, s'adressa à l'Empereur, pour avoir à *Ping-tcheou*, qui etoit alors une des plus importantes villes de la province, un Gouverneur du peuple avec qui il pût être de bonne intelligence, afin de faire sans contradiction & avec quelque aisance, toutes les opérations qu'il jugeroit nécessaires pour le bien commun. *Je prie votre Majesté,*

ecrivoit-il dans ſa lettre, *de ne pas m'envoyer ici de ces Lettrés difficiles & orgueilleux, qui trouvent à redire à tout, qui ne ſont jamais contens de rien, & qui chicanent un Commandant militaire preſque ſur tout. Il me faut un homme eclairé, ſage, de bon conſeil; de mœurs douces, qui prenne en main les intérêts du peuple, puiſque ſon emploi le demande ainſi & qu'il eſt de ſon devoir de le faire, mais qui, ſous prétexte de défendre le peuple, ne veuille pas opprimer les gens de guerre, & leur ôter le peu de privileges dont ils jouiſſent. En un mot, Seigneur, je vous demande* Sée-ma-koang, *& je ne le demande que parce que je le crois tel qu'il le faut dans un pays comme celui-ci & dans les circonſtances où nous nous trouvons. Le peu de tems que je l'ai vu à la Cour lorſque je m'y rendis pour ſaluer votre Majeſté, & quelques converſations que j'ai eues avec lui, me font eſpérer que nous travaillerons enſemble avec ſuccès pour la gloire de votre regne & la tranquillité de vos ſujets de ces frontieres.*

L'Empereur eut la bonté de donner lui-même cette lettre à lire à *Sée-ma-koang*, & lui dit, après l'avoir repriſe: *vous voyez: on veut vous arracher d'ici. Le bien de l'Etat le demande, il faut nous réſoudre à tout. Allez joindre* Pang-ki, *je vous donne le gouvernement de* Ping-tcheou. *Je compte que vous vivrez toujours bien enſemble, & que vous travaillerez de concert à bien ſervir l'Etat.*

L'un des premiers ſoins de *Sée-ma-koang*, en arrivant à *Ping-tcheou*, fut de ſe mettre au fait du local des différentes productions du pays, de la nature du terrein, des mœurs des habitans, de leur induſtrie & de leurs différens intérêts. Il ne fut pas peu ſurpris, lorſqu'en parcourant ſon diſtrict, il vit preſque toutes les terres incultes. Il en demanda la raiſon. On lui répondit que la néceſſité ſeule obligeoit à ne pas faire valoir ces terres, quoique excellentes, parce que ordinairement les

propriétaires perdoient, en les cultivant, & leurs peines & toutes les dépenses qu'ils etoient obligés de faire. *Les Tartares* Hia (lui dit-on) *se tiennent tranquilles chez eux jusqu'au tems de la récolte; alors ils passent le* Hoang-ho, *& viennent piller nos denrées & nos moissons. Nous en avons fait la triste expérience pendant bien des années, & ce n'a eté que malgré nous que nous avons pris enfin le parti de tout abandonner. Sée-ma-koang* ne repliqua pas à des raisons qui lui parurent bonnes. Il conféra avec *Pang-ki* pour aviser aux moyens de remédier à ce mal. *Le moyen seroit bientôt trouvé*, lui dit *Pang-ki*, *si j'avois des troupes en assez grand nombre pour pouvoir garder les bords du fleuve, sans être obligé de dégarnir les places; mais j'en ai à peine ce qui suffit pour les différentes garnisons. Cherchez dans la fertilité de votre esprit quelque expédient, je me prêterai à tout ce que vous me suggérerez.*

Sée-ma-koang parcourut plus d'une fois tous les environs de sa ville, examina avec l'attention la plus sérieuse les bords du *Hoang-ho*, se fit indiquer les endroits par où les Tartares avoient coutume de le passer, forma un plan qu'il crut bon, & en fit part à *Pang-ki*. Ce plan consistoit à bâtir trois villes à la distance de dix à douze lys l'une de l'autre, de les peupler du surabondant des autres villes de la province, & de donner les terres en friche à ceux d'entre les nouveaux habitans qui se chargeroient de les cultiver ou de les faire cultiver.

Pang-ki approuva le projet, en ecrivit à l'Empereur, & les villes se bâtirent; non toutefois aux frais de la province, qui etoit hors d'etat de les faire, mais aux frais de l'Empereur lui-même. Dans ses lettres aux Ministres, *Pang-ki* faisoit espérer les plus grands avantages de l'exécution du projet qu'il proposoit. La multitude d'hommes dont il alloit peupler ces villes, seroit bien-tôt, selon lui, une pépiniere de bons soldats, qui, ayant à défendre leurs propres possessions, s'exerceroient

continuellement contre les Tartares, rendroient leurs incurſions infructueuſes, & les empêcheroient au moins par-là d'en faire d'auſſi fréquentes qu'auparavant.

Les Tartares apprirent, ſans s'alarmer, ce qui ſe paſſoit de l'autre côté. Ils laiſſerent bâtir les villes, & ne firent aucune tentative pour inquiéter les travailleurs. Plus ruſés que les Chinois, ils attendirent tranquillement chez eux, que ceux-ci euſſent formé tous leurs etabliſſemens, pour venir les piller & emporter un plus riche butin qu'ils n'avoient encore fait. Leur tranquillité apparente eut tout le ſuccès qu'ils pouvoient deſirer.

Dans la perſuaſion que les ennemis n'oſoient plus ſe montrer, *Pang-ki* crut avoir mis les frontieres en ſûreté de ce côté-là. Il ne laiſſa qu'une petite garniſon dans chacune des trois nouvelles villes, & renvoya le reſte des troupes dans les différens endroits d'où il les avoit tirées. C'eſt ce que les Tartares avoient prévu. Ils n'attendoient qu'un tems favorable pour profiter de l'imprudente ſécurité des Chinois. Auſſi-tôt qu'ils furent inſtruits que *Pang-ki* avoit diſperſé ſes gens de guerre, ils formerent à petit bruit pluſieurs petits corps d'armée, auxquels, pendant une nuit obſcure, ils firent paſſer le fleuve ſur des bateaux qu'ils avoient conſtruits pendant leur prétendue inaction, & vinrent mettre le ſiege devant les trois villes tout à la fois. Du reſte, les villes dont il s'agit n'etoient, à proprement parler, que des villages murés, mais on leur donne le nom de *Tcheng*, qui ſignifie *ville*, parce qu'il y avoit en dedans & en dehors quelques petites fortifications qui les défendoient. Les Tartares s'en rendirent maîtres en peu de jours, les pillerent & emmenerent les principaux habitans priſonniers chez eux.

Quand on dit à l'Empereur ce qui venoit d'arriver ſur les frontieres du *Chen-ſi*, qu'on lui avoit fait enviſager comme etant auſſi en ſûreté qu'aucune autre de ſon Empire, il entra dans

une ſi grande colere contre *Pang-ki*, qu'il le deſtitua ſur le champ de tous ſes emplois, & ordonna qu'il ſeroit livré au Tribunal des crimes pour être jugé. *Sée-ma-koang* prit en main la défenſe de ſon ami, & ecrivit à l'empereur la lettre ſuivante. « J'ecris à votre Majeſté pour réclamer ſa juſtice. Un juge qu'on » ne ſauroit accuſer de n'être pas équitable, vient cependant » de condamner un homme du premier rang à ſubir la peine » d'une faute qu'il n'a pas commiſe, tandis qu'il epargne le » véritable criminel. Il n'en agit ainſi, ſans doute, que parce » qu'il eſt dans l'erreur; & je ne doute pas qu'il ne réforme » de lui-même ſon propre jugement, quand il ſera inſtruit » de la vérité. Profitant de la permiſſion que votre Majeſté » m'a donnée de lui repréſenter ſans crainte tout ce que je » croirai mériter quelque attention de ſa part, je vais m'expli» quer ſans détour.

» Vous avez deſtitué de tous ſes emplois le Commandant» général de vos troupes de ces frontieres, & vous le livrez » au Tribunal des crimes pour être jugé dans toute la rigueur » des loix. Cependant, Seigneur, ce Commandant n'a d'autre « faute, j'oſe le dire, que celle d'avoir cru ſans défiance tout » le bien que vous lui avez dit de moi. *Suivez les conſeils de* » Sée-ma-koang, lui avez-vous ecrit plus d'une fois. *C'eſt un* » *homme qui a les intérêts de l'Etat à cœur, il eſt ſans intérêt* » *propre, il a des lumieres : il ne peut que vous bien conſeiller.* » Pouvoit-il ſoupçonner que vous le trompiez ? Sans trop exa» miner ſi j'etois tel en effet que vous me dépeigniez, il vous » a cru ſur votre parole, il vous a obéi, il a ſuivi mon con» ſeil, & en le ſuivant, il a cru travailler pour le bien de » l'Etat & la gloire perſonnelle de votre Majeſté. C'eſt moi » qui ai enfanté le projet de bâtir trois villes; c'eſt moi qui » l'ai engagé à ſolliciter votre agrément & tous les ſecours » néceſſaires pour le mettre en exécution; c'eſt moi qui vous

» ai conſtitué dans toutes les dépenſes que vous avez faites.
» Croyant que les Tartares etoient auſſi peu ruſés que moi,
» je regardois comme un effet de leur crainte, l'inaction où
» ils ont eté pendant deux années entieres, & je me félicitois
» d'avoir contribué à nous mettre à couvert de leur brigan-
» dage. Je m'imaginois ſottement que les trois villes etoient
» autant de barrieres qu'ils ne tenteroient pas même de fran-
» chir; & dans cette perſuaſion, je raſſurai *Pang-ki* ſur toutes
» ſes craintes, & l'engageai par-là à renvoyer ſes troupes
» dans leurs quartiers reſpectifs. Les Tartares ſont venus lorſ-
» qu'on s'y attendoit le moins, ils ont fait de plus grands
» dégâts qu'ils n'en avoient fait depuis bien des années, ils ont
» pris trois villes & ont fait un grand nombre de priſonniers.
» C'eſt moi qui ſuis la cauſe de tous ces malheurs; c'eſt moi
» qui ſuis coupable; c'eſt moi que vous devez punir: mais faites
» grace à l'innocent. J'attends avec reſpect les ordres de votre
» Majeſté ».

L'Empereur lut cette lettre avec plaiſir, parce qu'il etoit fâché, dans le fond du cœur, de ſe voir comme contraint de ſévir contre un brave Officier, pour qui il etoit plein d'eſtime. Il ſaiſit cette occaſion pour lui faire grace & le rétablir dans tous ſes emplois. Il voulut bien en inſtruire lui-même *Sée-ma-koang*, & lui ecrivit ces mots.

« Je vous crois ſeul coupable, puiſque vous avez la bonne-
» foi d'en convenir, & la franchiſe de vous déceler vous-
» même auprès de moi. Mais comme le crime dont il s'agit
» ceſſe preſque d'être crime, quand ce n'eſt pas un homme
» de guerre qui l'a commis, je vous pardonne. Vous reverrez
» bien-tôt *Pang-ki*. Continuez à bien vivre enſemble & à
» agir de concert; mais ſoyez plus attentifs l'un & l'autre,
» & défiez-vous des Tartares un peu plus que vous n'avez
» fait ci-devant ».

Ce trait d'hiſtoire, ſur lequel je me ſuis peut-être un peu trop etendu, n'eſt rapporté par ceux qui ont ecrit la vie de *Sée-ma-koang*, que comme une preuve de ſa fidélité inviolable dans l'amitié, & de ſa reconnoiſſance ſans bornes envers ceux qui lui avoient rendu quelque ſervice ou dont il avoit reçu quelque bienfait. *Son entier dévouement à* Pang-ki (ajoutent-ils immédiatement après l'avoir rapporté) *ſuivit ce général au-delà même du tombeau. Il mit ſon portrait parmi ceux de ſes ancêtres, pour lui rendre, dans les tems ordinaires, les mêmes honneurs qu'il leur rendoit; il reſpecta & ſervit ſa veuve, comme s'il eût reſpecté & ſervi ſa propre mere; & il eut pour tous ſes enfans les même attentions & les mêmes égards qu'il avoit pour ſes propres freres & ſœurs.*

Du gouvernement de *Ping-tcheou*, *Sée-ma-koang* paſſa à celui de *Kai-fong-fou*. Il ſe conduiſit dans cette capitale du *Ho-nan* avec la même intégrité, le même déſintéreſſement, la même ſageſſe qu'il avoit fait paroître ailleurs, & il y eut les mêmes ſuccès. Il arriva dans ce tems-là, que ceux de la Cochinchine vinrent offrir leur tribut. Parmi les choſes qu'ils apporterent, il y avoit un animal extraordinaire qu'on diſoit être un *ki-lin*, c'eſt-à-dire, ce quadrupede de bon augure qui ne ſe montre que ſous les bons regnes, & qui ne paroît que pour annoncer de grands événemens. Les Savans de la Cour & de la Capitale furent de ſentiment différent. Les uns aſſuroient que c'étoit un véritable *ki-lin*, & les autres diſoient affimativement que ce n'en etoit pas un. L'Empereur ordonna qu'on ecrivît à *Sée-ma-koang* pour ſavoir ce qu'il en penſoit. *Sée-ma-koang* répondit ce peu de mots.

« Je n'ai jamais vu de *ki-lin;* ainſi je ne puis dire ſi l'ani-
» mal que les Cochinchinois ont offert, en eſt un véritable.
» Mais que ce ſoit un *ki-lin* ou non, peu importe. Le véritable
» *ki-lin*, celui qui, par ſon apparition, eſt un ſigne à quoi

» l'on peut connoitre la bonté du gouvernement, n'eſt pas un » animal qu'on vient offrir des pays etrangers : c'eſt un ani- » mal qui apparoît & diſparoît de lui-même dans un Royaume » qui eſt gouverné par un ſage Souverain ».

Cette réponſe mit fin à toutes les diſputes ſur le *ki-lin*; l'on n'en parla plus, parce que chacun des deux partis etoit libre de s'attribuer le gain de cauſe, en ſe rangeant du côté de *Sée-ma-koang*, dont le ſentiment ne ſouffroit aucune difficulté. L'Empereur qui avoit une eſtime particuliere pour lui, & qui étoit bien aiſe de l'avoir auprès de ſa perſonne, crut qu'il etoit tems de l'appeller à la Cour. Il le nomma Cenſeur, & lui donna une place parmi les Secrétaires de ſon cabinet, à la charge ſeulement d'ecrire une partie de ſon hiſtoire, celle qui rapporte les actions. *Sée-ma-koang* etoit egalement propre pour l'un & l'autre de ces deux emploïs; auſſi il s'en acquitta glorieuſement pour le Prince, honorablement pour lui-même, & utilement pour l'Etat. Quelques traits ſuffiront pour en convaincre.

A la ſixieme lune de la trente-neuvieme année du regne de *Jen-tſoung*, c'eſt-à-dire, l'an 1061 de notre ere vulgaire, il y eut une eclipſe de ſoleil. Cette eclipſe fut beaucoup moins grande qu'on ne l'avoit annoncée. Les Grands, ſoit qu'ils vouluſſent couvrir la faute des Aſtronomes qui avoient fait une fauſſe annonce, ſoit qu'ils vouluſſent flatter le Prince, ſe rendirent au Palais, en habit de cérémonie, pour féliciter l'Empereur d'un evénement ſi heureux. *Le ciel*, lui dirent-ils, *le ciel lui-même, en interrompant les loix ordinaires de la nature, ſe déclare en faveur de votre Majeſté. Le ſoleil qui, des dix parties de ſa ſurface, devoit en avoir ſix d'eclipſées pour nous, n'en a eu que quatre. Quel pronoſtic plus favorable pour le regne & la perſonne même de votre Majeſté?*

Ils euſſent continué encore ſur ce ton, ſi *Sée-ma-koang*, qui etoit

etoit alors en préſence, n'eût pris la parole. *L'un des devoirs les plus eſſentiels à un Cenſeur eſt de ne point flatter,* dit-il, en s'adreſſant à l'Empereur; *comme par un effet de la bonté de votre Majeſté, j'ai l'honneur d'exercer cet emploi dangereux, je ne craindrai pas de dire librement ce que je penſe. Mon intention n'eſt pas d'offenſer, mais ſeulement de remplir mon devoir. Ce que vous venez d'entendre, Seigneur, n'eſt qu'un compliment baſſement flatteur, tel qu'il n'en devroit jamais ſortir de la bouche d'aucun de vos ſujets, de ceux ſur-tout qui ſont décorés du titre de Grands; il ne peut être que l'effet d'une ignorance profonde du mouvement des aſtres & de leur poſition reſpective par rapport à nous. L'eclipſe a eté moindre qu'on ne l'avoit annoncée; il n'y a en cela ni bon ni mauvais pronoſtic à faire, ni de quoi féliciter votre Majeſté. On ne peut lui dire autre choſe, ſi ce n'eſt que les Aſtronomes ont erré; & qu'ils méritent punition, s'il y a eu de la négligence de leur part. Un très-mauvais préſage que je vois, & qu'il eſt à craindre que tout l'Empire ne voie comme moi, c'eſt, Seigneur, qu'il y a auprès de votre perſonne des gens qui oſent vous parler comme je viens de l'entendre, & que votre Majeſté daigne les ecouter. De pareils flatteurs n'ont que leur intérêt propre pour objet. Quels maux ne pourroit-on pas augurer pour la ſuite de votre regne, ſi vous ne gouverniez que par leurs conſeils? car ce ſont les perſonnes de l'Etat les plus diſtinguées. Pardonnez, Seigneur, à* Sée-ma-koang, *la liberté qu'il prend ici comme Cenſeur.*

Un diſcours ſi hardi déconcerta les adulateurs, glaça d'effroi ceux des amis de *Sée-ma-koang* qui etoient préſens, mais parut faire plaiſir à l'Empereur, qui loua ſon zele, & approuva la maniere dont il venoit de le témoigner. Il renvoya les Grands, qui s'etoient attendus à toute autre choſe qu'à la honte qu'ils remporterent de cette audience.

Pendant tout le reſte du regne de *Jen-tſoung,* la faveur de

Sée-ma-koang alla toujours en augmentant; & il ne profita de cette faveur que pour faire des représentations toujours tendantes à la gloire du Prince, au bien de l'Etat & de l'humanité.

Un Grand, du nom de *Ly-ouei*, avoit fait une faute pour laquelle il méritoit punition. Comme il etoit d'ancienne race, du même sang que les Empereurs des *Tang*, & que sa faute n'etoit pas un crime, *Jen-tsoung* se contenta de l'exiler à *Ouei-tcheou*. *Ly-ouei* avoit, outre ses propres enfans, une mere & une sœur auxquelles il etoit fort attaché; l'Empereur les sépara. La mere fut confiée à l'aîné des fils de *Ly-ouei*, la sœur fut donnée pour compagne à une des Dames du Palais, & les autres enfans à d'autres personnes qui devoient veiller à leur education. *Sée-ma-koang* qui comprit par la maniere dont l'Empereur fit son arrangement, que son intention etoit bonne, lui présenta, en faveur de l'exilé, une courte supplique qui eut son effet. *Pourquoi, Seigneur,* lui dit-il dans cette supplique, *pourquoi punir de l'exil tant de personnes innocentes? Qu'ont fait la mere, la sœur & les enfans de* Ly-ouei, *pour être ainsi traités?* Ly-ouei *a encouru la disgrace de votre Majesté, il est coupable, faites-lui sentir tout le poids de votre courroux; qu'il périsse même, si une loi equitable le demande ainsi. Mais non, votre intention n'est pas de le traiter en rigueur. Vous lui faites grace en vous contentant de l'exiler à* Ouei-tcheou. *Mais, Seigneur, que cette grace va lui coûter cher! Il ne pourra plus rendre ses respects à sa mere, & la servir comme il le desireroit; il ne pourra plus veiller lui-même sur ses enfans, & leur inculquer sans cesse, comme il le faisoit ci-devant, l'amour de la patrie, la fidélité au Souverain & l'obéissance aux loix. Dans quelle mer de chagrins & d'inquiétudes de toutes les sortes n'allez-vous pas plonger une personne vénérable par son âge, & digne de la plus profonde estime par ses vertus, en l'empêchant de suivre un fils qu'elle aime tendrement, & qu'elle regardoit comme l'unique soulagement*

aux maux inséparables de sa vieillesse ! Quel exil plus dur pour elle, que celui d'être arrachée à ce cher fils, pour traîner loin de lui les restes languissans d'une vie qui s'eteint ? Ah ! Seigneur, ne séparez pas cette famille infortunée. Que tous ceux qui la composent, aillent à Ouei-tcheou *expier ensemble la faute de l'un d'entre eux. Ils se serviront mutuellement de consolation dans leurs peines, & il ne leur restera d'autre regret que celui de vous avoir déplu. Faites-leur la grace entiere. Il est indigne d'un grand Prince de n'accorder un bienfait qu'à demi.*

L'Empereur lut avec plaisir cette supplique & y eut egard. Il laissa la famille de *Ly-ouei* dans une entiere liberté de faire ce qu'elle jugeroit à propos, & peu de tems après, il rétablit *Ly-ouei* lui-même dans tous les honneurs qu'il avoit perdus. Ce Prince, qui etoit déjà sur le retour de l'âge, d'une santé foible & toujours chancelante, n'avoit point d'enfans mâles pour pouvoir lui succéder. Il etoit dangereux que, s'il venoit à mourir sans avoir désigné auparavant son successeur, l'Empire ne fût livré à toutes les fureurs des guerres civiles, pour devenir la proie du plus fort. Plus d'une fois, les Ministres, les Grands, les Censeurs avoient fait entendre leurs voix pour demander la nomination d'un *Prince héritier ;* mais l'Empereur, qui se flattoit toujours que quelqu'une de ses femmes lui donneroit enfin un fils, ne se pressoit pas de les satisfaire. Tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, il éludoit toujours la difficulté. Il avoit promis, en dernier lieu, qu'il prendroit enfin son parti, si celle des Reines, qui etoit enceinte, n'accouchoit pas d'un garçon. La Reine accoucha d'une fille, & l'Empereur ne pensoit pas encore à tenir ce qu'il avoit promis. Les représentations recommencerent, & *Sée-ma-koang* se mit sur les rangs. Il parla à l'Empereur ; & le fit avec tant d'éloquence, qu'il vint à bout de le persuader.

« Vous aimez votre maison (lui dit-il, entre un grand nombre

» d'autres choſes importantes), vous aimez votre maiſon, je » n'en ſaurois douter; vous aimez l'Etat, j'en doute encore » moins: & cependant vous voulez expoſer l'un & l'autre aux » plus grands malheurs, & cela ſans néceſſité, ſans aucun avan- » tage, même apparent, pour qui que ce ſoit. Tous vos ſujets » voient avec la plus vive douleur que vous ne pouvez tranſ- » mettre l'Empire à quelqu'un à qui vous auriez donné le » jour; mais, Seigneur, votre illuſtre famille manque-t-elle de » rejettons qui puiſſent vous remplacer? Choiſiſſez parmi eux » celui que vous agréerez le plus; qu'il devienne, par l'adop- » tion, ce fils chéri à qui vous tranſmettrez l'Empire. Votre » choix, quel qu'il puiſſe être, ſera reçu de tous les ordres de » l'Etat, je ne dis pas avec applaudiſſement, mais avec les » plus vifs tranſports de joie. Pourquoi, Seigneur, différeriez- » vous plus long-tems à nous donner à tous cette marque de » l'affection paternelle que vous avez pour tous? Pourquoi » nous laiſſeriez-vous encore dans cet état de perplexité & de » perpétuelle angoiſſe, où chacun de nous eſt plongé? Je ne » crains pas de vous le dire, nous frémiſſons & notre ſang ſe » glace preſque dans nos veines, chaque fois qu'on nous » annonce la plus petite altération de votre ſanté.

« *A la premiere atteinte d'une maladie ſérieuſe*, avez-vous dit » plus d'une fois, *je ſerai auſſi-tôt ce qu'on deſire au ſujet d'un* » *ſucceſſeur au Trône, & ce que je deſire moi-même avec plus* » *d'ardeur que qui que ce ſoit.*

« Vous n'êtes point encore malade, il eſt vrai, mais vous » pouvez le devenir, & la maladie peut vous ſaiſir dès aujour- » d'hui; car à quelles viciſſitudes de bien en mal & de mal en » bien ne ſommes-nous pas ſujets en paſſant d'un inſtant à » l'autre? Si ce malheur arrivoit, que d'intrigues, que de ca- » bales ne verroit-on pas ſe former dès demain! A peine pen- » ſeroit-on à vous donner les ſecours les plus ordinaires. Ceux

» même ſur qui vous croyez devoir le plus compter, n'au-
» roient plus d'yeux pour voir votre mal, ni d'oreilles pour
» entendre vos ſoupirs & vos plaintes ; ils ne mettroient leurs
» ſoins qu'à tâcher de vous faire entrer dans leurs ſentimens,
» qu'à extorquer de vous un nom plutôt qu'un autre. On vous
» feroit dire ce que vous n'auriez pas dit; chacun vous feroit
» parler ſuivant ſes vues & ſes deſirs : quel affreux tableau, ne
» me formai-je pas d'un pareil avenir ! J'en ecarte l'idée, dans
» la perſuaſion où je ſuis, que la ſageſſe de votre Majeſté
» empêchera qu'il ne ſe réaliſe, en ſe nommant au plutôt un
» héritier, qu'elle fera reconnoître dans tout l'appareil du cé-
» rémonial preſcrit par les loix, pour être ſon légitime ſucceſ-
» ſeur au Trône ».

L'Empereur répondit à ce placet par ce peu de mots. Sée-ma-koang *a raiſon, il dit bien, & tout ce qu'il dit je l'ai penſé moi-même plus d'une fois. Qu'on ſoit tranquille. Je penſe efficacement à me nommer un ſucceſſeur. Que les Miniſtres & les Grands s'aſſemblent pour délibérer ſur le choix que je dois faire. Ils connoiſſent les Princes de ma famille, & ils n'ont pas d'intérêt commun à déſigner l'un plutôt que l'autre. J'attends le réſultat de leur délibération pour me déterminer. Je ne laiſſerai pas long-tems dans l'attente.*

Les Miniſtres & les Grands s'aſſemblerent, délibérerent, & déſignerent à l'Empereur celui des Princes qu'ils croyoient devoir régner après lui ; mais l'Empereur ne ſe preſſa pas de répondre. Il garda même aſſez long-tems le ſilence, quoique *Sée-ma-koang* lui eût fait promettre dans les converſations particulières qu'il avoit eues avec lui, qu'il ne tarderoit pas à faire ce que l'Empire attendoit avec tant d'empreſſement & même d'impatience.

Après trois jours d'attente, *Sée-ma-koang* vouloit que *Han-ki* & les autres Miniſtres ſe joigniſſent à lui pour renouveller

leurs inſtances auprès de l'Empereur; mais ceux-ci craignirent d'offenſer le Prince en paroiſſant douter de ſa ſincérité. *Tout ce que vous dites eſt bien reçu*, répondirent-ils; *vous pouvez riſquer ſeul encore une ſupplique en qualité de Cenſeur. Nous vous ſoutiendrons de toutes nos raiſons & de tout notre crédit, ſi nous ſommes conſultés ou interrogés. La place que nous occupons ne nous en permet pas davantage pour le préſent.*

Sée-ma-koang, qui regardoit cette affaire comme la plus importante pour le public & le bien général de l'Empire, crut qu'il devoit faire un dernier effort, au riſque de ſe perdre. Il compoſa une ſupplique & la préſenta lui-même. Elle etoit conçue à-peu-près en ces termes. « Je riſque d'encourir votre » diſgrace, mais je ne puis me taire. Je ſuis trop jaloux de votre » gloire pour ſouffrir en ſilence que vous en terniſſiez l'eclat. » Après les délibérations que les Grands ont faites par vos ordres, » tout le monde s'attendoit à la douce conſolation de pouvoir » ſe proſterner devant l'auguſte perſonne qui doit être notre » Maître après vous, & tout le monde ſe voit fruſtré de ſes » eſpérances. A quoi peut-on attribuer cette alternative de pro» meſſes qu'on va faire inceſſamment, & de délais pour ne pas » faire ?

» Je n'ai pas oublié, Seigneur, & votre Majeſté s'en ſou» vient peut-être encore, que lorſque j'etois Gouverneur de » *Ping-tcheou*, je pris la liberté de lui ecrire juſqu'à trois fois » au ſujet de la ſucceſſion au Trône, & trois fois elle eut la bonté » de me répondre qu'elle penſoit très-ſérieuſement à nommer » au plutôt un *Prince héritier*. Pendant le cours des années qui » ſe ſont écoulées depuis, combien de fois, & de vive voix » & par ecrit, & comme particulier & comme Cenſeur, n'ai» je pas renouvellé mes inſtances pour vous ſommer, en quel» que ſorte, de votre promeſſe, au nom de votre Famille, de » votre Grandeur & de tout l'Empire ? Vous n'avez jamais

» dédaigné de me répondre, & vos réponses ont toujours eté
» très-flatteuses pour moi, & très-favorables pour ce que je
» demandois; mais elles n'ont eté que de pures paroles sans
» effet. Je vois, Seigneur, ce qui vous arrête. Ce sont vos
» femmes, ce sont vos flatteurs. Les premieres vous disent à
» l'envi l'une de l'autre : *vous n'êtes pas d'un âge à ne plus*
» *espérer d'enfans, vous avez eu des filles, pourquoi n'auriez-*
» *vous pas des garçons? Pourquoi vous tant presser de nommer*
» *un héritier?* Les derniers à qui ces discours sont répétés ne
» manquent pas de les approuver; ils ajoutent même que vous
» n'êtes pas malade, que vous jouissez d'une bonne santé, &
» que vous n'avez aucune raison pour satisfaire cette foule
» d'hommes timides qui mettent toujours les choses au pis.
» Avouez, Seigneur, que ce sont de pareils discours ou d'autres
» qui en approchent, qui vous ont empêché jusqu'à ce jour,
» de mettre à exécution ce que vous promettiez depuis si long-
» tems. C'est ainsi que les plus grands Princes, que les Princes
» les plus eclairés se laissent quelquefois séduire par ce qui les
» flatte, nonobstant leurs lumieres, & contre leur intention.

» Votre Majesté blâmera mon empressement, condamnera
» mon audace, mais elle ne sauroit sans injustice, me taxer de
» de ne pas aimer sa propre gloire, le bonheur de ses peuples
» & la tranquillité de l'Etat. Ce sont les seuls motifs qui m'a-
» niment dans le danger que je cours de vous déplaire &
» d'être puni : je suis prêt à tout ».

Cette derniere supplique, quoique très-vive & moins à propos, ce semble, que celles qui l'avoient précédée, fut, contre toutes les apparences, reçue de l'Empereur avec plaisir, & attira à *Sée-ma-koang* le plus bel eloge qu'un Souverain puisse faire de son sujet. *J'ai toujours estimé* Sée-ma-koang (dit ce Prince, après l'avoir lue), *mais aujourd'hui je le regarde comme l'homme de l'Empire qui a le plus à cœur les intérêts de l'Etat. Les Souverains seroient*

heureux, ſi ceux qui les environnent etoient des hommes qui lui reſſemblaſſent. Je ferai bientôt ce qu'il deſire & ce que je ne deſire pas moins que lui.

Pour cette fois *Jen-tſoung* tint ſa parole; car dès le jour même il ſignifia aux Grands que ſon choix etoit fait, qu'il adoptoit pour ſon fils *Tchao-tſoung-ché*, l'un de ſes neveux, & le lendemain le Prince adopté fut conduit en cérémonie au Palais. C'eſt le même qui, peu de mois après, monta ſur le Trône, ſous le nom de *Yng-tſoung:* car l'Empereur, en l'adoptant, l'avoit fait reconnoître publiquement & avec toutes les formalités accoutumées, comme etant celui qui devoit lui ſuccéder de plein droit après ſa mort, qui arriva au commencement de l'année 1063 de l'ere chrétienne.

Les cérémonies de la proclamation etoient à peine finies, quand le nouvel Empereur tomba malade; & ſa maladie etoit de nature à faire craindre qu'il ne pût jamais être en etat de gouverner. L'Impératrice douairiere prit en main les rênes du Gouvernement. Cette Princeſſe avoit au ſuprême degré toutes les qualités néceſſaires pour remplir dignement l'éminente place qu'elle alloit occuper. Cependant elle demanda aux Cenſeurs & aux Grands de ne pas craindre de l'inſtruire de ſes devoirs dans des placets qu'elle ſe feroit un plaiſir de lire & dont elle tâcheroit de profiter.

Sée-ma-koang ne fut pas des derniers à ſe conformer aux intentions de la Princeſſe. Il etoit Cenſeur, & il fit le dû de ſa charge dans un ecrit qu'il lui préſenta. Laiſſant à part les maximes générales de bon gouvernement, qui ſont connues de tout le monde & dont on peut conſeiller la pratique indiſtinctement à tous les Souverains, il ſe borna à trois articles qu'il crut convenir plus particuliérement à la perſonne & aux circonſtances.

» Parmi les perſonnes de votre ſexe qui ont tenu en main

» les

» les rênes du gouvernement, il s'en trouve à peine deux ou
» trois qui n'ont pas echoué contre quelqu'un de ces trois ecueils:
» un trop grand attachement à ceux de ſa propre famille, d'où
» découle le pernicieux abus de vouloir les enrichir & les
» agrandir en accumulant ſur leurs têtes les dignités, les
» charges & les emplois; une confiance trop intime, trop
» générale & trop aveugle aux Eunuques de l'intérieur, d'où
» dérive l'inconvénient dangereux de leur communiquer indiſ-
» crétement les affaires les plus importantes de l'Empire, ſur
» leſquelles ils ne peuvent avoir aucune lumiere, & ſur leſquelles
» cependant ils influent alors néceſſairement, à la honte des
» Grands, auxquels ils ſont toujours préférés, & au détriment
» de tout l'Empire dont ils minent inſenſiblement les fonde-
» mens ſur leſquels appuient ſa gloire & tout ce qui peut con-
» tribuer à le faire fleurir; le peu, ou le défaut d'attention dans
» le choix de ceux qui doivent remplir les poſtes importans,
» d'où il arrive que les hommes d'un vrai mérite ſont dans
» l'oubli, tandis que les moins capables & les intrigans ſont
» placés dans les différentes routes qui conduiſent aux richeſſes
» & aux honneurs.

» Vous vous garantirez du premier de ces ecueils en préfé-
» rant toujours les intérêts de l'Etat à ceux de votre famille.
» Aimez vos parens, ſoyez-leur tendrement attachée; la na-
» ture, la raiſon, la reconnoiſſance vous le preſcrivent de
» concert; mais que cet amour & que cet attachement ne
» ſoient point à charge à l'Etat, ne leur ſoient point funeſtes à
» eux-mêmes. Si parmi eux il ſe trouve des perſonnes qui aient
» des vertus & des talens, donnez-leur les emplois qu'elles
» ſont en etat de remplir avec honneur, rien n'eſt mieux à ſa
» place. Si parmi eux, au contraire, il ſe trouve de ces hommes
» orgueilleux d'un mérite dont ils ſe croient pourvus & qu'ils
» n'ont pas, fiers de vous être alliés, ou d'être du même ſang

» que vous, qui ſoient avares ou débauchés, ne les employez
» jamais, n'ayez même pour eux que du dédain & du mépris.

» Vous eviterez le ſecond ecueil, ſi vous ne permettez pas
» aux Eunuques de ſortir des bornes qui leur ſont aſſignées par
» leur etat. Ils ſont faits pour vous ſervir: qu'ils vous ſervent;
» mais que ce ne ſoit que dans l'intérieur du Palais, & pour
» les affaires purement domeſtiques. Qu'ils n'entrent pour rien
» dans les affaires d'etat; qu'ils les ignorent même, ſi cela eſt
» poſſible; ou que du moins ce ne ſoit pas votre bouche qui
» les en inſtruiſe.

» Pour ce qui regarde le choix de ceux qui doivent entrer
» dans les affaires, ou qui peuvent vous eclairer de leurs lu-
» mieres & vous aider de leurs travaux dans le gouvernement,
» je n'ai que peu de choſes à dire, mais elles méritent toute
» votre attention. Parmi ceux qu'on regarde comme pouvant
» aſpirer à cet honneur, il y a *Ouang-tſeng*, qui eſt d'une droi-
» ture inflexible, & qui n'a d'autres vues que celles qui tendent
» au bien. Il y a *Tchang-tché-pou*, auquel juſqu'à préſent on n'a
» pas eu le moindre reproche à faire dans l'exercice des diffé-
» rens emplois qu'il a eus. L'attachement à ſes devoirs, l'exacti-
» tude à les remplir, ſont l'unique objet de tous ſes ſoins. Il y a
» *Lou-tſoung-tao* qui eſt incapable de dire autrement qu'il ne
» penſe, & dont la ſincérité à toute epreuve mérite une con-
» fiance ſans bornes. Il y a *Hiué-kouei* qui eſt très-eclairé, &
» qui, dans l'affaire la plus embrouillée, voit d'un coup-d'œil
» tout ce qu'il faut voir & prend le parti qu'il faut prendre.
» Ces quatre perſonnages réunis auprès de vous, peuvent
» rendre le nom de votre regne immortel, quand aux belles
» qualités dont la nature vous a ſi abondamment pourvue, vous
» ajouterez un peu de défiance de vous-même & une entiere
» déférence à leurs conſeils. Mais ſi, au lieu de ces quatre
» Sages, vous aviez le malheur de choiſir un *Ma-ki-leang* &

» un *Lo-tsoung-hiun*, & de vous conduire conformément à ce » qu'ils vous suggéreroient, vous tomberiez bientôt dans » l'affreux précipice d'où sortent les cruautés, les injustices, » & la foule des maux qui leur font cortege. *Ma-ki-leang* est » un homme borné, mesquin, intéressé jusqu'à la plus vile bas» sesse. *Lo-tsoung-hiun* est un fourbe qui cache l'ame la plus » perfide sous un extérieur de bonté & de bienfaisance qui » en impose. Comme ces deux hommes ont prouvé par leur » conduite, qu'ils sont tels que je viens de le dire, j'ai cru de» voir prévenir votre Majesté sur leur compte, afin qu'elle soit » sur ses gardes, supposé qu'on les lui présentât comme des » sujets propres à la bien servir ».

L'Impératrice-Mere, remercia *Sée-ma-koang* de son zele, & l'assura qu'elle profiteroit des bons avis qu'il lui donnoit. Cependant elle prouva bientôt après, par une conduite dont elle faillit à être la victime, qu'elle n'en avoit rien moins que profité, sur-tout quant à l'article des Eunuques : car elle donna sa confiance à un traître qui avoit entrepris de faire tomber tout son crédit & de la dépouiller de toute autorité en la mettant sans cesse en contradiction avec l'Empereur.

Ce vil personnage s'appelloit *Jin-cheou-tchoung*. Il avoit si bien su se contrefaire, qu'il jouissoit en même tems de la faveur de l'Empereur & de celle de l'Impératrice, quoiqu'il les trahît l'un & l'autre. Il disoit au premier, que la veuve de *Jen-tsoung* ne le voyoit qu'à regret sur le trône; que si elle avoit eté crue, il n'y seroit jamais monté; & que si elle se conduisoit avec tant de circonspection dans l'administration des affaires, ce n'etoit que pour gagner à elle tous les Grands, dont elle prenoit l'avis jusques dans les moindres choses, afin de s'affermir de telle maniere dans la place qu'elle occupoit, qu'il ne fût pas possible de la lui faire quitter quand le tems en seroit venu. Il disoit au contraire à l'Impératrice, que l'Empereur se plaignoit

en ſecret de ſa conduite envers les Grands; qu'il déſapprouvoit preſque tout ce qu'elle faiſoit, quoiqu'en lui parlant à elle, Impératrice, il fît ſemblant de tout approuver; qu'il n'attendoit que le moment de ſon entiere guériſon pour la dépouiller de toute autorité, & qu'elle n'avoit qu'à s'attendre au traitement le plus dur, quand ce Prince, ainſi ſoupçonneux ſans raiſon, tiendroit une fois les rênes. Cette double trahiſon procuroit au perfide qui la faiſoit, un double crédit dont il profita pour placer ſes créatures, & pour perdre ceux dont il croyoit avoir lieu de ſe défier. Tout ce qu'il y avoit de plus reſpectable dans l'Empire trembloit au nom ſeul de *Jin-cheou-tchoung*. Les Miniſtres & les Grands voyoient le mal, mais aucun d'eux n'oſoit prendre ſur ſoi d'y apporter remede, parce que tout ce qu'ils ſavoient de l'Eunuque etant de nature à pouvoir leur être conteſté par quiconque prendroit ſa défenſe, il y avoit tout à craindre pour celui qui accuſeroit ſans avoir en main de quoi convaincre.

Sée-ma-koang qui ne craignoit ni pour ſes emplois ni pour ſes richeſſes, parce qu'il etoit ſans ambition, & qu'il faiſoit très-peu de cas des biens de la fortune, ſe chargea de ce ſoin périlleux. Il attaqua hardiment celui qui paroiſſoit inattaquable, & fit, contre ſon ordinaire, un ecrit des plus véhémens pour prouver qu'il falloit le punir du dernier ſupplice. Il dévoila toutes ſes intrigues & toutes ſes cabales; il mit au grand jour la plupart des crimes dont il s'etoit rendu coupable; en un mot, il le peignit tel qu'il etoit, & tel qu'on le voyoit par-tout, excepté dans le cercle etroit qui environnoit le Trône, parce qu'il n'etoit rempli que des Eunuques qu'il y avoit placés lui-même, & de quelques Courtiſans qui etoient ſes créatures ou ſes complices.

Tout redoutable, tout favori qu'étoit l'Eunuque, il fallut qu'il ſuccombât. L'Empereur ne le livra pourtant pas au tribunal des crimes, pour y être interrogé, examiné & jugé. Comme

il souhaitoit de le trouver innocent, il se contenta d'ordonner aux Ministres de connoître de cette affaire, & de la terminer sans y employer la rigueur des formalités judiciaires. C'etoit en dire assez. Mais *Han-ki*, & les autres Ministres se seroient regardés comme de lâches prévaricateurs, s'ils avoient fait grace au coupable. Pour donner cependant quelque satisfaction au Prince, ils se contenterent de destituer l'Eunuque de tous les emplois qu'il exerçoit dans l'intérieur du Palais, en le déclarant indigne d'y servir jamais sous quelques prétexte que ce pût être, & de l'exiler à *Ki-tcheou*.

La santé de l'Empereur etant entiérement rétablie, il fallut que l'Impératrice lui cédât entiérement l'administration des affaires; ce qui se fit à leur satisfaction réciproque, par les soins de l'illustre *Han-ki*. Un des premiers actes d'autorité absolue que fit *Yng-tsoung*, quand il se vit seul maître, fut de donner à son propre pere un titre semblable à celui dont il jouissoit lui-même. Le zele qu'avoit *Sée-ma-koang* pour l'observation des usages consacrés, & sa qualité de chef des Censeurs qui l'obligeoit de s'elever contre quiconque voudroit les enfreindre, ne lui permirent pas de se taire. Il fit, par ecrit, ses représentations dans lesquelles il s'exprime ainsi.

« Ce n'est pas la premiere fois, Seigneur, qu'on a vu de » grands Princes s'asseoir sur un Trône qui n'avoit point eté » occupé par ceux dont ils tenoient immédiatement le jour. Le » septieme & le quatorzieme des Empereurs de l'illustre Dynastie des *Han*, je veux dire *Hiuen-ty* & *Koang-ou-ty*, ne s'attendoient à rien moins qu'à gouverner l'Empire, lorsqu'ils furent » elevés à la dignité suprême; ils etoient précisément dans les » mêmes circonstances où votre Majesté s'est trouvée. Ces » deux grands Princes, dont la sagesse & les belles actions sont » consacrées dans nos Fastes, & dont le souvenir sera eternellement précieux, ne crurent pas que ce fût une preuve de

» respect & de piété filiale, que de donner à ceux dont ils » avoient reçu la vie, des titres qui ne leur convenoient pas. » Croyez-vous, Seigneur, que de tels Empereurs ne sont pas » dignes d'être imités? Pour moi, je suis persuadé que vous » ne pouvez rien faire de mieux que de marcher sur leurs » traces ».

L'Empereur ne s'etoit pas attendu à une pareille remontrance de la part du chef des Censeurs. Il en fut surpris & même un peu fâché: cependant pour paroître au-dehors ne vouloir rien faire contre les regles, il remit l'ecrit de *Sée-ma-koang* entre les mains des Ministres, & leur ordonna de délibérer avec les Censeurs & les Grands, sur le titre qu'il devoit donner à son pere. On s'assembla, mais personne n'osa ouvrir la bouche pour proposer d'autres titres que ceux qui avoient eté désignés par celui qu'ils savoient bien ne vouloir rien changer dans la résolution qu'il avoit prise. *Sée-ma-koang* prenant enfin la parole: *je vois bien*, dit-il, *que la crainte de déplaire au maître vous ferme la bouche à tous; qu'on m'apporte un pinceau:* & sur le champ il ecrivit ce qui suit.

« Quand un père a donné son fils à quelqu'un, il perd tous » ses droits de pere, & le fils ainsi donné, n'est plus que le » fils de celui qui l'a adopté. L'Empereur n'a d'autre pere que » *Jen-tsoung* qui l'a reconnu pour son fils, & qui, en cette » qualité, lui a transmis l'Empire. Pourquoi vouloir que *Jen-* » *tsoung* partage ses droits avec un autre? Ce seroit lui faire » injustice, & aller contre la coutume & nos loix. L'Empereur » veut donner un titre à celui dont il a reçu la vie, à la bonne » heure. Qu'il lui donne le titre de *Hoang-po* (*oncle de l'Em-* » *pereur*), il n'y aura rien en cela de contraire à la justice, ni » aux loix, ni aux usages reçus. Du reste, pour procurer à *cet* » *Oncle* tous les honneurs, les aisances & les agrémens de la » vie, qu'il lui donne en souveraineté quelque petit pays qui

» ſoit riche, fertile & ſitué ſous un ciel favorable & doux. Voilà
» ce que je penſe, & ce qu'on peut offrir à l'Empereur en mon
» nom ſeul, ſi perſonne n'a le courage d'y ajouter le ſien ».

Perſonne en effet, à l'exception des ſix Cenſeurs dont *Sée-ma-koang* etoit le chef, n'oſa mettre ſon nom au bas de cet ecrit. On le mit au net, & on le préſenta au ſeul nom des Cenſeurs. L'Empereur s'en crut offenſé & ne put retenir ſon indignation contre ceux qui s'oppoſoient ainſi ſans ménagement à ce qu'il vouloit faire. *Voilà*, dit-il, *des Cenſeurs qui ſont bien hardis, d'oſer ſeuls ſe faire les arbitres d'une affaire que j'avois donnée à diſcuter aux Miniſtres & aux Grands auſſi-bien qu'à eux. Ils ſont en faute de ne s'être pas rangés du côté du grand nombre, car c'eſt du grand nombre que ſe tire le réſultat d'une délibération. Ils ont manqué à leur devoir, je les caſſe. Qu'on choiſiſſe d'autres Cenſeurs.*

Sée-ma-koang, délivré par cet evénement du plus pénible comme du plus périlleux de tous ſes emplois, ſe renferma pour un tems dans le cercle de ſes occupations littéraires. Il forma le plan d'un ouvrage qui, en l'obligeant à lire ce recueil immenſe de Mémoires hiſtoriques qui s'étoient faits ſous les différentes Dynaſties depuis la renaiſſance des lettres, pour en extraire ce qui pouvoit ſervir à ſon objet, le mit inſenſiblement dans le goût de l'Hiſtoire & le décida pour ce genre, lorſque rendu à lui-même, il crut avoir aſſez de tems pour s'y livrer entiérement. D'un autre côté, les diſcuſſions où il ſe trouvoit engagé ſans ceſſe, pour démêler le vrai dans les différens récits où un même fait n'etant pas toujours revêtu des mêmes circonſtances, ſemble, pour ainſi dire, changer de nature, l'accoutumerent peu-à-peu à une critique eclairée & ſage, auſſi eloignée de la chicane que de la crédulité. Cet ouvrage devoit être un précis des actions bonnes & mauvaiſes des Empereurs, des Miniſtres, des Généraux d'armée, des Magiſtrats & des principaux d'entre

ceux qui avoient influé dans les affaires; & de faire voir comment la gloire ou le deshonneur de l'Empire, le bonheur ou le malheur des peuples, etoient liés à ces actions & en avoient eté une suite nécessaire. Il le commença, mais il n'eut que le tems d'en composer une partie. L'Empereur *Yng-tsoung*, qui etoit d'une très-foible santé, vint à mourir sur la fin de la quatrieme année de son regne, l'an de J. C. 1067. Il n'etoit âgé que de trente-six ans. Son fils aîné lui succéda. C'est lui qui, dans l'Histoire, porte le nom de *Chen-tsoung*.

Il arrive rarement qu'un nouvel Empereur ne fasse pas quelque changement en montant sur le Trône. *Chen-tsoung* fit comme tous ceux qui commencent à régner. Il appella à la Cour des sujets qui n'y avoient pas encore paru, il en rappella d'autres qui en avoient eté eloignés sous le regne précédent. *Ouang-ngan-ché* fut du nombre des premiers, & *Sée-ma-koang* fut à la tête des seconds. Mais les bien-intentionnés & ceux qui aimoient véritablement leur Prince & l'Etat, virent ces deux hommes d'un œil bien différent. *Sée-ma-koang* jouissoit de l'estime universelle, & l'autre etoit déjà regardé comme un brouillon & un perturbateur du repos public par ceux qui avoient eu occasion de le pratiquer. Je crois qu'aucun lecteur ne sera fâché que je réunisse sous un même point de vue les principaux traits qu'on a employés pour caractériser un homme qui a tant fait de bruit dans l'Empire, & dont la réputation a balancé pendant quelque tems celle des plus illustres personnages de son siecle. Son nom placé dans la salle de Confucius à côté de celui de *Mong-tze*, reçut pendant quelques années les mêmes honneurs; mais dès que ceux qui les lui avoient procurés eurent disparu de ce monde, ce même nom fut honteusement dégradé, & l'on n'en conserva le souvenir que pour en faire un objet de railleries, de mépris & même d'horreur. Nous n'en jugerions peut-être pas si défavorablement que les Chinois, si nous

pouvions

pouvions avoir sur son compte des mémoires non suspects. Quoi qu'il en soit, je dois me borner à le représenter d'après l'Histoire, & voici ce qu'elle en dit.

Ouang-ngan-ché avoit reçu de la nature un esprit au-dessus du commun. La culture & l'education acheverent de le perfectionner. Il etudia pendant tout le tems de sa jeunesse avec une ardeur & une application qui furent couronnées des plus grands succès, & il fut nommé avec distinction parmi ceux qui reçurent le grade de Docteur en même tems que lui. Il parloit eloquemment & avec grace, & il avoit le talent de faire valoir tout ce qu'il disoit, & de donner aux plus petites choses un air d'importance qui en faisoit de véritables affaires, quand il jugeoit à propos de les faire envisager comme telles. Du reste, il avoit les mœurs réglées, & toute sa conduite extérieure etoit la conduite d'un Sage. Voilà ses belles qualités. Pour ce qui est de ses défauts, on nous le représente comme un ambitieux & un fourbe qui croyoit tous les moyens légitimes quand il pouvoit les employer à son avantage; comme un homme entêté jusqu'à l'opiniâtreté, quand il s'agissoit de soutenir un sentiment qu'il avoit une fois avancé, ou un systême qu'il vouloit faire adopter; comme un orgueilleux plein de son propre mérite, qui n'avoit de l'estime que pour ce qui s'accordoit avec ses idées, & étoit conforme à sa maniere d'envisager; comme un homme enfin, qui s'etoit fait un point capital de détruire, jusques dans ses fondemens, l'ancienne doctrine renfermée dans les *King*, pour en substituer une nouvelle, calquée en partie, & en partie déduite des principes de la secte de *Fo*; & qui, pour réussir dans sa téméraire entreprise, n'avoit pas craint de se livrer à un travail long, pénible, difficile & même rebutant, tel que celui de faire d'amples commentaires sur ces mêmes *King*, dans lesquels il insinua ses dangereux principes, & de composer un dictionnaire universel, dans lequel il donna à

différens caracteres, le ſens impie qu'il avoit intérêt d'y trouver. On ajoute pour achever ſon portrait, que, quant à ce qui concerne les affaires d'Etat, il etoit incapable de les traiter, parce qu'il n'y prenoit aucun intérêt, qu'il n'avoit que des vues générales de gouvernement, & qu'il vouloit ſe conduire ſuivant des maximes bonnes en elles-mêmes, mais dont il ne ſavoit ni ne vouloit faire l'application conformément au tems & aux circonſtances.

Tel fut en général cet homme fameux, contre lequel les *Fou-pi*, les *Tcheng-hao*, les *Han-ki*, les *Sée-ma-koang* & une foule d'autres Illuſtres eurent à lutter; & contre lequel leur crédit, leur eloquence & tous les efforts réunis vinrent ſe briſer inutilement, tant que vécut l'Empereur *Chen-tſoung*. Il avoit ſu perſuader à ce Prince, qu'en ſuivant le ſyſtême de gouvernement qu'il lui propoſa, ſon regne ſeroit fameux dans tous les ſiecles à venir, & marcheroit de pair, dans les Faſtes de l'Empire, avec les regnes immortels des *Yao*, des *Chun*, des *Tcheng-tang* & autres grands Empereurs de la vertueuſe Antiquité.

Chen-tſoung, en l'appellant auprès de ſa perſonne, n'avoit pas intention d'abord d'en faire un Miniſtre d'Etat. Il ne comptoit ſe ſervir de lui que comme il ſe ſervoit de grand nombre d'autres Savans, dont les uns lui expliquoient l'Hiſtoire, les autres les *King*, & tous les différens objets ſur leſquels il lui prenoit envie de les interroger dans les différentes occaſions; mais ſa tournure d'eſprit, & la maniere aiſée & décidée dont il s'exprimoit, lui plurent ſi fort, qu'il ne tarda pas à lui donner toute ſa confiance.

L'an 1069, qui etoit la ſeconde du regne de *Chen-tſoung*, fut remarquable à la Chine par quantité de fléaux qui la frapperent en même tems. Des maladies epidémiques, des tremblemens de terre, & une ſéchereſſe qui avoit réduit preſque à rien la plus grande partie des moiſſons, avoient conſterné

l'Empereur. Les Cenſeurs & les Grands en prirent occaſion pour lui repréſenter de s'examiner ſérieuſement, & de réformer tout ce qu'il trouveroit de repréhenſible dans ſa conduite. En conſéquence, l'Empereur s'interdit la plupart des plaiſirs qu'il avoit coutume de prendre dans les tems ordinaires, tels que certains petits repas, la promenade, la muſique & autres ſemblables. *Toutes ces privations volontaires*, lui dit un jour *Ouang-ngan-ché* en préſence de quelques Courtiſans, *ſeroient à leur place, ſi vous vous les impoſiez par d'autres motifs que ceux qui vous animent. Eh quoi, Seigneur, voulez-vous changer le cours ordinaire des choſes, ou voulez-vous que la nature s'impoſe pour vous de nouvelles loix? Les malheurs qui arrivent ſur la terre, ont des cauſes fixes & déterminées qui ſont qu'ils arrivent néceſſairement. Les tremblemens de terre, les ſéchereſſes, les inondations & les autres accidens pareils, n'ont aucune liaiſon avec les actions des hommes: ils arriveront quand ils doivent arriver. Revenez à votre premier genre de vie & ne vous affligez pas inutilement.*

Ce diſcours ne manqua pas d'être relevé par les Sages, & en particulier, par *Fou-pi* & *Sée-ma-koang*. *Les Souverains ſont bien à plaindre* (dit ce dernier en s'adreſſant à l'Empereur), *quand ils ont auprès de leurs perſonnes des hommes qui oſent leur inſpirer des maximes telles que celles que je viens d'entendre. Elles leur ôtent la crainte du ciel; quel autre frein ſera capable de les arrêter dans leurs déſordres? Maîtres de tout & pouvant tout faire impunément, ils ſe livreront ſans remords à tous les excès dont ils pourront s'aviſer; & ceux de leurs Grands & de leurs Sujets fideles qui ſont véritablement attachés à leurs perſonnes & à la gloire de leur regne, n'auront plus de moyens de les faire rentrer en eux-mêmes*, &c. *Fou-pi* dit à-peu-près les mêmes choſes; mais l'indignation dont il fut ſaiſi, le porta à quelque choſe de plus. Il etoit dans le miniſtere; il crut qu'il etoit

plus particuliérement de ſon devoir de travailler à eloigner *Ouang-ngan-ché* de la Cour. Il compoſa une longue ſupplique dans laquelle il le peignit avec les plus noires couleurs, & conclut en diſant, que *vu le danger qu'il y avoit qu'un tel homme fût auprès de ſa Majeſté, il regardoit comme un point des plus eſſentiels à la gloire de ſon regne & au bonheur de ſes peuples, de l'envoyer dans quelque lieu très-eloigné de la Capitale, où il ne pût infeſter de ſa mauvaiſe doctrine, ni ſéduire par ſes pernicieux conſeils ceux qui gouvernent, ou qui influent dans le Gouvernement.*

L'Empereur lut cet ecrit; mais comme il lui parut outré, il n'en fit aucun cas. Il affecta même de donner à *Ouang-ngan-ché*, des marques d'eſtime plus diſtinguées qu'il n'avoit fait juſqu'alors, & peu de jours après il lui donna une place parmi les Miniſtres d'Etat. Lorſque le nouveau Miniſtre parut pour la premiere fois en cette qualité devant l'Empereur pour lui rendre grace de l'honneur qu'il lui faiſoit. *J'eſpere*, lui dit ce Prince, *que je n'aurai dans la ſuite qu'à m'applaudir du choix que j'ai fait de vous. Il faut vous appliquer aux affaires, car l'on m'a dit que vous n'etiez pas capable de les traiter, & que votre talent vous bornoit à l'explication des* King, *dont avez une parfaite connoiſſance.*

Ce qu'on vous a dit de moi, Seigneur, répondit ſur le champ *Ouang-ngan-ché*, d'un air aiſé, *renferme une contradiction manifeſte. Si j'entends bien les* King, *je dois néceſſairement entendre les affaires; puiſqu'ils ne roulent que ſur la bonne maniere de s'y conduire dans les occaſions.* L'Empereur approuva cette réponſe. Ce que les Grands avoient prévu ne tarda pas d'arriver. Dès que *Ouang-ngan-ché* ſe crut aſſez avant dans les bonnes graces de ſon Maître pour oſer entreprendre ſans s'expoſer au danger de quelque funeſte revers, il entreprit non pas ſeulement d'etablir quelques nouveaux uſages, mais de

faire, pour ainsi dire, de nouvelles loix, & de bouleverser toute l'economie du gouvernement. Voici à-peu-près le précis de son systême.

Le premier & le plus essentiel des devoirs d'un Souverain est d'aimer ses peuples de maniere à leur procurer les avantages réels de la vie, qui sont l'abondance & la joie. Pour remplir cet objet, il suffiroit d'inspirer à tout le monde les regles invariables de la rectitude; mais comme il ne seroit pas possible d'obtenir de tous l'observation exacte de ces regles, le Souverain doit, par de sages réglemens, fixer la maniere de les observer.

Sous la Dynastie des *Tcheou*, il y avoit des Tribunaux de police qui avoient une inspection immédiate sur les ventes & les achats de toutes les choses qui sont pour l'usage de la vie. Ces Tribunaux mettoient chaque jour le prix aux denrées & aux marchandises. Ils imposoient des droits qui n'etoient payés que par les riches; & dont, par conséquent, les pauvres etoient exempts. L'argent qu'on retiroit de ces droits etoit mis en réserve dans les epargnes du Souverain qui en faisoit faire la distribution aux vieillards sans soutien, aux pauvres, aux ouvriers qui manquoient de travail, & à tous ceux qu'on jugeoit être dans le besoin. *Ouang-ngan-ché* etablit dans tout l'Empire des Tribunaux semblables.

Il etablit d'autres Tribunaux qui etoient chargés de distribuer des grains pour ensemencer les terres incultes, & de distribuer ces terres au profit des cultivateurs, à condition seulement de rendre en grains ou en autres denrées, le prix de ce qu'on avoit avancé pour eux; & afin que toutes les terres de l'Empire fussent profitables suivant leur nature, les Commissaires de ces Tribunaux décidoient eux-mêmes de l'espece de denrée qu'on devoit leur confier respectivement, & ils faisoient les avances de ces denrées, dont ils ne devoient être payés qu'au tems de la récolte.

Il etablit dans chaque ville, des bureaux particuliers pour percevoir les droits du Prince; & ces droits etoient evalués en proportion de la bonne ou mauvaiſe récolte, de la rareté ou de l'abondance des marchandiſes. La ſeule eſpece de monnoie qui eût cours, pour l'uſage ordinaire, etoit fabriquée par quiconque vouloit s'en donner la peine. Il ſuffiſoit qu'elle fût de poids. Il arrivoit de-là que la valeur de cette monnoie augmentoit ou diminuoit en proportion de la quantité grande ou petite des pieces qu'on fabriquoit. Du reſte, ces pieces de monnoie n'etoient alors, comme elles ſont encore aujourd'hui, que des eſpeces de deniers de cuivre, percés d'un trou quarré dans leur milieu, & portant des deux côtés l'empreinte de quelques caracteres, dont les uns déſignoient le nom du regne préſent, & les autres celui de la monnoie. *Ouang-ngan-ché* entreprit d'en fixer la valeur & à-peu-près le nombre. Pour en venir à bout, il erigea dans les principales villes de chaque diſtrict, des Tribunaux auxquels il fit attribuer le droit excluſif de fabriquer la monnoie, & de décider en dernier reſſort, de la quantité qu'il falloit en fabriquer ſuivant le beſoin & les circonſtances.

On comprend aſſez combien ces ſortes d'innovations dûrent ſoulever contre lui tous les ordres de l'Etat. Il eſt à croire cependant que s'il n'en eût fait que de cette eſpece, ou n'eût pas imprimé à ſon nom la tache ineffaçable qui le ſouillera tant qu'il y aura en Chine des hommes qui liront. Mais il en voulut faire juſques dans la claſſe de ceux qui ſont par etat les ennemis jurés de toutes nouveautés. Il changea la forme ordinaire des examens pour les grades de littérature; il fit adopter pour l'explication des *King*, les commentaires qu'il en avoit faits; il fit ordonner qu'on s'en tiendroit, pour l'intelligence des caracteres, au ſens qu'il avoit fixé dans le Dictionnaire univerſel dont il etoit l'auteur. Ce fut-là, je penſe, ce qui lui attira le plus grand nombre d'ennemis & les plus irréconciliables.

Quoi qu'il en ſoit, ces nouveaux ſtatuts furent à peine publiés, que tous ceux qui, par leurs emplois, tant dans les Provinces que dans la capitale, avoient droit de repréſentation, s'eleverent contre, & firent des ſuppliques pour les faire abroger. Ils ecrivirent avec plus ou moins de véhémence, ſuivant qu'ils ſe trouvoient plus ou moins affectés, les uns contre un article, les autres contre un autre, quoiqu'en les condamnant tous en général. On vit un *Han-ki*, qui avoit eté Miniſtre ſous trois Empereurs, employer tout ce qu'il avoit d'éloquence, pour prouver qu'au lieu de faire l'avantage du Souverain & des peuples, on alloit les plonger dans un gouffre de déſordres & de malheurs; un *Fan-kun-jin* mettre en avant toute ſa ſcience, pour démontrer, par les *King* que tout ce qu'on prétendoit être conforme à la doctrine des *King* dans la nouvelle maniere qu'on vouloit introduire, leur etoit diamétralement opposé; un *Fou-pi*, un *Tcheng-hao*, un *Tchang-tſai*, en un mot, tous les perſonnages les plus diſtingués de l'Empire par leur eſprit, leur expérience, leur capacité, leurs talens, & même par leurs dignités & leurs titres, ſe préſenter alternativement pour entrer en lice, prier, ſupplier & demander avec inſtance, puis changeant de ſtyle & de ton, ſe porter pour accuſateurs & pourſuivre la condamnation de celui qu'ils appelloient du nom odieux de perturbateur du repos public.

Si la comparaiſon uſée d'un rocher qui, battu ſans ceſſe des flots, reſte cependant toujours immobile dans le ſein de la mer, peut encore être employée après un millier de fois qu'on s'en eſt ſervi, c'eſt très-certainement lorſqu'il s'agit de donner une idée de l'imperturbabilité de *Ouang-ngan-ché* au milieu des violens aſſauts qu'on lui livroit de tous côtés. Ayant l'entiere confiance de ſon Maître, aſſuré de ſa protection, muni de ſon autorité, il rioit en ſecret des vains efforts que faiſoient ſes ennemis pour le perdre; il liſoit leurs ecrits, ou plutôt leurs déclamations &

leurs satyres présentées au Souverain sous les noms de respectueuses représentations, de très-humbles suppliques & autres semblables, & il n'en etoit ou il n'en paroissoit point emu. Quand l'Empereur, presque persuadé par les raisons de ses adversaires, etoit sur le point de leur donner gain de cause & de remettre les choses sur l'ancien pied: *pourquoi vous tant presser, Seigneur?* (lui disoit froidement *Ouang-ngan-tché*) *attendez que l'expérience vous ait instruit du bon & du mauvais de ce que nous avons etabli pour le plus grand avantage de l'Empire & le bonheur de vos sujets. Les commencemens de quoi que ce soit qu'on entreprenne, sont toujours difficiles; & ce n'est jamais qu'après avoir vaincu ces premieres difficultés, qu'on peut espérer de retirer quelque fruit de ses travaux. Tenez bon, & tout ira bien. Vos Ministres, vos Grands, tous vos Mandarins sont soulevés contre moi, je n'en suis pas surpris. Il leur en coûte de se tirer du train ordinaire, pour se faire à de nouveaux usages. Ils s'accoutumeront peu-à-peu; & à mesure qu'ils s'accoutumeront, l'aversion qu'ils ont naturellement pour tout ce qu'ils regardent comme nouveau, se dissipera d'elle-même, & ils finiront par louer ce qu'ils blâment tant aujourd'hui.*

Dans une occasion où l'Empereur entiérement convaincu de l'espece d'impossibilité de faire toujours un bon choix quand il s'agiroit de nommer des Officiers pour veiller, sans faire tort au peuple, à l'observation des nouveaux réglemens, vouloit supprimer une partie de ces mêmes réglemens, *Ouang-ngan-ché* n'eut, pour ainsi dire, qu'à ouvrir la bouche pour lui rendre toute sa fermeté, & le faire revenir à son premier sentiment. *Voulez-vous, Seigneur*, lui dit-il, *être plus sage que le sage* Yao? *Malgré sa sagesse, & le concours unanime de ses Grands, cet illustre Empereur, le plus célebre de tous ceux qui ont gouverné l'Empire, fit un très-mauvais choix dans la personne de celui qui devoit faire ecouler les eaux.* Kouen *qu'il*

préposa

préposa à ce grand ouvrage, joignoit, à beaucoup d'orgueil encore plus de présomption, une avarice sordide & une dureté brutale. Il accabla le peuple de corvées inutiles, il le fatigua de mille manieres, & il echoua dans son entreprise. Chun (successeur de *Yao*) *eut l'avantage de mieux choisir. Il donna la même commission au grand* Yu, *qui etoit un homme habile, modeste, compatissant & plein d'humanité. Sans exiger du peuple plus qu'il ne pouvoit faire, sans même le fatiguer inutilement, il réussit au-delà de toute espérance. Si dans le choix des Officiers dont nous devons remplir le nouveau Tribunal, nous avons d'abord le malheur de faire comme* Yao, *nous imiterons* Chun *dans un second choix. Votre Majesté n'a que faire de s'inquiéter sur cela.*

C'est ainsi que cet homme adroit savoit profiter de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son maître, pour le ramener où il vouloit.

Cependant *Han-ki*, *Fan-chun-jin*, *Fou-pi* & les autres bien-intentionnés, voyant que toutes leurs représentations etoient inutiles, demanderent l'un après l'autre à quitter les emplois qu'ils avoient à la Cour. *Sée-ma-koang* ne le fit pas si-tôt, parce qu'il espéroit toujours que l'Empereur ouvriroit enfin les yeux. Il prit même pendant quelque tems le parti du silence, & mit la derniere main à l'ouvrage qu'il avoit commencé sous le regne précédent. Après qu'il l'eut fini, il alla le présenter à l'Empereur qui le lut d'un bout à l'autre avec une satisfaction infinie, & changea de sa propre main le titre de *recherches sur les Empereurs des différentes Dynasties*, que l'Auteur lui avoit donné, en celui de *Magasin de la Science du Gouvernement.* Ce Prince y ajouta une préface de sa composition, dans laquelle, après avoir fait un précis de l'ouvrage, il finit en disant : *les Princes qui voudront s'instruire dans l'art de bien gouverner, doivent lire cet ouvrage avec attention, ils y trouveront ce qu'ils doivent faire, & ce qu'ils doivent eviter, si clairement exposé*

qu'il peuvent se dispenser de recourir ailleurs. Il voulut, outre cela, que *Sée-ma-koang* lui marquât les articles qu'il jugeroit devoir lui être le plus utiles, afin, dit-il, que je les lise plus souvent que les autres.

Sée-ma-koang voyoit cependant avec un regret amer, que les Sages disparoissoient l'un après l'autre de la Cour, & qu'ils etoient remplacés sur le champ par quelqu'un de la faction de *Ouang-ngan-ché.* Il lui en coûtoit infiniment de voir un Prince qui n'avoit que de bonnes intentions, entiérement livré à des brouillons dont toute la conduite n'etoit qu'un tissu d'actions qui tendoient au bouleversement de l'Etat. Il attendoit que quelque occasion favorable lui permît de faire un dernier effort pour tâcher de ramener l'ordre. En attendant il n'en laissoit passer aucune de celles qui se présentoient, sans dire au moins un mot pour faire connoître ce qu'il pensoit.

L'Empereur le nomma pour être à la tête du Tribunal des *Han-lin*, & ce fut lui-même qui lui en donna la premiere nouvelle. *Sée-ma-koang* s'excusa, en disant, *qu'il ne pouvoit pas être à la tête d'un Tribunal qui alloit bientôt n'être composé que de ces nouveaux Docteurs dont les principes, conformes à ceux de* Ouang-ngan-ché, *etoient diamétralement opposés à ceux qu'il avoit puisés chez les Anciens. N'importe*, repliqua l'Empereur, *vous tâcherez de les redresser. Vous serez leur chef. Ou vous les amenerez à penser comme vous, ou ils vous convaincront qu'il faut penser comme eux. Obéissez. Mais*, reprit *Sée-ma-koang*, *je ne sais pas faire des vers, & il faut qu'un Président des* Han-lin *en sache faire, & en fasse de bons, pour pouvoir porter un jugement equitable sur les pieces de poésie, qui sortent de son Tribunal, ou qui sont soumises à sa décision.*

Cette raison ne vaut pas mieux que l'autre, dit l'Empereur; *vous vous en tiendrez à la prose, & vous laisserez la poésie à ceux qui l'entendent. Ne repliquez plus.*

Sée-ma-koang ne pouvoit, ſans offenſer ſon maître, perſiſter dans ſon refus. Il accepta cette nouvelle charge; mais en acceptant il ſe promit bien qu'il profiteroit de tous les droits qu'elle lui donnoit. Il commença par choiſir ce qui etoit le plus de ſon goût, pour les explications que les *Han-lin* faiſoient par tour, dans l'intérieur du Palais; il ſe réſerva ce qui concernoit l'Hiſtoire. Un jour que l'Empereur etoit venu l'entendre, il prit pour ſujet *ce qui avoit eté la principale cauſe de la décadence des premiers* Han. Après avoir expoſé en peu de mots l'etat floriſſant où etoit l'Empire ſous les premiers Souverains de cette Dynaſtie, il paſſa tout-à-coup aux troubles qui arriverent ſous le regne de l'Empereur *Ou-ty. Ce Prince* (dit alors *Sée-ma-koang* avec véhémence), *eut le malheur d'avoir des Miniſtres amateurs de la nouveauté. Il leur donna toute ſa confiance; & ſans faire attention que les loix & les coutumes qui furent etablies par ſes glorieux Ancêtres, n'etoient que les loix & les coutumes qui s'obſervoient ſous le grand* Yu, *ſous* Tcheng-tang, *ſous* Ouen-ouang, *& ſous les grands Empereurs de la vertueuſe Antiquité; ſans penſer aux ſoins infinis, & au travail immenſe qu'il en avoit coûté aux plus expérimentés, comme aux plus habiles, pour retrouver ces mêmes loix & ces mêmes coutumes dans le cahos de ces Mémoires epars & ſans ſuite qu'on leur apportoit de tous côtés pour les rédiger, pour les faire accepter, pour les mettre en vigueur,* Ou-ty, *dis-je, voulut, à l'inſtigation de ſes Miniſtres, y faire quelques changemens, & auſſi-tôt l'Empire ſe trouva inondé de mécontens qui ne tarderent pas à y exciter les plus grands troubles. Il réſulta de ces troubles, un changement dans les mœurs, qui eut des ſuites très-funeſtes.*

Après Ou-ty, *vinrent les ſages Empereurs* Tchao-ty *&* Siuen-ty, *qui tâcherent de ramener le bon ordre en faiſant revivre les anciennes loix. Sous leurs glorieux regnes, les Lettres & les armes firent briller l'Empire d'un double eclat, mais que ces*

jours brillans furent hélas de courte durée ! Le successeur de Siuen-ty, *avec les meilleures intentions du monde, bouleversa tout dans l'Etat, & donna à sa Dynastie la premiere impulsion vers sa ruine.*

Il n'est pas nécessaire de faire observer ici (continua *Sée-ma-koang*, en fixant alternativement l'Empereur & quelques Grands de sa suite), *il n'est pas nécessaire de faire observer ici, que c'est de* Yuen-ty *que je parle. Ce Prince avoit de très-belles qualités, il etoit habile dans les Lettres, il aimoit son peuple, il eût voulu le rendre heureux; mais il n'en prit pas les moyens. Au lieu de maintenir dans leur vigueur tous les usages qui avoient eté rétablis par son pere* Siuen-ty *avec tant de peines, il en etablit de nouveaux. Livré sans réserve à des hommes indignes de sa confiance, il suivit aveuglément leurs idées, & ne se conduisit que par leurs conseils. Les Sages ne manquerent pas d'elever leur voix pour crier contre chaque nouveauté qu'on etablissoit; mais on ne les ecouta pas. Se voyant négligés & même méprisés, ils abandonnerent à son mauvais sort un Prince qui ne vouloit plus de leurs lumieres ni de leurs services. La Cour livrée aux intrigues, aux cabales & aux factions, devint bientôt le théatre des plus horribles scènes, & la famille des* Han *marcha depuis à grands pas vers le précipice qui devoit l'engloutir.*

L'Empereur comprit parfaitement tout ce que *Sée-ma-koang* vouloit lui faire entendre, & en parut un peu rêveur. L'un des Grands de sa suite nommé *Liu-hoei-king*, créature & par conséquent partisan de *Ouang-ngan-ché*, s'en apperçut & voulut détourner son attention en réfutant ce qui venoit d'être dit. *Sée-ma-koang*, dit-il, *se trompe en attribuant à quelques petits changemens, que les deux Empereurs qu'il vient de citer, firent aux usages reçus, la premiere cause de la perte des* Han. *Il n'a parlé de la sorte, que pour blâmer indirectement ce que votre Majesté vient d'établir pour le bonheur de ses peuples. Il est trop*

bien instruit de notre ancienne Histoire, pour ignorer que les anciens Rois changeoient chaque année quelque chose aux coutumes déjà etablies; & qu'à la premiere lune on l'intimoit au peuple, en affichant aux portes du Palais, les changemens qui s'etoient faits. Il n'ignore pas non plus, que les supplices n'ont pas toujours eté les mêmes, que les récompenses & la maniere de récompenser ont varié suivant les tems & les circonstances. Pourquoi ne feroit-on pas aujourd'hui ce qu'on faisoit alors? A ces mots, l'Empereur regardant *Sée-ma-koang*, lui demanda s'il avoit quelque chose a repliquer à ce que *Liu-hoei-king* venoit d'avancer.

Liu-hoei-king, répondit *Sée-ma-koang*, *vient de prouver seulement qu'il n'entend pas notre ancienne Histoire, ou qu'il ne veut pas l'entendre; il confond tout. Mais pour m'en tenir aux deux principaux articles, sur lesquels il a prétendu nous faire illusion, je lui dirai que ce qu'il lui plaît d'appeller changement, etoit au contraire une confirmation de ce qui etoit déjà etabli; etoit un ordre de ne point changer. Tout le monde sait que la publication qui se faisoit chaque année à la porte du Palais, n'etoit que la publication des anciennes loix, dont on renouvelloit le souvenir & dont on recommandoit l'observation. Je prie votre Majesté d'interroger l'un après l'autre, ceux de ses Grands qui sont ici présens. Ils vous diront tous, que ce que je viens de dire, est précisément ce qu'ils ont appris de leurs maîtres, ou ce qu'ils ont lu eux-mêmes dans nos livres.*

Pour ce qui est des supplices, des peines, des châtimens & des récompenses, que Liu-hoei-king *dit n'avoir pas toujours eté les mêmes & avoir varié suivant les tems & les circonstances, j'en appelle à sa bonne-foi. Peut-il assurer, sans contredire toutes nos Histoires, que hors les tems nébuleux où l'Empire agité par les factions de ceux qui vouloient envahir l'autorité suprême, alloit devenir la proie du plus fort, si ceux qui en tenoient les*

rênes, n'eussent etabli de nouveaux supplices, de nouvelles peines, de nouveaux châtimens pour contenir les perturbateurs : peut-il assurer, dis-je, qu'on ait fait des innovations en ce genre? Ce n'est point changer les regles de la médecine que d'appliquer les remedes suivant les maux. Il est des maladies dont la guérison ne peut s'opérer que par l'application des plus violens remedes; les remedes les plus communs suffisent pour guérir les maladies qui sont ordinaires. Un Médecin sage n'a pas besoin d'instruction sur cela, & il applique les uns & les autres de la maniere qu'il juge à propos suivant l'exigence des cas. C'est ainsi que se sont conduits les fondateurs des nouvelles Dynasties. Ils usoient d'abord de douceur envers des sujets qu'ils vouloient accoutumer au joug; mais quand ces mêmes sujets etoient rébelles ou indociles, forcés de les traiter avec rigueur, ils aggravoient les châtimens; ils faisoient comme un nouveau code de loix pénales, pour contenir tout le monde dans le devoir. Le contraire de ce qui s'observoit pour les punitions devoit nécessairement avoir lieu pour les récompenses......... Mais pourquoi fatiguer ici votre Majesté, en lui rappellant des choses qu'elle a lues cent & cent fois, & que personne n'ignore? Passons à Liu-hoei-king, *que les anciens Rois ont été forcés quelquefois à faire de légers changemens dans les loix & les coutumes etablies. Cela prouve qu'ils se trouvoient alors dans des tems critiques, & qu'ils etoient déjà sur le penchant de leur ruine.*

Liu-hoei-king & l'Empereur lui-même lui proposerent encore quelques difficultés auxquelles il satisfit pleinement; & il termina son explication par conclure que les innovations dans le gouvernement sont toujours périlleuses & présagent la décadence prochaine d'un Etat, quelque bien constitué qu'il soit d'ailleurs. Ce que *Sée-ma-koang* dit dans cette occasion, il le répéta dans toutes les autres qui se présenterent; mais ce fut toujours inutilement. L'Empereur avoit pris son parti, & il

regardoit tous ceux qui etoient contraires aux nouveaux établissemens qu'il avoit faits, comme gens à préjugés qui ne voyoient rien au-delà de ce qu'ils avoient déjà vu. Sur ce principe, il les laissoit dire tout ce qu'ils vouloient, sans s'offenser de ce qu'ils disoient, pourvu qu'ils n'allassent pas au-delà des bornes du respect. Comme *Sée-ma-koang* n'etoit pas de caractere à s'emanciper en ce genre, il etoit toujours ecouté avec bonté, & quoique ses représentations particulieres fussent sans effet pour l'objet qu'il se proposoit, elles servoient à convaincre l'Empereur qu'il n'avoit en vue que les intérêts de l'Etat: ce que ce Prince ne croyoit pas, à beaucoup près, de la plupart de ceux qui, comme *Sée-ma-koang*, lui parloient contre les nouveaux etablissemens de *Ouang-ngan-ché*. Il donna bientôt après, une preuve publique de la différence qu'il faisoit de lui aux autres, en lui confiant la place de chef des Censeurs qu'il venoit d'ôter à *Ouang-tao*, dont tout le crime etoit d'avoir accusé son Ministre.

Je vous nomme à cet emploi, lui dit l'Empereur, *parce que je suis persuadé que vous en remplirez bien tous les devoirs. Je ferai tous mes efforts pour cela* (lui repliqua sur le champ *Sée-ma-koang*), *mais je m'attends à avoir bientôt le sort de* Ouang-tao, *puisque je suis dans la disposition de commettre la faute qui lui a attiré sa disgrace. J'en préviens votre Majesté, afin qu'elle s'attende à l'importunité de mes représentations, si elle veut absolument que j'accepte l'honneur qu'elle me fait. Oui*, lui répondit l'Empereur en souriant, *Je le veux, & je vous assure d'avance que je lirai toujours vos représentations avec plaisir; ne craignez pas de m'en faire. Sée-ma-koang* obéit. Il accepta l'emploi & fit des représentations.

Il seroit à souhaiter que l'Histoire nous les eût toutes conservées en entier, celle sur-tout qui avoit pour objet la personne & les devoirs d'un Souverain, & qu'elle nous dit avoir eté très-détaillée. Le peu qu'elle en rapporte fait regretter ce qu'elle en

omet. *Sée-ma-koang*, dit-elle, *présenta une supplique très-détaillée, dont voici le précis. Le Souverain est un homme qui, etant au-dessus des autres hommes, est responsable à lui-même & aux autres de ses propres actions. Ce n'est pas assez pour lui de savoir se conduire lui-même, il faut encore qu'il sache conduire les autres. Il sera tel qu'il doit être, s'il a de l'humanité, s'il est instruit dans les Lettres, s'il sait faire la guerre.*

Avec de l'humanité, il ne fera rien, il n'ordonnera rien que pour l'avantage commun. Il aimera sincérement les hommes; & par retour, les hommes l'aimeront de même. Il sera juste, il n'aura ni prédilection, ni préjugés, & ne punira ou ne récompensera que ceux qui le méritent. La connoissance des Lettres lui donnera la science; & s'il a la science, son entendement s'ouvrira, il discernera le bien d'avec le mal, le réel d'avec l'apparent, ce qui est utile d'avec ce qui peut être nuisible, ce qui convient d'avec ce qui ne convient pas.

S'il sait faire la guerre, il sera respecté au-dedans, craint au-dehors; ses sujets n'oseront exciter des troubles, les ennemis n'oseront remuer, &c. *J'ai etudié dès ma plus tendre enfance, j'ai lu à-peu-près tous les livres qui se sont faits pour l'instruction des Souverains, & après les avoir médités avec la plus grande attention, j'ai trouvé qu'ils se réduisent en derniere analyse, à ce que je viens d'exposer.*

Quelque peu disposé que fût *Sée-ma-koang* à entrer de nouveau dans les discussions rebattues tant de fois & par tant de personnes, sur les etablissemens de *Ouang-ngan-ché*, il devoit à l'Empire, à ses amis, à son propre honneur, de ne pas rester muet quand tout le monde parloit. Il parla donc, & ce fut pour la derniere fois. Il s'eleva en particulier contre l'article des grains qu'on devoit prêter au peuple. *On avance au peuple*, dit-il dans sa supplique, *les grains dont il doit ensemencer la terre. Au commencement du printems ou sur la fin de l'hiver, on*

on livre gratis *aux cultivateurs la quantité qu'on leur croit nécessaire. Sur la fin de l'automne, ou immédiatement après la récolte, on ne retire que la même quantité & cela sans aucune sorte d'intérêts. Quoi de plus avantageux au peuple? Par ce moyen, toutes les terres seront cultivées, & l'abondance régnera dans toutes les provinces de l'Empire.*

Rien de plus spécieux, rien de plus beau en idée; mais rien de plus préjudiciable à l'Etat dans la réalité. On prête au peuple les grains qu'il doit confier à la terre, & le peuple les reçoit avec avidité: j'en conviens, quoique sur cela même il y ait bien des doutes à former, mais en fait-il toujours l'usage pour lequel on les lui livre? C'est avoir bien peu d'expérience que de le croire ainsi; c'est connoître bien peu les hommes que de juger ainsi favorablement du commun d'entre eux. L'intérêt présent est ce qui les touche d'abord; ils ne s'occupent pour la plupart que des besoins du jour; il y en a très-peu, c'est-à-dire, de dix on n'en trouvera as deux qui se mettent en peine de prévoir un avenir qu'ils ne verront peut-être pas.

On leur prête des grains, & ils commencent par en consumer une partie. On leur prête des grains, & ils les vendent, ou les changent contre d'autres choses usuelles dont ils croient devoir se munir avant tout. On leur prête des grains, & leur industrie cesse; & ils deviennent paresseux. Mais supposons qu'il ne soit rien de tout cela: on leur a prêté des grains, & ils les ont semés, & ils ont fait tous les autres travaux qui sont d'usage dans les campagnes. Vient enfin le tems de la récolte; il faut qu'ils rendent ce qui leur a eté prêté.

Ces moissons que la cupidité leur fait envisager comme le fruit de leurs peines & de leurs sueurs, & qu'ils s'etoient accoutumés à regarder comme telles en les voyant successivement pousser, croître & mûrir, il faut les partager, il faut les rendre en partie, & quelquefois en entier, lorsque les années sont mauvaises. Que de

raiſons pour ne pas le faire! Comment pouvoir s'y déterminer? Que de beſoins vrais ou prétextés, ne s'oppoſeront-ils point à une pareille reſtitution?

Les Tribunaux, nous dit-on, ces Tribunaux qu'on n'a etablis que pour veiller à cette partie du gouvernement, députeront ſur les lieux des Officiers, & ceux-ci enverront leurs ſatellites, pour exiger de force ce qui eſt légitimement dû. Oui, ſans doute ils exigeront de force ce qui eſt légitimement dû; mais ſous prétexte de n'exiger que ce qui eſt légitimement dû, que de violences, que de vols, que de brigandages, ne commettront-ils pas! Je ne parle point des dépenſes néceſſaires que doit entraîner après ſoi un pareil etabliſſement; car, après tout, aux dépens de qui ſeront entretenus tant d'hommes prépoſés pour le ſoutenir? Sera-ce aux frais du Souverain, du peuple ou des cultivateurs? De quelque maniere que ce puiſſe être, je demande où eſt en cela l'avantage du peuple, du Souverain, ou de l'Etat.

On dit encore: *il y a long-tems que l'uſage d'avancer ou de prêter les grains eſt introduit dans le* Chen-ſi, *& l'on n'a vu arriver aucun de ces inconvéniens. Il paroît au contraire, que le peuple y trouve ſon avantage & en eſt content, puiſqu'il n'a formé juſqu'ici aucune plainte, puiſqu'il n'a point encore demandé qu'il fût abrogé.*

Je n'ai qu'une réponſe à faire à cela. Je ſuis natif du Chen-ſi. *J'y ai paſſé les premieres années de ma vie, & j'y ai vu de près les miſeres du peuple. J'oſe aſſurer que de dix parties des maux qu'il ſouffre, il en attribue au moins ſix à un uſage contre lequel il murmure ſans ceſſe, mais dont la preſcription lui ôte la penſée d'en demander & d'en pourſuivre l'anéantiſſement. Qu'on interroge, qu'on faſſe des informations ſinceres, ſi l'on veut ſavoir le vrai*, &c.

Malgré ſon eloquence, *Sée-ma-koang* echoua, comme tous les autres. Il revint encore pluſieurs fois à la charge, mais ce fut toujours avec auſſi peu de ſuccès. Il avoit à lutter, comme je

l'ai déjà dit plus d'une fois, contre un homme d'une conduite austere, contre un réformateur qui, ayant sans cesse à la bouche les noms respectables de *Yao* & de *Chun*, vouloit, disoit-il, faire revivre, sous le regne de son maître, les heureux tems où vivoient ces grands hommes, dont il assuroit qu'il ne faisoit que renouveller les loix. Ces sortes de gens ne s'epouvantent guere du bruit; ils sont imperturbables, & par-là même, ils vont toujours à leur but.

Enfin, après bien des tentatives inutiles pour faire remettre les choses sur l'ancien pied, *Sée-ma-koang* convaincu par sa propre expérience, & par celle de plusieurs grands hommes des plus distingués de l'Empire, qui avoient renoncé à leurs charges & à la Cour, pour n'avoir pas mieux réussi que lui dans leurs représentations contre *Ouang-ngan-ché*, prit le parti de se retirer. Il présenta coup-sur-coup plusieurs suppliques à l'Empereur pour obtenir son congé, sans que l'Empereur voulût y répondre: ce qui l'engagea à sortir, pour ainsi dire, de son caractere, en s'exprimant dans une derniere supplique, avec moins de ménagement qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

Je suis importun, Seigneur, dit-il en finissant, *& je le serai encore davantage, si votre Majesté ne daigne pas m'accorder ce qu'elle a accordé à tant d'autres.*

Han-ki, Liu-hoei, Tchao-pien, Fan-chun-jin, Fen-tchen *& les autres, auxquels je suis infiniment inférieur en science, en eloquence & en talens, ont eu la permission de se retirer. Votre Majesté n'a pas craint de sacrifier ces colonnes de l'Etat, pour la tranquillité & la plus grande satisfaction de son Ministre; & elle veut me retenir, moi, l'homme désormais inutile pour son service, puisque je ne saurois la servir tant qu'elle se servira de* Ouang-ngan-ché.

L'Empereur qui etoit résolu à suivre son systême de gouvernement, quoi qu'on pût lui dire pour tâcher de l'en dissuader, aima mieux sacrifier encore *Sée-ma-koang*, que de croire que

ſon Miniſtre le trompoit. Il lui permit de quitter la Cour, & de renoncer aux emplois, pour ne s'appliquer qu'à l'etude, dans le lieu qu'il voudroit choiſir pour être celui de ſon ſéjour. *Sée-ma-koang* choiſit *Lo-yang*, c'eſt-à-dire, cette ancienne ville du *Honan*, qui avoit eté la Capitale de l'Empire ſous les derniers Empereurs des *Tcheou*, & qui eſt connue aujourd'hui ſous le nom de *Kai-fong-fou*. Là, ſe trouvoient déjà réunis pluſieurs Lettrés célebres qui avoient brillé avec eclat ſous le regne précédent, & quelques-uns de ces grands Mandarins qui avoient abdiqué les charges dont ils etoient pourvus, pour ne pas contribuer à ce qu'ils appelloient le renverſement de l'Etat par le nouveau Miniſtre.

Lorſqu'avant ſon départ, *Sée-ma-koang* ſe préſenta pour remercier l'Empereur de toutes les bontés dont il n'avoit ceſſé de l'honorer juſqu'alors : *vous voulez abſolument vous eloigner de nous*, lui dit ce Prince. *Il m'en coûte de vous laiſſer partir; mais il m'en coûteroit encore davantage de vous déſobliger, en vous retenant malgré vous. Ne manquez pas de me donner, au moins de tems en tems, quelques nouvelles preuves de votre zele pour mon ſervice & celui de l'Etat. C'eſt pour vous en faire un devoir, & vous engager par-là à ne pas y manquer, que je vous laiſſe le titre de Cenſeur. Vous ſerez le Cenſeur de l'ancienne Cour. Vous pouvez partir quand il vous plaira.*

Cette derniere marque de bienveillance déconcerta *Sée-ma-koang*. Il n'oſa refuſer le titre de Cenſeur de l'ancienne Cour, qui ne lui impoſoit d'autre obligation que celle d'ecrire quelquefois au Souverain. En ne l'acceptant pas, il n'eût montré que de l'ingratitude & de la mauvaiſe humeur; il etoit incapable de l'une & de l'autre. Il ſe proſterna pour remercier, & ſe retira.

Nous voici arrivés à l'epoque de ſa vie, qui fut la moins brillante aux yeux du vulgaire; mais qui, aux yeux du Sage &

dans la réalité, fut la plus pleine, la plus utile à ses contemporains, & celle dont la postérité a recueilli les plus précieux fruits. Retiré à *Lo-yang*, il y resta quinze années de suite, uniquement occupé à eclairer les hommes par des ecrits qui devoient durer autant que les siecles, & à leur faire du bien par des services en tous genres qu'il rendit dans toute l'etendue de son pouvoir.

Pour remplir le premier de ces deux objets, il s'associa quelques Savans du premier ordre, tels que *Lieou-jou*, *Fan-tsou-yu* & autres qu'il avoit demandés à l'Empereur lorsqu'il etoit historiographe en titre, & composa conjointement avec eux, une Histoire universelle sous le titre de *Tsé-tchée*, *Toung-kien*. Afin de ne pas perdre en recherches très-longues, très-penibles & très-souvent infructueuses, un tems qu'il pouvoit employer très-utilement, il prit pour sa tâche la partie la moins sujette à discussion, celle qui faisoit suite au *Tchun-tsieou* de Confucius. C'est, en effet, cet excellent ouvrage qu'il continue & dont il suit le plan. Il imite Confucius dans son elégante simplicité de style; dans sa maniere précise d'enoncer les faits, en remontant cependant jusqu'à leurs causes; & dans l'art difficile de lier, sans qu'il y paroisse, tous les evénemens entre eux. Il imite aussi *Tso-kieou-ming*, cet illustre Commentateur de Confucius, en ne disant rien que de nécessaire, d'utile ou d'instructif dans la glose ou l'explication. Il commence à la vingt-troisieme année de *Ouei-lié-ouang*, vingt-neuvieme Empereur de la Dynastie des *Tcheou*, c'est-à-dire, à l'an avant J. C. 403, & finit aux cinq petites Dynasties postérieures, inclusivement, jusqu'au fondateur des *Soung*, c'est-à-dire, à l'an 960 de l'ere chrétienne, ce qui embrasse un espace de 1363 ans. L'Histoire de ces 1363 années est renfermée sous 354 *kiuen* ou articles. En y ajoutant un extrait du *Tchun-tsieou*, ce qu'il y a d'historique dans les *King*, & ce qui est rapporté de plus essentiel dans les mémoires

recueillis par les Aſſociés de *Sée-ma-koang* que *Lieou-jou*, ſurnommé *Tao-yuen*, ſe chargea de rédiger pour être donné au public ſous le titre de *Ouai-ki*; il en réſulte un abrégé d'Hiſtoire univerſelle, le plus complet qui eût eté fait juſqu'alors. *Si l'on compte les volumes*, diſent en général les Critiques Chinois qui ont ecrit depuis le tems des *Soung* juſqu'à celui où nous vivons; *ſi l'on compte les volumes, cet ouvrage paroît bien long pour n'être qu'un abrégé. Cependant il ne contient que ce qui eſt néceſſaire, & tout y eſt expoſé avec la derniere préciſion. Si l'on compare le nombre des volumes à l'immenſité des choſes dont il y eſt fait mention, il ſemble au contraire que ce doit être un ouvrage trop abrégé pour pouvoir donner une idée ſuffiſante de ce qui s'eſt paſſé durant tant de ſiecles. Cependant on y trouve tout ce qu'il y a d'eſſentiel à ſavoir, tous les evénemens intéreſſans, tout ce qui eſt utile & tout ce qui mérite quelque attention, dans un détail qui ne laiſſe rien à deſirer, tant pour le fond que pour les circonſtances.*

A cet eloge, qui n'eſt certainement point outré, j'ajouterai celui qui lui fut donné par *Chen-tſoung* lui-même, lorſque *Sée-ma-koang* le lui préſenta. *Enfin*, dit ce Prince devant toute ſa Cour, *il s'eſt trouvé ſous mon regne un homme qui a exécuté, pour l'Hiſtoire univerſelle, le magnifique projet qu'avoit conçu le ſavant* Siun-yué *pour l'Hiſtoire des* Han: *cela ſuffit pour me rendre immortel.*

L'illuſtre Hiſtorien, ainſi que je l'ai dit plus haut, ne s'occupoit pas ſeulement du ſoin d'eclairer les hommes, il leur faiſoit encore tout le bien qu'il etoit en ſon pouvoir de leur faire. Menant une vie des plus frugales, ne dépenſant que très-peu pour ſa table, ſes equipages & ſes habits, logé par grace ſpéciale de ſon Souverain, dans l'un des Palais qui etoit à l'uſage des Empereurs lorſqu'ils tenoient leur Cour à *Lo-yang*, il n'employoit les amples revenus dont il jouiſſoit, qu'au ſoulage-

ment des pauvres & des vieillards, & à l'entretien honnête de quelques amis qui n'etoient pas aussi bien accommodés des biens de la fortune que lui.

Obligé, par son titre de Censeur, d'informer la Cour, au moins une fois chaque année, de l'etat bon ou mauvais où se trouvoient les affaires qui concernoient son district, il ne faisoit aucune représentation, il n'ecrivoit jamais, que pour obtenir quelque chose en faveur du peuple ou des gens de la campagne. Tantôt il les faisoit exempter d'un tribut, d'une corvée, d'un impôt; tantôt il obtenoit des dons, des gratifications ou des avances, pour subvenir à leurs différens besoins quand l'année avoit eté mauvaise. D'autres fois, sous prétexte de prendre le plaisir de la promenade, il se transportoit dans les villages des environs, il visitoit les hameaux & les chaumieres, il s'informoit des bonnes gens qui les habitoient, s'ils etoient à leur aise, s'ils manquoient de quelque chose, si leurs terres etoient cultivées, & quel en etoit le produit. Il ne les quittoit jamais sans leur faire quelque libéralité. S'il apprenoit qu'il y eût des sujets de querelles ou de division entre les parens ou les voisins, il se faisoit expliquer leurs griefs respectifs, & ne manquoit pas de les raccommoder & de les bien mettre ensemble. Aussi il etoit regardé dans tout le canton comme un ange tutélaire qui veilloit à sa conservation & en ecartoit les malheurs. Les vieillards, les femmes & les enfans alloient au-devant de lui quand ils apprenoient qu'il n'etoit pas loin de leur village ou de leur hameau, & l'invitoient à venir s'y reposer. Ils ne l'appelloient que du nom de *Sée-ma-siang-koung*, titre qui, dans leur bouche, ne signifioit autre chose que ce que signifieroit le mot de *maître* dans la bouche de nos villageois François, s'ils appelloient de ce nom un premier Président, un Conseiller d'Etat, ou tel autre grand Seigneur leur voisin, qui les visiteroit quelquefois pour leur faire du bien.

Au talent de voir clair dans les affaires les plus embrouillées & de les traiter à la ſatisfaction de tous les intéreſſés, il joignoit l'art de ſavoir terminer les diſputes & les différends & de faire diſparoître les haînes & les inimitiés. Toutes ſes paroles etoient comme autant d'oracles, toutes ſes déciſions etoient comme autant d'arrêts ſans appel. Lorſqu'entre les parens ou les voiſins il y avoit des diſputes ou des altercations un peu vives, que les vieillards avoient de la peine à appaiſer : *ne vous fâchez pas*, diſoient les femmes à leurs maris, diſoient les enfans à leurs peres, *ne vous fâchez pas ; l'un de ces jours* Sée-ma-ſiang-koung *paſſera par ici, vous lui direz vos raiſons, il ſaura bien vous mettre d'accord.* Ce peu de mots ſuffiſoit pour rendre le calme aux eſprits les plus agités; toute diſpute ceſſoit à l'inſtant.

Une eſtime profonde, une confiance entiere & une cordialité ſans réſerve, etoient les gages précieux de la reconnoiſſance de ces bonnes gens envers leur illuſtre bienfaiteur ; & *Sée-ma-koang* n'en faiſoit pas moins de cas que de la bienveillance dont l'honoroit l'Empereur, & de la réputation dont il jouiſſoit dans tout l'Empire. Depuis qu'ayant compris l'inutilité des repréſentations contre le ſyſtême de gouvernement de *Ouang-ngan-ché*, il s'etoit abſtenu d'en ecrire à l'Empereur, ce Prince ſe fit toujours un plaiſir d'adhérer à tout ce qu'il ſouhaitoit; il etoit même avide, ſi je puis m'exprimer ainſi, de recevoir des ſuppliques de ſa part. *Il y a long-tems*, dit-il un jour à ſes Miniſtres, *que* Sée-ma-koang *ne m'a rien demandé, qu'il ne m'a rien repréſenté. Ecrivez-lui de ma part qu'il eſt du devoir d'un Cenſeur de faire des demandes & des repréſentations. Qu'il ne craigne pas de m'être importun. Il ne peut que me faire plaiſir en me mettant ſouvent dans l'occaſion de lui donner des preuves de mon eſtime, & de l'affection que j'ai toujours eue pour lui.* En s'exprimant ainſi, *Chen-tſoung* parloit avec ſincérité, & l'on peut dire qu'à l'exception

l'exception de ce qui concernoit les nouveaux réglemens qu'il avoit cru devoir faire, il entra dans toutes les autres vues de *Sée-ma-koang*, & donna toujours une attention très-particuliere à tout ce qui lui venoit de sa part. Quand il recevoit quelqu'une de ses lettres ou de ses représentations comme Censeur, il n'etoit pas maître de ne pas témoigner sa joie. Il en faisoit l'eloge en présence de ses Grands & de toute la Cour, & ordonnoit qu'elle fût insérée dans les Nouvelles publiques avec la réponse qu'il daignoit y faire lui-même; *& cela*, disoit-il, *pour l'instruction & la satisfaction de mes sujets, qui verront que si dans la personne de ce sage Censeur ils trouvent un défenseur des droits de l'humanité, ils ont dans ma propre personne un Souverain qui connoît ces mêmes droits, qui est bien-aise qu'on les défende & qui les appuie de tout son pouvoir.*

C'est à ces sortes de représentations, dont l'objet principal etoit toujours de procurer quelque avantage à la multitude, que *Sée-ma-koang* fut redevable de la grande célébrité dont il jouissoit dans toute l'etendue de l'Empire. Tout le monde n'avoit pas lu ses ouvrages de littérature, mais tout le monde lisant ou entendant lire les Nouvelles, lisoit ou entendoit prononcer son nom à la tête de quantité de suppliques, dont il résultoit toujours quelque bien; & par-là tout le monde le connoissoit, l'estimoit, &, ce qui est encore plus, tout le monde devenoit son ami. Il reçut des marques bien flatteuses de l'estime & de la bienveillance universelle, dans le voyage qu'il fit à la Cour, lors de la mort de *Chen-tsoung*.

Aussi-tôt qu'il eut reçu la nouvelle de cette mort, il partit de *Lo-yang* en habit de deuil, précédé cependant, suivant l'usage, des marques de sa dignité de Censeur, pour aller rendre les derniers devoirs à son ancien maître, pleurer devant son cercueil & faire les autres cérémonies dont il n'est permis à aucune personne en place de se dispenser. Par-tout où il passoit,

& que le petit etendard ſur lequel etoient ecrits en gros caracteres les mots *de Cenſeur de l'ancienne Cour*, avoit annoncé que c'etoit lui, le peuple couroit en foule pour ſe trouver ſur ſon paſſage & tâcher au moins de le voir. *C'eſt le ſavant Sée-ma*, ſe diſoient-ils tout bas les uns aux autres ; *c'eſt ce grand homme qui a ſi bien ecrit ; c'eſt ce Sage qui a ſi bien ſoutenu les intérêts du peuple, dans tous les emplois qu'il a exercés.*

Arrivé dans la Capitale, où il etoit plus connu que par-tout ailleurs, on lui donna des marques bien plus eclatantes de l'affection qu'on lui portoit. On n'y parla plus comme en ſecret & à la dérobée ; on y eleva la voix, & le peuple qui ne ſait garder aucune meſure, crioit de toutes ſes forces : *vivez long-tems, Seigneur Sée-ma, vivez un grand nombre d'années ; mais ne retournez plus au pays de* Lo. *Reſtez à la Cour pour aider ceux qui gouvernent & donner la vie au peuple.*

Quand il entra pour la premiere fois dans cette ſalle du Palais impérial, où l'on avoit expoſé le cercueil, les Gardes interrompant, en le voyant, ce morne ſilence qui régnoit dans un lieu, où tout alors ne devoit reſpirer que triſteſſe & douleur, donnerent ſans le vouloir, des ſignes d'allégreſſe & de joie. Auſſi-tôt qu'ils l'apperçurent ils leverent leurs mains au-deſſus de leurs têtes, & tous à la fois, comme ſi la choſe eût eté concertée entre eux, dirent avec tranſport, *c'eſt le Seigneur Sée-ma!* Ce peu de mots, en pareilles circonſtances, equivaut au plus long diſcours dans toute autre occaſion.

Tant de démonſtrations d'eſtime bleſſoient ſa modeſtie & lui etoient à charge. Il craignoit egalement les bons & les mauvais effets qu'elles pouvoient produire à ſon egard dans l'eſprit des perſonnes en place, dont il ne recherchoit pas la faveur, mais dont il ne vouloit pas s'attirer la haine. Auſſi, dès qu'il eut ſatisfait à ſon devoir & à la bienſéance, il partit ſecrétement de la Cour, & ſe rendit ſans bruit dans ſon domicile favori de *Lo-yang*.

L'Impératrice-Régente qui, ſur ce qu'elle avoit oui dire de ce grand homme, avoit déjà jetté les yeux ſur lui pour s'en ſervir dans les affaires du gouvernement, apprit ſon départ avec chagrin. Elle diſſimula néanmoins juſqu'après les funérailles; mais auſſi-tôt qu'elle fut libre de tout le tracas inſéparable de ces ſortes de cérémonies, elle lui dépêcha un courier qui lui porta un ordre abſolu, pour qu'il eût à revenir à la Cour ſans délai.

Malgré ſa répugnance, *Sée-ma-koang* ſe fit un devoir rigoureux d'obéir; & quoiqu'il ne ſût pas encore ce qu'on vouloit faire de lui, il comprit bien que n'ayant donné aucun ſujet de mécontentement, on ne l'appelloit pas pour lui faire du mal. Il partit le plutôt qu'il lui fut poſſible, & ſon premier ſoin en arrivant, fut d'aller ſe préſenter à l'Impératrice-Régente, qui l'avoit appellé.

Je vous attendois avec impatience, lui dit cette grande Princeſſe en le voyant, *je ſuis dans une poſition où les conſeils des Sages ne peuvent que m'être très-utiles; vous êtes, de l'aveu de tout le monde, l'un des Sages qui méritent le plus d'être conſultés; je veux vous avoir auprès de moi. Je vous donne une place parmi ceux de mon Conſeil ſecret. En compoſant l'excellente Hiſtoire dont la lecture fait nos délices, vous avez ſi bien vu tout ce qui a fait la gloire ou le déshonneur des Souverains qui ont gouverné l'Empire pendant tant de ſiecles, tout ce qui a contribué au bonheur ou au malheur des peuples, que vous n'aurez pas de peine à m'indiquer la bonne voie. Vous pouvez vous attendre à beaucoup de docilité de ma part, car je n'ai d'autre envie que celle de rendre mes ſujets heureux.*

Il ſeroit inutile, répondit *Sée-ma-koang* avec modeſtie, *d'alléguer mon incapacité, mon grand âge & la vie retirée à laquelle je me ſuis accoutumé depuis quinze ans que j'ai quitté la Cour, pour me diſpenſer de ſervir l'Empire dans ce à quoi votre Majeſté*

voudra bien m'employer. Persuadé qu'un bon sujet se doit tout entier à l'Etat, je sacrifie volontiers mon repos, & je sacrifierois ma vie même, si ma mort pouvoit lui être de quelque avantage. Votre Majesté peut disposer de moi, je suis prêt à tout.

Vos dispositions, repliqua l'Impératrice, *m'etoient déjà connues, & la maniere dont vous venez de les exposer à mes yeux me confirme dans la haute idée que j'avois conçue de votre mérite. En attendant que vous puissiez entrer avec moi dans des détails sur la maniere de bien gouverner, donnez-moi quelques maximes générales que je puisse moi-même retenir aisément, & sur lesquelles je puisse faire mes réflexions.*

Celles qui me paroissent les plus importantes pour votre Majesté (repartit *Sée-ma-koang*), *se réduisent à deux. Ouvrez une entrée libre à toutes les représentations; ordonnez qu'on vous donne un précis de toutes les affaires qui se traiteront. De cette maniere vous saurez tout, & il sera difficile qu'on puisse vous tromper; le bon choix de ceux à qui vous donnerez votre confiance, pour être consultés, empêchera que vous ne vous trompiez vous-même.*

La Régente trouva ces maximes si bonnes, que dès le jour même elle les mit à profit. Elle fit publier un Edit par lequel il etoit permis à tous les Mandarins, de quelque ordre qu'ils fussent, de s'adresser immédiatement à elle, pour lui communiquer de vive voix ou briévement par ecrit tout ce qu'ils croiroient mériter quelque attention de sa part. L'Histoire ajoute que dans l'espace de moins d'une lunaison, *on lui fit parvenir plus de mille feuilles en forme de billets, qui contenoient chacune le précis de quelque affaire; & qu'elle les fit ranger par ordre de dates sur les murailles de son appartement, pour les avoir sans cesse devant les yeux. Ces feuilles ne disparoissoient qu'à mesure que les affaires dont elles contenoient le précis etoient terminées.*

Peu de jours après cette premiere audience qu'elle donna

à *Sée-ma-koang* lors de son arrivée, elle le nomma l'un des Grands du Palais & Gouverneur en chef du jeune Empereur. Son intention etoit de le mettre dans le Ministere, mais elle n'osa pas, tout en commençant sa Régence, se choisir un nouveau Ministre, sans avoir auparavant pressenti, pour ainsi dire, le public. Mais quand l'applaudissement universel à l'occasion des emplois qu'elle venoit de lui donner, l'eut instruite qu'il etoit au gré de tout le monde, elle ne balança plus sur ce qu'elle vouloit faire. Elle le déclara son premier Ministre, pour gouverner l'Etat sous ses ordres, au nom du jeune Empereur *Tché-tsoung* qu'elle avoit adopté pour son fils, ou pour mieux dire, pour son petit-fils, lorsqu'il fut désigné par *Chen-tsoung* pour être son successeur au Trône.

Dans ce poste eminent, *Sée-ma-koang* se conduisit comme on avoit lieu de l'attendre de sa sagesse & de son attachement invariable aux usages de la nation. Sans faire aucun eclat, il abrogea, l'un après l'autre, tous les usages nouvellement introduits. Il fit rappeller de leur exil volontaire tous ceux qui avoient quitté leurs emplois pour n'être pas forcés de les remplir suivant les vues de *Ouang-ngan-ché*, & les plaça conformément à ce qu'ils avoient de lumieres & de talens. *Ouang-ngan-ché* venoit de mourir, mais la Cour & les grands Tribunaux etoient encore pleins de ses créatures & de ses partisans. Ces hommes qui ne devoient leur fortune & la faveur dont ils avoient joui sous le regne précédent, qu'à une basse flatterie & à l'attachement aveugle qu'ils avoient montré pour tous les etablissemens de leur protecteur, n'ayant ni le génie, ni les autres qualités de celui qui les avoit elevés, etoient hors d'état de se soutenir par eux-mêmes, sous le regne où l'on ne donnoit rien aux intrigues, mais tout au mérite & à la vertu. Aussi furent-ils renversés sans peine, pour être remplacés par ces grands Hommes & ces Sages qui s'etoient vus contraints de leur céder. L'on vit

arriver, l'un après l'autre à la Cour, un *Lu-koung-tchou*, perſonnage diſtingué par une intégrité à toute epreuve & par une attention ſans bornes à procurer tout ce qui etoit du bien public; un *Han-ouei*, qui avoit rempli avec les plus grands ſuccès les emplois les plus difficiles; un *Tcheng-y*, un *Sou-ché* & une foule d'autres Savans de la haute claſſe, déjà connus par leur mérite littéraire & par leurs vertus, qui tous ſe réunirent à leur chef, pour l'aider de toutes leurs forces à vaincre les différens obſtacles qui euſſent pu traverſer ſes bonnes intentions. Rien ne lui fut difficile avec de pareils ſecours.

Après avoir rendu au Gouvernement ſon ancienne forme, & mis toutes les affaires au courant, il tourna ſes ſoins du côté des Tartares, pour les faire rentrer dans leur devoir par rapport à la Chine.

Ly-ping-tchang, Roi de *Hia*, fameux par une infinité de dommages qu'il avoit cauſés à l'Empire, avoit enfin payé le tribut que tous les hommes doivent à la nature. Il n'avoit point reſtitué, ainſi qu'il avoit eté ſtipulé dans le dernier traité de paix conclu entre les deux nations, quelques villes qu'il avoit priſes & un grand nombre de priſonniers qu'il avoit faits. *Kien-chun*, ſon ſucceſſeur, détenoit ceux-ci en leur fermant, ſous différens prétextes, le retour vers leur patrie, & ne vouloit point ſe deſſaiſir des villes chinoiſes dont il étoit en poſſeſſion.

Sée-ma-koang ne crut pas qu'il fût permis de fermer les yeux ſur cette infraction du traité. Tout ami de la paix qu'il etoit, il ſe réſolut à faire la guerre, plutôt que de rien permettre qui pût tourner au déshonneur de l'Empire; mais avant que d'en venir-là, il voulut tenter la voie de la négociation, & il ne craignit pas de faire lui-même le voyage de Tartarie. Il ſe fit nommer plénipotentiaire & ſe mit en chemin. La célébrité de ſon nom, même chez les Tartares, diſpoſa tous les eſprits en ſa faveur, & lui prépara le plus ample ſuccès; car auſſi-tôt que le

Gouverneur des frontieres pour les *Hia*, eut appris la députation de *Sée-ma-koang* & le sujet pour lequel il etoit député, il ecrivit, à *Kien-chun* son maître, une lettre qui etoit conçue à-peu-près en ces termes.

« Votre Majesté verra bientôt le plus grand homme qu'il y » ait parmi les Chinois d'aujourd'hui. Il est envoyé demander » la pleine exécution du dernier traité. Il est premier Ministre, » il est Plénipotentiaire, & c'est *Sée-ma-koang*. En qualité de » votre très-fidele sujet, j'ai cru devoir vous prévenir de tout » cela, afin qu'avant son arrivée, vous ayiez le tems de faire » vos réflexions. Si j'osois vous donner un conseil, je vous dirois » d'en passer par tout où il voudra. C'est un homme sincere, » integre, equitable & bon; mais il est en même tems plein de » ressources & d'une fermeté inébranlable. Il ne demandera » rien qui ne soit conforme à la justice & à la raison; & s'il ne » l'obtient pas, la fécondité de son génie lui fournira des » moyens infinis pour se le procurer. Nous ne pouvons rien » souhaiter de plus avantageux pour nous, que de l'avoir pour » ami ».

Le Roi tartare suivit le conseil du Gouverneur. Il fit à *Sée-ma-koang* tous les honneurs dont il put s'aviser, & lui accorda tout ce qu'il demandoit. Il n'en coûta à la Régente, que de nouvelles patentes qu'elle donna avec appareil, dans la même forme que les anciennes, à celui qui, indépendamment d'elle & de tout l'Empire, etoit déjà dans une possession légitime des Etats dont il avoit hérité de son pere. C'est par cette derniere action d'eclat, que l'illustre *Sée-ma-koang* termina sa carriere. Revenu à la Cour, il tomba malade & ne fit plus que languir. La Régente vouloit cependant le voir de tems en tems; & pour lui faciliter les moyens de se rendre auprès d'elle, pendant le court espace de tems qu'il fut en convalescence, elle lui permit de se faire porter en chaise jusque dans l'intérieur du Palais, & de s'appuyer

ſur ſon fils, lorſqu'il entreroit dans l'appartement où elle etoit avec l'Empereur : elle le diſpenſa de tout cérémonial. Une diſtinction ſi flatteuſe, loin de lui rendre la ſanté, la lui fit perdre ſans retour. Ses forces s'epuiſerent, il retomba & ne releva plus. L'Empereur & la Régente envoyoient chaque jour demander de ſes nouvelles, & *Lu-koung-tcho*, qu'on lui avoit ſubſtitué dans le Miniſtere, ne le quittoit preſque point. C'etoit celui de ſes amis auquel *Sée-ma-koang* etoit le plus attaché, parce que c'etoit celui de tous en qui il avoit reconnu plus d'attachement pour la gloire de ſon maître & de l'Etat. *Je laiſſe à mon Médecin*, lui dit il peu de jours avant ſa mort, *le ſoin de ce qui regarde mon corps ; toutes mes affaires domeſtiques ſont entre les mains de mon fils ; vous êtes chargé de celles de l'Etat : je ſuis tranquille. Je vous recommande de tenir la main à l'exécution du traité qui a eté fait en dernier lieu avec les Tartares, & d'achever en faveur du peuple, ce que je n'ai eu le tems que de commencer. Ne ceſſez jamais de veiller ſur tout.*

Ses entretiens ordinaires, tant qu'il eut aſſez de force pour parler, ne rouloient que ſur le Gouvernement. Enfin, vers le milieu de la neuvieme lune de la premiere année du regne de *Tché-tſoung*, ſous la régence de l'Impératrice veuve de *Chen-tſoung*, c'eſt-à-dire, l'an de J. C. 1086, epuiſé de fatigues, chargé d'honneurs & d'années, le grand *Sée-ma-koang* mourut âgé de ſoixante-huit ans.

Il y a eu peu d'hommes qui aient réuni tant de genres de mérite, & qui les aient poſſédés à un ſi haut point de perfection. Il joignoit à une érudition profonde, toute l'aménité de la belle littérature ; & à la ſcience des recherches & des détails, une critique preſque toujours ſûre. Il a compoſé une hiſtoire de l'Empire, en deux cens quatre-vingt-quatorze volumes ; & pour compoſer ce grand nombre de volumes, il lui a fallu déchiffrer, lire, diſcuter, analyſer, comparer un plus grand

grand nombre de volumes encore. Il en a dépouillé plus de trois mille, au rapport des Auteurs qui, dans la ſuite, ont continué ſon ouvrage. Il eſt vrai, car il faut tout dire, qu'il a eu pour aſſociés des Savans du premier ordre dans la perſonne de ceux qui rempliſſoient les premiers emplois dans les Tribunaux de littérature & d'hiſtoire. Il eſt encore vrai que pendant les quinze années de ſon ſéjour à *Lo-yang*, il a eu pour amis les *Chao-young*, les *Tcheng-hao*, les *Tchang-tſai*, les *Tcheng-y* & pluſieurs autres grands Hommes dont les lumieres réunies avoient déjà eclairé ou eclairoient encore les différens ſentiers qu'il devoit parcourir.

Mais après tout, ce n'ont eté là que des ſecours. Ceux qui marchoient avec lui, portoient, ſi l'on veut, le flambeau; mais c'eſt lui qui voyoit de ſes propres yeux ce qu'il falloit voir, qui diſtinguoit les objets, & qui choiſiſſoit dans la foule ceux qui méritoient d'être choiſis. D'ailleurs le plan, la diſtribution, l'exécution & les charmes du ſtyle, ſont uniquement de lui.

Au mérite littéraire, il joignoit les qualités qui font le grand Homme d'Etat, & les vertus qui caractériſent le bon citoyen. Ayant cultivé dès ſa plus tendre enfance ce génie ſubtil, pénétrant & facile, qu'il avoit reçu de la nature, quelques momens d'une attention ſérieuſe ſuffiſoient pour le mettre à tous les points de vue ſous leſquels une même affaire pouvoit être enviſagée. Quelque nombreuſes, quelque compliquées que fuſſent les difficultés, il en voyoit d'abord le fort & le foible, & en tranchoit les nœuds s'ils etoient de nature à ne pouvoir être dénoués.

Il avoit le cœur bon; il etoit droit & ſincere; il poſſédoit à un degré ſupérieur cette vertu que les Chinois appellent *jin*, & qui comprend ce que nous déſignons par les mots de bienfaiſance, d'humanité, d'amour de ſes ſemblables. Il etoit complaiſant pour ſes amis, affable envers tout le monde, &

préféra toujours le bien public à ses propres intérêts. La modestie & une gravité toujours décente, furent l'ame de sa conduite dans tous les tems de sa vie. Il etoit sur-tout d'une réserve extrême quand il avoit occasion de parler sur le compte de quelqu'un; & l'on assure qu'à l'exception de ceux qui vouloient troubler l'Etat, il n'a jamais dit que du bien de tous les autres. Tant de belles qualités réunies, lui attirerent l'estime universelle & lui gagnerent tous les cœurs. Les regrets amers qu'on témoigna dans toute l'etendue de l'Empire lorsqu'on y apprit sa mort, & tout ce qu'on fit pour honorer sa mémoire, en sont une preuve à laquelle il n'y a point de replique.

Quand on annonça à l'Impératrice-Régente qu'il venoit d'expirer, cette Princesse ne put retenir ses larmes. *Mon fils*, dit-elle en s'adressant au jeune Empereur, *allons ensemble rendre à* Sée-ma-koang *les derniers devoirs. Ce grand Homme est mort. La perte que nous faisons est du nombre de celles qui ne peuvent se réparer. Allons la pleurer dans tout l'appareil de notre grandeur; & en faisant nous-mêmes les cérémonies funebres devant le cercueil d'un homme qui a si bien mérité de l'Empire, prouvons à tous vos sujets que nous honorons le vrai mérite, & que nous l'honorons d'une maniere extraordinaire, quand il est joint à la vertu.*

L'un & l'autre se transporterent en effet chez l'illustre mort, brûlerent des odeurs devant le cercueil, & ne crurent pas avilir la Majesté Impériale en se prosternant devant le corps de celui qui avoit eté leur sujet, & en faisant les autres cérémonies que les Empereurs ne font qu'à leurs Ancêtres.

De retour au Palais, la Régente ordonna au Tribunal des subsides de fournir à toutes les dépenses pour les funérailles, & de veiller à ce que ces funérailles se fissent avec une pompe digne de la générosité impériale qui en faisoit les frais. Elle fit, outre cela, tirer de ses magasins sept mille pieces de soie de

différentes qualités, depuis celles qui ſont brochées d'or juſqu'au *cha* & au *kiuen* incluſivement, qu'elle envoya à ſa famille pour être brûlées ſur ſon tombeau ; & elle nomma *Foung-tſoung*, Officier des gardes, & *Tchao-tchan*, l'un des Mandarins du Tribunal des ſubſides, pour accompagner le corps juſqu'au lieu où l'on devoit le mettre en terre dans la province du *Chen-ſi* ſa patrie.

Le jeune Empereur, ou plutôt les Maîtres firent, au nom du Souverain, un court, mais magnifique eloge, pour être gravé ſur le marbre qu'on placeroit devant le tombeau. Cet eloge mérite d'avoir ici ſa place. Il ne conſiſte que dans ces quatre caracteres : *Tſoung*, *Tſing*, *Tſoui*, *Tê*, mis à la ſuite des titres *Ouen Tcheng*, *Koué Koung* (c'eſt-à-dire, *Homme excellent en tous genres*, *& Comte de l'Empire*), dont leurs Majeſtés le décorerent. Il ſeroit difficile pour ne pas dire impoſſible, d'exprimer plus de choſes en auſſi peu de mots. Si l'on vouloit rendre en françois le ſens abrégé de ce bel eloge, on pourroit dire : Sée-ma-koang, *Comte de l'Empire*, *homme excellent en tous genres*, *s'eſt diſtingué ſur-tout*, *par une fidélité conſtante à remplir avec l'attention la plus ſcrupuleuſe juſqu'au moindre de ſes devoirs*, *par une intégrité de mœurs exempte de tout reproche*, *par une candeur d'ame incapable de diſſimulation*, *& par une conduite toujours dirigée par la vertu.*

Le peuple, dont il etoit l'idole, parce qu'il l'avoit toujours protégé, ſe diſtingua dans cette occaſion, par des marques d'attachement qui ont peu d'exemples. Auſſi-tôt que le bruit de ſa mort ſe fut répandu dans la ville, on n'y entendit que gémiſſemens & que pleurs. Toutes les boutiques ſe fermerent, tout le monde y prit le deuil, comme ſi tout le monde avoit perdu ſon propre pere ou quelqu'un de ſes proches. Il n'y eut perſonne qui ne voulût aller ſe proſterner devant ſon cercueil, & faire, en ſigne d'affection & de reconnoiſſance,

quelque petit présent conforme à son etat. L'un de ses panégyristes ajoute que les femmes, les enfans & en général tous ceux à qui il ne fut pas permis de se procurer cette satisfaction, s'en dédommagerent en quelque sorte en faisant les mêmes cérémonies dans leurs propres maisons, devant le portrait de l'illustre mort, dont on distribua des copies en si grande quantité & à si bon compte, que tous, jusques aux plus pauvres, furent en etat de s'en procurer.

Les funérailles d'appareil & toutes les autres cérémonies d'usage etant finies dans la Capitale, on porta le corps dans la Province du *Chen-si*, pour être inhumé dans la sépulture de ses peres, près de *Chen-tcheou* sa patrie. On lui rendit, tout le long de la route, les mêmes honneurs, proportion gardée, qu'on lui avoit rendus à *Kai-fong-fou*. On sortoit des villes & des villages, en habits de deuil, pour aller au-devant de lui; & on l'accompagnoit en sanglottant & en versant des larmes, jusqu'au terme de la banlieue.

Si quelqu'un se fût avisé de prévoir alors qu'après dix ans révolus, la mémoire de ce grand Homme seroit déshonorée de la maniere la plus indigne, il eût passé sans doute pour un insensé. C'est cependant ce qui arriva après la mort de l'illustre Régente. Les partisans de *Ouang-ngan-ché* qui n'avoient osé remuer du vivant de cette Princesse, trouverent moyen de se relever & de se procurer les emplois les plus distingués, tant à la Cour que dans les Tribunaux. *Tché-tsoung*, qui n'avoit pas au-delà de vingt ans quand il se trouva chargé seul du pesant fardeau du gouvernement, fut la dupe de leur cabale. Il se laissa persuader que *Sée-ma-koang* & tous ceux de son parti avoient rendu *Chen-tsoung* son pere méprisable aux yeux de la postérité, en décriant par une infinité d'écrits les etablissemens qu'il avoit faits pendant son regne, & en cassant ces mêmes etablissemens quand ils avoient eu assez d'autorité pour pouvoir le faire. En conséquence

de cette persuasion, le jeune Empereur déclara *Sée-ma-koang* déchu de tous ses titres, ennemi de la patrie & de son Souverain, & coupable du crime de leze-majesté. Il fit renverser son tombeau, & abattre le marbre qui contenoit son eloge, pour lui en substituer un sur lequel on grava l'enumération de ses prétendus crimes. Il ordonna de faire une recherche exacte de tous ses ecrits & de les livrer aux flammes: ce qui s'exécuta avec une fureur plus digne de la barbarie de *Tsin-ché-hoang-ty*, que d'un Prince de l'illustre sang des *Soung* qui ont tous eté les amis & les protecteurs des Lettres. Mais l'Histoire justifie en quelque sorte *Tché-tsoung*, en disant que ses Ministres furent les seuls auteurs de ces excès en abusant de son nom & de l'autorité qu'il leur avoit confiée.

La dégradation de *Sée-ma-koang* eut lieu l'an de J. C. 1097; & trois ans après, *Hoei-tsoung*, qui succéda à *Tché-tsoung*, rétablit, en montant sur le Trône, la mémoire de ce grand homme, & lui rendit tous les titres, honneurs & prérogatives dont on l'avoit dépouillé. C'est la seule action digne des eloges de la postérité, que ce prince ait faite durant tout le cours de son regne, qui fut de vingt-cinq ans. *Kao-tsoung*, le neuvieme de ses fils, répara, de la maniere la plus eclatante, l'injure qu'on avoit faite à *Sée-ma-koang*, en plaçant son portrait dans la salle de ses propres Ancêtres, à côté de celui de *Tché-tsoung*, qui l'avoit déshonoré. Ce fut la troisieme année de *Kien-yuen*, c'est-à-dire, l'an de J. C. 1129. Cent trente-huit ans après, c'est-à-dire l'an de J. C. 1267, l'Empereur *Toü-tsoung* le fit entrer dans la salle de Confucius sous le titre de *Ouen-koung*; mais ce titre fut changé en 1530, par *Ché-tsoung*, onzieme Empereur des *Ming*; & au lieu de *Sée-ma*, *Ouen-koung*, on l'appella *Sien-jou*, *Sée-ma-tsée*, ce qui signifie, *Sée-ma*, *Philosophe de l'ancienne Doctrine*. C'est le titre le plus honorable qu'on puisse donner ici à un homme de Lettres. *Sée-ma-koang* l'a mérité, en

ce que dans aucun de ses ecrits il ne s'est ecarté de la Doctrine de Confucius; & qu'on n'y trouve pas la moindre trace de la Doctrine des sectaires qui, depuis lui, est devenue si commune.

SOU-CHÉ.

Sou-ché, qu'on désigne quelquefois par le titre de *Po-kiu-ché*, naquit à *Mei-tcheou*, ville du second ordre, de la province du *Séé-tchouen*. Dès l'âge de dix ans, il se fit distinguer des autres enfans par son obéissance à ceux dont il tenoit la vie, & par son respect & sa déférence envers tous ceux qui etoient plus âgés que lui.

Son pere ayant eté nommé pour exercer la Magistrature dans une ville eloignée, ne crut pas devoir dépayser sa famille, dans l'incertitude si on le laisseroit long-tems dans le poste qu'il alloit occuper. Pendant son absence, *Tcheng-ché* sa vertueuse epouse donnoit tous ses soins à l'education de ses enfans. Chaque soir elle leur lisoit elle-même quelques pages d'Histoire, & en particulier l'histoire des *Han* orientaux, *Toung-han-chou.* Elle s'appercevoit avec plaisir, que lorsqu'elle rencontroit quelques traits où il etoit question des enfans célebres, de ceux surtout qui s'etoient distingués par leur piété filiale, *Sou-ché* se recueilloit en lui-même & redoubloit d'attention. Cette sage mere, sans qu'il y parût de l'affectation de sa part, appuyoit alors sur ce qu'elle disoit, & finissoit sa lecture pour avoir occasion de la recommencer le lendemain par le même trait.

Un jour qu'elle lisoit le détail de la maniere dont se conduisoit l'illustre *Fan-peng* envers ceux à qui il devoit la vie, *Sou-ché* sort tout-à-coup de sa place, & sautant au cou de sa mere, il lui dit en l'embrassant tendrement, *je veux vous rendre la mere d'un second* Fan-peng. *Il ne tiendra qu'à vous de me rendre telle*, lui répondit sa mere avec attendrissement; & détourna

un peu la tête, pour ne pas lui laisser voir les larmes délicieuses dont ses yeux furent tout-à-coup inondés. On me pardonnera d'entrer dans ces petits détails, si l'on fait attention qu'ils sont très-intéressans pous les Chinois; & que ce n'est que d'après les Chinois que je parle, pour faire connoître d'autres Chinois. Après avoir reçu la premiere education dans la maison paternelle, *Sou-ché* fut envoyé dans les Ecoles publiques. Il s'y distingua par la régularité de ses mœurs, par son application à l'etude & par des succès qui le mirent toujours au-dessus de ses compagnons.

La seconde année de *Kia-yeou*, c'est-à-dire, l'an de J. C. 1057, il se rendit à la capitale pour s'y faire examiner & prendre ses grades. Le savant *Ngueou-yang-sieou*, qui etoit alors chef du premier Tribunal littéraire, & qui, en cette qualité, présidoit aux examens des Lettrés, fut si charmé de la piece d'eloquence qui fut produite par *Sou-ché*, qu'il ne pouvoit se lasser de l'admirer. *Voilà*, dit-il aux autres examinateurs, *voilà un jeune homme qui nous effacera bientôt tous tant que nous sommes. O le beau génie! Le premier pas est le plus difficile à faire, il faut que je lui tende la main.* Il n'oublia pas ce qu'il venoit de dire, car quelque tems après, lorsque *Sou-ché* eut reçu le degré de Docteur, il le fit retenir dans la Capitale, le produisit, le fit valoir & le présenta à l'Empereur, en lui disant qu'il lui présentoit l'homme le plus eloquent de l'Empire. Un si grand eloge de la bouche de celui qui passoit lui-même pour être l'homme le plus savant de son siecle, fit impression sur l'esprit de l'Empereur. Il parla assez long-tems à *Sou-ché*, l'interrogea sur divers points de littérature, & il fut si content de ses reponses, qu'il pensa dès-lors à lui donner un emploi qui l'attachât auprès de sa personne. Il en parla à *Ouang-nganché* qui etoit alors premier Ministre, & lui dit que son intention etoit qu'il fût placé auprès de lui, afin de s'y mettre au fait

des affaires, pour lesquelles il lui paroissoit qu'il avoit un talent eminent.

Ouang-ngan-ché pâlit en entendant ces paroles de l'Empereur. Il garda quelque tems le silence, & après s'être un peu remis, il répondit que *Sou-ché* n'etoit nullement propre à se former au train du gouvernement, tant que lui *Ouang-ngan-ché* seroit Ministre, parce qu'il agissoit sur des principes diamétralement opposés à ceux que sa Majesté avoit eu la bonté d'adopter depuis qu'elle l'avoit honoré de sa confiance. *Je lui donnerai donc une place parmi les Historiens de mon regne*, reprit l'Empereur. *Vous ne sauriez lui refuser le talent de bien ecrire. Gardez-vous en bien, Seigneur*, dit le Ministre avec vivacité, *il est encore moins propre à cet emploi, qu'à celui que votre Majesté vouloit lui donner d'abord.* Sou-ché *ecrit très-bien, je le regarde-même comme l'homme le plus eloquent de l'Empire; & c'est précisément parce qu'il est tel, qu'il ne faut pas qu'il travaille à l'Histoire de votre regne: il ecriroit à coup sûr suivant ses préjugés, & qui sait comment la postérité nous jugeroit?* L'Empereur ne repliqua point, & se contenta de donner à *Sou-ché* un des principaux Mandarinats dans le Tribunal des Savans.

Dans ce tems-là, le premier Ministre *Ouang-ngan-ché* fier de la faveur de son Maître, suivoit, sans plus se contraindre, le projet qu'il avoit conçu de bouleverser tous les usages de l'Empire. Tous les bien intentionnés l'attaquerent, mais leurs attaques furent sans effet. *Sou-ché* fit comme les autres, pour la partie qui le concernoit, & le Souverain lui donna gain de cause. Il s'agissoit de conserver l'ancienne maniere d'examiner les Lettrés, à laquelle *Ouang-ngan-ché* vouloit en substituer une de sa façon. La supplique que *Sou-ché* présenta à l'Empereur à cette occasion, fut si eloquente que ce Prince ne pouvoit se lasser de la lire; & en la lisant, il laissoit echapper par

intervalles ces mots d'admiration, *ô que cela est bien dit! que cet homme est eloquent!* & quelques autres semblables. Il ne s'en tint pas-là, il voulut apprendre de sa propre bouche, à l'auteur, qu'il avoit egard à ses représentations. Il le fit venir, & après l'avoir rassuré sur ce qu'il sembloit craindre, il lui fit plusieurs interrogations sur différens sujets. Il lui ordonna, entre autres choses, de lui dire sans détours & avec sincérité, ce qu'il croyoit qu'il avoit à corriger dans sa maniere de gouverner. *Sou-ché*, sans paroître embarrassé, lui répondit : *Je crois que c'est dans l'intention d'être obéi, que vous m'ordonnez de vous parler sincérement: un grand Prince ne sauroit s'abaisser jusqu'à feindre. Je vous dirai donc, puisque vous le voulez, qu'il y a trois défauts de la derniere importance, dont on a droit d'attendre l'amendement de la part d'un Souverain qui dit ne vouloir que les connoître pour tâcher de s'en corriger.*

Le premier, est une trop grande précipitation à donner vos ordres & une rigueur excessive à en exiger l'exécution. Il est de la sagesse de ne rien ordonner dont on n'ait prévu les suites, bonnes ou mauvaises; & l'on ne sauroit les prévoir, si l'on n'a eu soin de délibérer d'abord à part soi, & ensuite avec ceux qui peuvent donner de bons conseils. Il est de la prudence, & souvent même de la justice, de révoquer des ordres donnés, quand on vient à en connoître les inconvéniens; & votre Majesté ne sauroit connoître les inconvéniens qui résulteroient de tels ou tels de ses ordres, s'ils etoient mis en exécution, qu'elle ne donne une entiere liberté à ses Grands de pouvoir lui faire leurs représentations.

Le second, est une trop grande facilité à ecouter ceux qui vous approchent, & à vous conduire suivant qu'ils vous le suggerent. Un Souverain qui veut bien gouverner doit ecouter tout le monde, & ne pas se livrer aux uns préférablement aux autres. Il doit peser les avis, balancer les suffrages, & ne se déterminer qu'en

faveur de ceux qui lui paroîtront le moins ſuſpects, le plus conformes à la raiſon & au bien général de l'Etat.

Le troiſieme enfin, eſt le peu d'ordre que vous gardez dans la promotion des Mandarins & des Officiers. Tel rampoit hier dans la pouſſiere, qui ſe trouve aujourd'hui placé au faîte des honneurs. Il n'eſt pas poſſible que dans une elévation ſi rapide, la tête ne tourne à pluſieurs; il eſt moins poſſible encore que ce ſoit le mérite ſeul qui ait décidé. La plupart ne ſont redevables de leur fortune, qu'aux intrigues & à la faveur de ceux qui les protegent. Comment de tels hommes, ſouvent ſans talens & toujours ſans expérience, peuvent-ils s'acquitter dignement des devoirs eſſentiellement attachés aux emplois qu'on leur confie? Un Prince juſte doit avoir egard à la longueur & à la multiplicité des ſervices, & non aux intrigues des protecteurs. Il ne doit mettre dans les poſtes eminens, que ceux qui ſe ſont montrés dignes d'y figurer avec honneur, en paſſant par tous les degrés qui y conduiſent.

Vous avez exigé de moi, Seigneur, que je m'expliquaſſe librement & avec ſincérité; je n'ai fait que vous obéir en parlant comme je viens de faire. L'Empereur, ajoute l'Hiſtorien, *qui avoit écouté ce diſcours avec beaucoup d'attention, fut ſaiſi de crainte, comme un criminel qui vient d'être jugé.*

Ouang-ngan-ché n'étoit pas cependant ſi tranquille qu'il affectoit de le paroître. Il n'avoit pas voulu que *Sou-ché* fût mis au nombre de ceux qui aident le miniſtere, il l'avoit exclu de la place d'Hiſtoriographe; mais il etoit dans la capitale, & par conſéquent à portée d'être appellé à la Cour ſous le moindre prétexte; il travailla à l'éloigner, & lui fit donner une place *d'examinateur ambulant.*

Dans ce nouveau poſte, *Sou-ché* parcourut les villes des Provinces qui lui étoient echues, & examina les Lettrés qui y faiſoient leur ſéjour. De toutes les pieces d'éloquence ſur

lesquelles il eut à porter son suffrage, il n'y en eut que deux ou trois qui n'eussent pas le gouvernement pour objet. Dans toutes les autres, il n'etoit question que des changemens que le Ministre faisoit ou vouloit faire dans les mœurs de la Nation, en introduisant de nouveaux usages. Il crut qu'il etoit de son devoir d'en avertir l'Empereur : il le fit à-peu-près en ces termes :

« Votre Majesté aura peine à croire ce dont je vais lui rendre » compte. J'ai déjà parcouru bien des villes; j'ai lu les diffé» rentes pieces d'éloquence qui m'ont été présentées par les » Lettrés qui les habitent, & je n'ai pas été peu surpris, en » voyant qu'elles étoient presque toutes sur un même sujet. » Les Auteurs sans s'être rien communiqué, sans même se » connoître, s'elevent d'un commun accord avec beaucoup de » force, contre les usages que votre Ministre s'efforce d'in» troduire dans l'Empire. Les raisons qu'ils apportent sont si » bonnes qu'ils m'entraîneroient infailliblement dans leur sen» timent, si je ne pensois pas déjà moi-même ce qu'ils pen» sent tous. J'ai fait un choix des pieces qui m'ont paru les » meilleures, pour les offrir à Votre Majesté, quand je serai » de retour ».

L'Empereur après avoir lu cette lettre, la donna à lire à *Ouang-ngan-ché*, en lui disant qu'il vouloit que ses sujets fussent contens. Ce Ministre, avec cet air modeste, qu'il savoit si bien prendre, quand il vouloit parvenir à ses fins, lui répondit. *Votre Majesté connoît depuis long-tems les Lettrés; ils ne veulent marcher que dans les routes battues qui leur ont été tracées par leurs Ancêtres. Qu'on leur en offre de plus sûres, de plus commodes, de plus utiles, ils ne daignent pas même faire un pas pour s'assurer si elles sont telles. Cependant, s'ils se donnoient la peine d'examiner ce qu'ils appellent des nouveautés, il se convaincroient qu'il n'y a rien de plus ancien*

*dans la nation, que les uſages que je veux faire revivre, puiſque ce ſont les uſages qui ont eu cours ſous les regnes glorieux d'*Yao, *de* Chun, *& des grands Princes qui ont illuſtré les trois premieres Dynaſties. Votre Majeſté en eſt convenue avec moi plus d'une fois; ainſi ne revenons plus ſur un plan que nous n'avons formé qu'après les plus ſérieuſes réflexions. Les Lettrés parleront, ils écriront; laiſſons-les dire, laiſſons-les écrire tant qu'ils voudront, & que leurs vaines déclamations ne nous empêchent pas de leur faire du bien malgré eux.*

L'Empereur, perſuadé que ſon Miniſtre n'avoit que de bonnes intentions, continua à lui laiſſer ſuivre ſon plan, & à ſe roidir contre toutes les repréſentations des Lettrés. *Ouang-ngan-ché* profita des bonnes diſpoſitions où il avoit ſu le mettre à ſon égard, pour lui arracher une déclaration, par laquelle il etoit enjoint à tous ceux qui ſe préſenteroient déſormais pour être admis aux grades, de n'expliquer les *King* que d'une maniere conforme à celle dont il les avoit expliqués lui-même dans les commentaires qu'il avoit publiés; & pour leur en faciliter les moyens, il fit faire une magnifique edition & des *King* ainſi commentés, & du dictionnaire univerſel qu'il avoit compoſé dans l'intention de donner aux différens caracteres le ſens qui favoriſoit le plus ſes opinions. Cette edition finie, il en fit diſtribuer une grande quantité d'exemplaires dans toutes les villes des Provinces. Cet artifice lui réuſſit en partie auprès des jeunes Lettrés; mais les anciens, & ſur-tout les vrais Savans, ne crierent que plus fort contre lui. *Sou-ché* ne fut pas des derniers à parler. Il fit plus d'une fois ſes repréſentations, & toujours inutilement. Il ſe dégoûta de la Cour & de la Capitale, & demanda à ſe retirer: l'Empereur y conſentit, & lui donna le gouvernement du peuple de *Hang-tcheou*.

Après avoir pris poſſeſſion de ſa charge, il mit tous ſes ſoins à en bien remplir les devoirs. Pendant le cours de ſon

administration, quelques brigands faisoient du ravage dans l'une des villes de son district. Il s'y rendit en personne pour tâcher de remédier au mal, & de se saisir des malfaicteurs; il n'en put venir à bout. Le Gouverneur de la Province envoya une compagnie de Soldats, pour exécuter ce que l'homme de Lettres n'avoit pu faire. Ces gens de guerre faisoient plus de mal aux habitans & causoient plus de désordres dans la ville, que n'en avoient commis ceux contre lesquels on les envoyoit. Le peuple s'en plaignit à *Sou-ché*, qui fit semblant de ne vouloir pas ajouter foi à ce qu'on lui disoit; mais il ne se conduisoit ainsi mollement en apparence, que pour avoir le tems de faire des informations exactes, & d'obtenir de la Cour la permission de punir exemplairement les coupables, indépendamment des officiers généraux leurs supérieurs.

Quand il fut muni du plein pouvoir de connoître seul de cette affaire, il cita tous les officiers de la compagnie qu'on avoit envoyée à son secours, les interrogea juridiquement, leur confronta les témoins qui avoient déposé contre eux & leurs soldats, & les ayant trouvés coupables; il les condamna à mort, & les fit décapiter dans le lieu même. Il cita ensuite les soldats, & après leur avoir dit qu'il leur pardonnoit, parce qu'ils etoient moins coupables que leurs officiers, qui n'avoient pas su ou voulu les contenir, il les renvoya au Gouverneur de la Province. Cet exemple, dit l'Historien Chinois, fit une telle impression sur l'esprit des troupes, qu'elles n'oserent plus désormais s'écarter de leur devoir. Cependant, soit que les militaires se fussent plaints, ou pour quelque autre raison, on fit changer de département à *Sou-ché*, & on l'envoya exercer le même emploi à *Siu-tcheou*.

Il sembloit que les affaires difficiles n'attendissent à éclorre que lorsqu'il se trouvoit à portée de les terminer. Il n'y avoit pas encore un an qu'il étoit à *Siu-tcheou*, quand l'abondance

des eaux, causée par des pluies presque continuelles, grossit tellement le fleuve, qu'il rompit ses digues dans plusieurs endroits, inonda tout le pays des environs, & menaça d'inonder la ville même dont il baignoit déjà les murs. Le peuple effrayé vouloit tout abandonner pour aller chercher ailleurs sa sûreté. *Souché* se montre, parcourt toutes les rues, & avec cette éloquence qu'il savoit si bien employer dans l'occasion, il fait couler le courage & l'intrépidité jusques dans les cœurs les plus timides. *N'ai-je pas autant à craindre que vous ?* (leur disoit-il); *cependant vous me voyez tranquille, & les eaux qui vous effraient si fort, ne m'ont point encore fait perdre un moment de mon sommeil ordinaire. Pourquoi cela ? Parce que je suis plus instruit que vous ne pouvez l'être. J'ai lu toutes nos histoires, je sais tout ce qui s'est passé dans l'Empire depuis le tems de* Yao *jusqu'aujourd'hui ; je sais encore que le malheur qui vous consterne est déjà arrivé plus de cent fois, & d'une maniere beaucoup plus terrible que celle dont nous sommes témoins. Faisons aujourd'hui ce qu'on faisoit alors. Employons nos forces & toute notre industrie à réparer le mal. Je ne demande de vous qu'une obéissance prompte & exacte pour tout ce que je vous ordonnerai. Puisque nous sommes tous intéressés à une même cause, il faut que nous concourions tous egalement à en voir bientôt la fin. Tous ceux qui sont robustes & en etat de travailler, viendront avec moi pour faire le gros ouvrage. Les vieillards, les femmes & les enfans resteront pour garder la ville, & pour nous apporter chaque jour les provisions nécessaires. Que les anciens de chaque rue ou de chaque quartier, déterminent entre eux quels sont ceux qui doivent me suivre & ceux qui doivent nous apporter de quoi nous nourrir. Je partirai demain. Je vais de ce pas trouver le Commandant des troupes, pour le prier de m'aider de son côté à la tête de ses soldats.*

Tout ce peuple qui, quelques momens auparavant, voyoit

ſa perte comme certaine, raſſuré par les paroles de ſon ſage Gouverneur, ſe regarda comme hors de danger, & ſe mit en devoir d'exécuter ſans confuſion les ordres qui venoient de lui être donnés. Les militaires ne ſe prêterent pas avec moins de docilité que le peuple, à tout ce qu'on exigea d'eux, & dans moins d'un mois les digues réparées & fortifiées depuis *Si-ma-tai* juſqu'à *Siu-tcheou*, reſſerrerent le fleuve dans ſon ancien lit, rappellerent la tranquillité dans le pays, & firent renaître la joie dans tous les cœurs.

Après avoir fini glorieuſement les années de ſon adminiſtration à *Siu-tcheou*, *Sou-ché* fut envoyé à *Hou-tcheou* pour y gouverner le peuple. Il etoit d'uſage alors, comme il l'eſt encore aujourd'hui, que ceux qui entroient en charge ecriviſſent à l'Empereur pour le remercier, quand, à raiſon de l'eloignement ou de quelque infirmité, ils ne pouvoient ſe rendre à la Cour pour s'acquitter de ce devoir en perſonne.

Le nouveau Gouverneur de *Hou-tcheou* ne s'en tint pas à la ſimple formule d'un remerciment, il fit à ſon maître les repréſentations les plus vives ſur les inconvéniens qui réſultoient des nouveaux uſages qu'on s'efforçoit d'etablir; & comme en ecrivant, il lui arrivoit quelquefois de ſe laiſſer entraîner par le feu de ſon génie, il laiſſa echapper dans ſa lettre quelques expreſſions qui n'etoient pas aſſez meſurées.

Le premier Miniſtre, auteur de toutes ces nouveautés, ſe voyant attaqué directement par *Sou-ché*, ſaiſit cette occaſion pour tâcher de le perdre. Il gagna l'un des Cenſeurs de l'Empire, nommé *Chou-tan*, & un autre grand Mandarin du nom de *Ouang-kouei*. Il les engagea à ſe joindre à lui, *afin*, diſoit-il, *d'accuſer auprès de l'Empereur, celui qui accuſoit tout le monde*. Il eſt vrai de dire que *Sou-ché* n'epargnoit perſonne. Fût-ce ſon propre frere qui n'eût pas rempli les obligations de ſa charge, il lui en auroit fait un crime auprès du Souverain dans

les lettres particulieres qu'il lui ecrivoit; ce qui lui avoit fait beaucoup d'ennemis, parmi les Mandarins sur-tout qui etoient de la faction de *Ouang-ngan-ché:* car quant aux partisans & aux défenseurs des anciens usages, ils etoient presque tous pour lui.

Quand le Ministre *Ouang-ngan-ché* se sentit assez bien appuyé, il présenta le premier une supplique à l'Empereur, dans laquelle il s'exprimoit avec une sorte de modération qui n'en devoit que mieux produire son effet. « On se plaint de » tous côtés, disoit-il, de la trop grande liberté que se donne » *Sou-ché* de parler & d'ecrire contre le Gouvernement pré» sent. Votre Majesté peut juger de la maniere dont il s'exprime » avec les autres, par celle dont il s'est exprimé avec elle» même dans la derniere lettre qu'il a ecrite. A l'entendre, » vous renversez tout, vous bouleversez tout, & l'Empire va » bientôt se trouver sur le penchant de sa ruine. Quel dom» mage qu'un aussi beau génie ait pris un travers qu'on peut » passer à peine aux Lettrés du dernier ordre, quand ils veulent » s'ingérer à parler des affaires d'Etat! Je sais que votre Ma» jesté est pleine d'estime pour *Sou-ché*, qu'elle l'aime même; » c'est pour cette raison que je la supplie très-humblement de » vouloir bien le faire avertir d'être désormais plus circons» pect, & de ne pas s'elever avec tant d'ardeur contre des » usages qui ont l'approbation du Souverain ».

L'Empereur lut cette supplique & n'y répondit point. Le jour suivant, le Censeur *Chou-tan* présenta la sienne qu'il avoit travaillée avec un soin infini, & qui etoit conçue de la maniere que je vais l'exposer.

» Ce n'est point un vain titre que celui de Censeur de l'Em» pire. Celui qui en est décoré, doit s'exposer à tout, quand il » est question de remédier aux abus; & depuis le Souverain » jusqu'au dernier du peuple, tous peuvent être soumis à sa

» censure

» censure. Je mériterois l'odieux nom de prévaricateur, si je » gardois plus long-tems le silence sur la trop grande hardiesse, » pour ne rien dire de plus, de certains de vos Sujets qui saisissent toutes les occasions de parler & d'ecrire contre le » Gouvernement, & même contre la personne de votre » Majesté.

» Parmi ces Hommes ainsi hardis, il en est un plus hardi que » tous les autres, qui, dans ses discours familiers, dans ses » lettres, dans sa prose, & dans ses vers ne cesse d'invectiver » contre tout ce que fait votre Majesté pour le bonheur & » l'avantage de ses peuples. Celui dont je parle, vous le con» noissez, Seigneur, vous êtes plein d'estime pour lui, vous » l'avez comblé de mille bienfaits : c'est l'eloquent *Sou-ché*. » Tout ce qui sort de sa bouche ou de son pinceau, est si plein » d'energie, que tout le monde se fait un plaisir de le retenir. » Ses vers courent la ville, & se répandent même jusques dans » les provinces les plus reculées. Mais ces vers qu'on admire » tant, ne sont la plupart que pour désapprouver la conduite » de votre Majesté. En voici la preuve dans quelques-uns de » ces vers que j'ai retenus malgré moi pour les avoir oui réciter » dans plus d'une compagnie. Il y a quelque temps qu'on fit, » par vos ordres, quelques largesses au peuple, qui en témoi» gna sa joie par des cris réitérés de *dix mille ans à notre* » *auguste Empereur*. A cette occasion *Sou-ché* fit deux vers, » (dont voici le sens).

» *Que nous sommes heureux! dit le peuple dans les transports* » *de sa joie; nous avons de quoi vivre la moitié de l'année par le* » *seul bienfait de notre Empereur. Tels les enfans oublient tout, à* » *l'aspect d'une bagatelle qu'on leur offre pour les amuser.*

» A l'occasion de l'examen des Lettrés, il fit d'autres vers » (qu'on peut rendre ainsi en françois).

» *Nos Lettrés savent aujourd'hui des livres à milliers; mais*

» *pour ce qui regarde les loix, ils les ignorent toutes, parce que* » *celles de notre Prince ne ſont pas celles de* Yao *& de* Chun.

» Lorſque votre Majeſté, pour deſſécher les terres trop » humides, fit creuſer ces canaux utiles qui portent la ferti- » lité dans le pays, *Sou-ché* ne manqua pas de célébrer à ſa » maniere ce bienfait, dans un diſtique (qu'on peut rendre par » ces mots).

» *Si la mer orientale pouvoit lire dans le cœur de notre maître,* » *elle ne manqueroit pas de changer le ſable de ſes bords en terres* » *fertiles, où l'on verroit croître l'utile mûrier.*

» Je finis, Seigneur, par les deux vers que fit encore *Sou-* » *ché*, après le léger impôt que votre Majeſté mit ſur le ſel, en » réglant la maniere dont on devoit en faire la diſtribution, » pour obvier aux abus enormes qui s'etoient gliſſés inſenſi- » blement. (On peut traduire ces vers ainſi).

» *Qu'on ne révoque point en doute les effets de la muſique* » Chao; *on a trouvé de nos jours le ſecret de les renouveller.* » *Pendant trois mois entiers, on a trouvé les mets ſans goût* ».

Pour bien ſentir tout le piquant de cette epigramme, il faut ſavoir un trait d'Hiſtoire rapporté dans la vie de Confucius. Il y eſt dit que *ce Philoſophe ayant entendu quelques airs de cette muſique compoſée du tems de* Chun, *& qu'on appelloit* Chao-yo, *ou muſique de* Chao, *il fut trois mois entiers ſans pouvoir penſer à autre choſe, & que les mets les plus exquis & le plus délicatement apprêtés etoient ſans aucun goût pour lui.* Il faut ſavoir encore que lorſqu'on fit les nouveaux réglemens ſur le ſel, le peuple en fut ſi mécontent, qu'il ne ſe pourvut de ſel pendant trois mois, qu'au moyen des faux-ſauniers; & que pluſieurs même s'en paſſerent abſolument, plutôt que de s'en procurer dans les différens Bureaux etablis pour la diſtribution.

» Le peu que je viens de dire, continue le Cenſeur, ſuffit » pour faire connoître à votre Majeſté quel eſt l'eſprit qui anime

» *Sou-ché.* Il me paroît dangereux de fermer les yeux ſur une » pareille conduite. Tout ſujet qui s'emancipe à blâmer la con- » duite de ſon Souverain, mérite punition. Je prie votre Ma- » jeſté d'avoir egard à ce que je prends la liberté de lui repré- » ſenter ».

L'Empereur finiſſoit à peine la lecture de cette ſupplique, quand *Ouang-kouei*, avec qui le Cenſeur & le premier Miniſtre avoient tout concerté pour perdre *Sou-ché*, arriva pour ſaluer l'Empereur. *Et bien*, lui dit ce Prince en le voyant, *venez-vous auſſi pour me porter quelque plainte? Non, Seigneur*, lui répondit *Ouang-kouei*, *je viens ſeulement pour vous faire part d'une ſatyre très-ingénieuſe qui eſt attribuée à* Sou-ché. *Elle ne vous ennuira pas long-tems, elle eſt très-courte, puiſqu'elle ne conſiſte qu'en deux vers.*

(Ils ſignifient) : *Lorſque la racine eſt parvenue au tuf, elle ne ſauroit aller plus bas : il n'y a que l'œil perçant du dragon, qui puiſſe voir où elle etend enſuite ſes filamens.*

Les malins, ajouta Ouang-kouei, *expliquent cette epigramme en diſant que le peuple epuiſé n'a plus de reſſource, & que votre Majeſté, qui l'a ainſi epuiſé par les impôts & les autres etabliſſemens qu'elle a faits, peut ſavoir ſeule comment il pourra dans la ſuite ſe procurer de quoi vivre. Les malins ſe trompent*, repliqua l'Empereur, *les vers de* Sou-ché *ne ſe rapportent point à moi.*

Cependant malgré la bonne volonté de ce Prince, *Sou-ché* fut deſtitué de tous ſes emplois, réduit au rang du peuple, & mis en priſon.

Ses amis ne s'endormirent point; & ſes amis etoient tous des hommes bien intentionnés, qui avoient rempli avec honneur les premieres places, même dans le Gouvernement. Ils prirent hautement ſa défenſe. Deux d'entre eux, dont l'un ſe nommoit *Tchan-fang-ping*, & l'autre *Fan-tchen*, oſerent courir

L 2

le risque de déplaire à leur Maître, en lui présentant une supplique en faveur du prisonnier.

Il est inoui, Seigneur, disoient-ils dans cette supplique, *il est inoui que nos sages Empereurs aient puni de la prison, des sujets fideles & bien intentionnés, pour avoir ecrit ou parlé contre des abus qui se glissent dans le Gouvernement. C'est au contraire dans la liberté entiere qu'ils laissoient aux Mandarins & aux gens de Lettres de dire publiquement ce qu'ils pensoient, qu'ils faisoient consister un des points les plus essentiels de leur sage politique. Ils apprenoient souvent de cette maniere ce qu'on n'osoit leur dire autrement, & ce qu'il etoit cependant essentiel qu'ils sussent.*

Quand même Sou-ché *seroit l'auteur des vers qu'on fait courir sous son nom; quand même ces vers auroient le sens qu'on leur prête, il etoit de l'honneur de votre Majesté de dissimuler; car, dans ce cas, la punition est toujours regardée par le public, comme un trait de vengeance, plutôt que comme un acte de justice.*

L'Empereur daigna répondre à cette supplique, & dit à ceux qui la lui avoient présentée : *ce n'est point pour punir* Sou-ché *que je l'ai cassé & fait enfermer. C'est seulement pour instruire le public que j'ai egard aux représentations des Censeurs, & pour engager les Censeurs eux-mêmes à ne pas craindre de m'en faire. Du reste soyez tranquilles sur le compte de* Sou-ché. *Je vais donner mes ordres pour qu'on le mette en liberté.*

L'Empereur tint sa parole. Peu de tems après, *Sou-ché* fut elargi, & envoyé à *Hoang-tcheou* pour y vivre sous l'inspection du Mandarin qui en etoit Gouverneur. Arrivé dans le lieu de son exil, il prit un habit à larges manches, un bonnet & des souliers tels que les portoient ceux de la lie du peuple, & acheta une petite maison dont l'aspect tourné à l'orient, lui donna occasion de prendre le nom de *Toung-po-kiu-ché*, c'est-à-dire, *de Docteur de la maison Orientale.* Etant là sans emploi, &

n'ayant d'occupations que celles qu'il vouloit bien se procurer, il passa deux ou trois ans à cultiver alternativement la philosophie, l'eloquence & la poésie, & ce furent les années les plus tranquilles & les plus satisfaisantes pour lui, qu'il eût encore passées.

La cinquieme année du regne de *Chen-tsoung*, c'est-à-dire, l'an de J. C. 1072, on représenta à l'Empereur qu'il etoit tems qu'on mît en ordre les mémoires historiques de sa Dynastie. *Qu'on rappelle* Sou-ché, répondit l'Empereur, *& qu'on lui donne cet emploi. C'est l'homme de tout l'Empire qui peut le mieux s'en acquitter.* Les Ministres ne furent pas de son avis; ils lui opposerent toutes les difficultés dont ils s'aviserent, & proposerent *Tseng-koung* pour être Historiographe, au lieu de *Sou-ché*. *A la bonne heure*, dit l'Empereur, *je nomme* Tseng-koung. Il est bon de remarquer que ce *Tseng-koung* etoit un de ces Lettrés diserts, qui croient n'avoir jamais assez dit quand ils parlent des petites choses; & qui n'ayant pas assez de génie pour découvrir ce qui peut avoir influé dans les grands evénemens, n'en parlent que d'une maniere très-superficielle, en ne faisant, pour ainsi dire, que les annoncer. Tel etoit l'ecrivain qu'on substitua à l'eloquent *Sou-ché*. Il ne tarda pas à donner des preuves de ce qu'il savoit faire. Il devoit commencer son Histoire par le regne du Fondateur de la Dynastie, celui de l'illustre *Tchao-koang-Yng*, & ce regne plein d'evénemens intéressans dans tous les genres, demandoit, pour être bien traité, à être manié par un homme qui eût du génie, de la critique, du bon goût, de la clarté & de la précision. *Tseng-koung* manquoit peut-être de toutes ces qualités; car, son ouvrage n'ayant pas eté publié, il est à présumer qu'il ne fut pas trouvé bon. Quoi qu'il en soit, il l'eut à peine fini, que les deux Ministres ses protecteurs voulurent en faire eux-même la lecture à sa Majesté. L'Empereur l'écouta avec atten-

tion; & ſans approuver ni déſapprouver ce qu'il venoit d'entendre, il demanda un pinceau & du papier, & ecrivit en gros caracteres ces mots : *Je nomme* Sou-ché *à la place d'Hiſtoriographe.*

Les Miniſtres, auxquels cet ordre fut remis par le Souverain lui-même, ne repliquerent point. Ils obtinrent cependant que le nouvel Hiſtoriographe ne viendroit point à la Cour, pour les raiſons qu'ils avoient ci-devant alléguées & qu'ils firent valoir de leur mieux à cette occaſion. Ils firent aſſigner *Jou-tcheou*, ville du ſecond ordre, peu eloignée de la Capitale, pour être le lieu de ſon ſéjour pendant tout le tems qu'il travailleroit à l'Hiſtoire. *Sou-ché*, tranquille dans la ville de *Hoang-tchou* où il vivoit en vrai Philoſophe, croyoit qu'il etoit entiérement oublié dans un pays qu'il avoit oublié lui-même. Il ne fut pas peu ſurpris quand ſon Mandarin lui intima les ordres dont il etoit chargé. Il ecrivit ſur le champ à l'Empereur pour le remercier, & le pria en même tems de lui permettre de ſe rendre à *Tchang-tcheou*, où il avoit acquis quelques arpens de terre & une maiſon, plutôt qu'à *Jou-tcheou*, dont il ne connoiſſoit ni le local, ni le climat. *J'en travaillerai plus à mon aiſe*, diſoit-il en finiſſant; *& quand je travaille à mon aiſe, je travaille beaucoup mieux.* L'Empereur eut la bonté de conſentir à ce qu'il ſouhaitoit.

Tchang-tcheou etoit au-delà de la Capitale, par laquelle il falloit néceſſairement paſſer pour y arriver. *Sou-ché* en prit occaſion d'aller ſe proſterner aux pieds de l'Empereur, pour lui faire en perſonne, & de vive voix, les remercimens qu'il lui avoit déjà faits par écrit. L'Empereur le reçut avec bonté, & lui donna des marques de l'eſtime la plus profonde, en lui diſant ce peu de mots. *En vous nommant à l'emploi d'Hiſtoriographe, je n'ai pas moins agi pour ma propre gloire, que pour celle de mes Ancêtres ; & la ſatisfaction publique me garantit la*

bonté du choix que j'ai fait. Allez au plutôt mettre en usage votre talent. Je compte que vous ne tarderez pas à me procurer le plaisir de lire quelque chose de votre façon.

Une réception aussi flatteuse, de la part d'un Souverain qui se connoissoit en mérite, auroit eté plus que suffisante pour lui faire oublier sa disgrace passée, s'il avoit regardé comme une disgrace, un exil dont il avoit retiré le précieux avantage de pouvoir vivre dans toute la liberté philosophique. Il y fut sensible, comme il le devoit, & sa sensibilité, ranimant son zele pour la gloire de son Prince, lui fit faire une démarche qui faillit à lui être funeste. Il crut qu'on pouvoit faire de nouveaux efforts auprès du premier Ministre *Ouang-ngan-ché*, pour l'engager à supprimer tous les nouveaux etablissemens, & à faire revivre les anciens. A la premiere occasion qu'il eut de l'entretenir, il lui dit : *Je ne saurois vous dissimuler jusqu'à quel point le public est révolté contre les nouveaux etablissemens. J'ai entendu ce qu'en disent & les grands & les petits, & j'ose vous assurer que tous, sans exception, n'en parlent que pour les désapprouver. Ils ajoutent que, vu le peu de soin qu'on apporte à obvier aux désastres que causent depuis quelques années les fréquentes inondations, & la négligence extrême avec laquelle on traite les affaires de la Milice, il n'est pas possible que l'edifice du Gouvernement ne s'ecroule bientôt. Pour moi, je vous avoue que je ne vois dans tout ce qui se passe, que des pronostics d'une ruine prochaine. Quand la dynastie des* Han *fut sur le point de périr, les choses alloient à-peu-près comme elles vont aujourd'hui ; il en etoit de même, lorsque les* Tang *déclinoient vers leur fin. C'est à vous, premier Ministre d'Etat, d'empêcher que la dynastie des* Soung *ne se prépare un sort pareil, sous le regne d'un aussi bon Prince que celui qui nous gouverne.*

Ouang-ngan-ché, qui n'etoit pas homme à se désister de ce qu'il avoit une fois entrepris, & qui vouloit eviter toute discus-

ſion, ſe contenta de répondre que les digues & autres réparations qui pouvoient obvier aux ravages des eaux, regardoient le Tribunal des ouvrages publics; que ce qui concernoit la Milice, regardoit le Tribunal de la guerre; qu'il n'avoit garde de s'ingérer dans les affaires qui n'etoient pas de ſon reſſort; & qu'il lui conſeilloit d'en faire de même. *Tout ce qui peut contribuer à procurer le bien de l'Empire & la gloire du Souverain*, repliqua *Sou-ché*, *eſt du reſſort d'un bon ſujet, & du devoir d'un premier Miniſtre. Ouang-ngan-ché*, elevant la voix, lui impoſa ſilence, & lui ordonna de ſe retirer.

N'y ayant rien qui pût le retenir à la Cour, *Sou-ché* en partit pour ſe rendre à *Tchang-tcheou*, où il s'occupa, pendant pluſieurs années, à mettre en corps d'Hiſtoire les regnes des premiers Empereurs des *Soung*. A meſure qu'il finiſſoit quelques articles importans, il en faiſoit part à l'Empereur, qui les liſoit toujours avec beaucoup de plaiſir. C'etoit alors *Chen-tſoung* qui etoit ſur le trône, Prince auquel l'Hiſtoire ne reproche que d'avoir ſuivi trop aveuglément le plan de réforme que lui ſuggéra ſon Miniſtre. *Chen-tſoung*, y eſt-il dit, *etoit un Prince bon & vertueux par principe, doux & affable par tempérament. Il avoit la piété filiale gravée dans le cœur; il eut toujours du reſpect pour ſes maîtres, de la déférence aux avis de ſes Miniſtres & des Grands, une bonté toujours égale pour ſes peuples, & en particulier pour ceux qui les gouvernoient. Il etoit d'ailleurs ſans orgueil, ſans faſte, & ennemi de tout ce qui pouvoit reſſentir la débauche ou l'excès. Il ne ſouhaitoit rien tant que de pouvoir procurer à ſes ſujets l'abondance & la joie; & ce ne fut que pour en venir à bout, qu'il adopta un plan de Gouvernement, qu'on lui perſuada devoir faire revivre les heureux temps d'*Yao *& de* Chun. On peut ajouter que s'il ſe roidit quelquefois contre les avis & les repréſentations, ce ne fut que lorſqu'on voulut l'engager à changer ce même plan. *Tcheng-hao*, *Tcheng-y*, *Seé-ma-koang*
&

& une foule d'autres grands hommes, dont on lit encore aujourd'hui les ouvrages avec admiration, firent de vains efforts pour faire ouvrir les yeux à un Prince dont ils connoissoient les excellentes qualités. *Sou-ché*, qui echoua comme eux, prit enfin le parti de se taire, & se donna tout entier à composer l'Histoire dont on l'avoit chargé.

Il travailla tranquillement à *Tchang-tcheou*, où il s'etoit retiré, durant dix ans environ; c'est-à-dire jusqu'en 1086 de l'Ere chrétienne. *Chen-tsoung* etoit mort l'année d'auparavant, & avoit eu pour successeur son fils *Tché-tsoung*, âgé seulement de dix ans. L'Impératrice, aïeule de ce jeune Prince, avoit pris en main les rênes du Gouvernement, sous le nom de Régente. Elle avoit toutes les qualités nécessaires pour bien gouverner. A un esprit des plus pénétrans elle joignoit un discernement exquis, & elle ne cessa jamais de s'assujettir au travail; elle ecoutoit chaque jour, à des heures réglées, ses Ministres & les Grands; elle lisoit les suppliques & les représentations des Mandarins du dehors, & vouloit être instruite de tout. Le titre de *Mere de l'Empire*, dont elle jouissoit, n'etoit point pour elle un simple titre d'honneur; elle se fit un point capital de remplir à la rigueur tous les devoirs qu'il impose. Elle aimoit ses sujets avec tendresse, & faisoit à leur egard les fonctions d'une véritable mere.

Une Princesse de ce caractere ne pouvoit pas manquer de s'appercevoir bientôt des abus qui s'étoient glissés dans l'administration des affaires, à l'occasion des etablissemens de *Ouang-ngan-ché*; & dès qu'elle s'en fut apperçue, elle mit tous ses soins à les corriger. Elle commença par mettre dans les emplois & les charges considérables, tous ces Mandarins & ces Sages qui, sous le Gouvernement précédent, avoient eté exilés, ou s'etoient retirés d'eux-mêmes d'une Cour qu'ils ne pouvoient ni eclairer de leurs lumieres, ni servir avec avantage.

Sou-ché ne fut pas oublié. L'Impératrice Régente le nomma au Gouvernement de *Teng-tcheou*, d'où, peu de mois après, il fut appellé à la Capitale, pour être placé dans le Tribunal des Rites, & mis au nombre de ceux qui inſtruiſent les Fils de l'Empire dans l'enceinte du Palais. C'eſt ainſi qu'on l'approchoit par degrés de la perſonne du Souverain.

Enfin la quatrieme année de *Yuen-yeou*, c'eſt-à-dire, l'an de J. C. 1089, il fut décoré du titre de *Grand-maître de la doctrine*, & placé près du jeune Empereur, pour lui expliquer l'Hiſtoire & les *King*. Comme les autres maîtres, il avoit ſes jours pour donner ſes leçons; mais bien ſupérieur aux autres, tant par la force de ſon génie, que par la maniere de la déployer, il trouva le ſecret de fixer l'attention de ſon diſciple toutes les fois qu'il l'inſtruiſoit, & d'enchaîner, pour ainſi dire, ſon eſprit à tous les objets qu'il entreprenoit de lui faire connoître. Il etoit ſi méthodique dans ſa maniere d'expoſer, ſi clair & ſi précis dans ſes explications; il s'exprimoit avec tant d'energie, & choiſiſſoit ſi bien, quand il le falloit, ſes comparaiſons & ſes exemples, qu'il ne lui arriva preſque jamais de n'être pas compris du premier coup. Auſſi le jeune Prince etoit ſi ſatisfait de lui que, lorſqu'il ne comprenoit pas bien ce que ſes autres maîtres vouloient lui inculquer, *n'importe*, leur diſoit-il, *continuez, je demanderai à Sou-ché.*

Une telle préférence eſt d'autant plus à remarquer, que *Sou-ché* etoit peut-être le moins courtiſan de tous ceux qui voyoient l'Empereur. Son caractere auſtere & même un peu dur le rendoit incapable de ſe déguiſer; & il regardoit comme la plus eſſentielle de ſes obligations, dans le poſte qu'il occupoit, celle de reprendre les défauts naiſſans de ſon auguſte diſciple, tout revêtu qu'il etoit de l'autorité ſuprême, avec la même liberté que s'il n'eût eté qu'un diſciple ordinaire. Il faut avouer qu'il y a des hommes à qui tout ſemble permis. Les expreſſions, la maniere de les

employer, le ton de voix, la phyſionomie même, tout en eux les met en droit, & comme dans une poſſeſſion paiſible de pouvoir dire les vérités les plus fâcheuſes, ſans qu'on s'en offenſe, ſans même qu'on les déſapprouve. Tel etoit *Sou-ché*, qui ne parloit jamais à l'Empereur que ſur un ton de maître, pour l'inſtruire, ou pour le corriger.

Les devoirs d'un Souverain etoient le ſujet le plus ordinaire de ſes inſtructions. Il rapportoit tout à ce grand objet. *L'homme le plus abſolu de l'Empire*, diſoit-il à ſon eleve, *eſt celui qui doit le moins faire ſa propre volonté. Il eſt reſponſable de ſes actions, de ſes paroles, de toute ſa conduite à chacun de ſes ſujets en particulier; & tous ſes ſujets doivent trouver en lui un modele ſur lequel ils puiſſent ſe former. La vie d'un Souverain*, ajoutoit-il, *eſt un tiſſu de gêne & de contrainte. Celui qui ne ſauroit ni ſe gêner ni ſe contraindre, ne doit avoir de rang que dans l'ordre de ce qu'il y a de plus vil parmi le peuple*, &c.

Lorſqu'il avoit à reprendre dans ſon diſciple quelques fautes dont il etoit important qu'il ſe corrigeât: *Suggérez-moi, je vous prie*, lui diſoit-il, *ce que je dois répondre à ceux du dehors, quand ils me demanderont comment ſe comporte notre jeune Empereur; ce qu'il y a à eſpérer ou à craindre de lui, quand il tiendra en main les rênes du Gouvernement. Vous me connoiſſez, Seigneur, je ſuis incapable de déguiſer la vérité; & comme je ne veux rien dire qui puiſſe vous faire tort, mon ſilence alors en diroit beaucoup plus que ne feroient mes paroles.*

Sa ſincérité, loin de déplaire au Prince, ne faiſoit, au contraire, qu'augmenter de jour en jour ſa confiance, & cette confiance devint enfin ſi entiere, qu'il eût ſouhaité que ſon maître ne l'eût pas quitté d'un moment. Il le faiſoit appeller, ſous le moindre prétexte, & le retenoit quelquefois juſqu'à l'entrée de la nuit. L'Impératrice Régente, qui etoit inſtruite du mérite de *Sou-ché*, & qui etoit convaincue qu'il ne pouvoit

donner que de bons principes de gouvernement à celui dont on lui avoit confié une partie eſſentielle de l'education, n'etoit pas fâchée que l'Empereur lui donnât la préférence ſur tous ſes autres maîtres.

Un ſoir que cette Princeſſe ſe retiroit dans ſon appartement, *Sou-ché*, qui ſe retiroit de ſon côté après avoir donné ſa leçon, ſe trouva ſur ſon paſſage. Elle s'arrêta un moment, & lui demanda qui il etoit & d'où il venoit. Les Eunuques de la ſuite répondirent pour lui. *Sou-ché*, reprit-elle, *ſuivez-moi dans l'appartement de votre diſciple. J'ai à vous parler en ſa préſence.* Quand ils y furent arrivés, la Régente s'aſſit, & l'Empereur ſon petit-fils ſe tint de bout ; elle fit apporter du thé, & ordonna à *Sou-ché* de s'aſſeoir à côté d'elle. Comme celui-ci faiſoit quelque difficulté, parce qu'il voyoit le jeune Prince debout : *obéiſſez*, lui dit-elle, *& ne regardez ici l'Empereur que comme votre diſciple & mon petit-fils. Il nous doit du reſpect à l'un & à l'autre. Quel emploi faiſiez-vous avant celui que vous exercez aujourd'hui ? Madame*, répondit *Sou-ché*, *j'etois Gouverneur du peuple dans une ville du troiſieme ordre, quand je fus appellé à la Capitale pour être placé dans un des grands Tribunaux, d'où l'on me tira peu après pour me faire ce que je ſuis.*

A quoi attribuez-vous, reprit l'Impératrice, *une elévation ſi prompte ? A la faveur de Votre Majeſté, ou à la protection de quelques Grands qui ignorent ce que je vaux. Vous vous trompez*, repliqua la Régente, *c'eſt au feu Empereur à qui vous en êtes redevable. J'ai rappellé dans mon ſouvenir tous les eloges qu'il faiſoit de vous, lorſqu'il liſoit vos ouvrages, & il les liſoit ſouvent. Je me ſuis ſouvenue en particulier du regret qu'il témoignoit de ne pouvoir vous attacher auprès de ſa perſonne, ſans vous expoſer à être accuſé chaque jour par ſon premier Miniſtre ou par ſes adhérens dont il croyoit devoir ſuivre les idées pour ſon plan de gouvernement. Cette raiſon ne ſubſiſtant plus, j'ai fait, en vous*

plaçant où vous êtes, ce qu'il auroit fait lui-même, s'il avoit vécu plus long-tems. Continuez à exercer votre important emploi, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, & faites ensorte de me convaincre chaque jour davantage que la profonde estime que le feu Empereur avoit conçue de vous, etoit fondée sur le vrai mérite, & sur l'attachement inviolable à la personne du Souverain & au bien réel de l'Etat.

Sou-ché ne put entendre ces derniers mots sans attendrissement; il répondit par quelques paroles entrecoupées de sanglots; & la Régente s'etant levée pour se retirer, ordonna à quelques Eunuques de le reconduire & de l'accompagner jusqu'à sa propre maison. *Prenez*, leur dit-elle à haute voix, *ces flambeaux d'or qui sont sur la table, & laissez-les chez* Sou-ché. *C'est un petit présent que je lui fais, de la part de l'Empereur. Il servira à lui rappeller de temps en temps la conversation que nous venons d'avoir ensemble.*

C'est ainsi que cette grande Princesse savoit honorer la vertu. Elle ne laissoit passer aucune occasion, sans distinguer d'une maniere spéciale tous ces graves personnages qui, sous le regne précédent, avoient eté disgraciés par les intrigues de *Ouang-ngan-ché.* Tout avoit changé de face à la Cour; les anciens usages se rétablissoient peu-à-peu dans toute l'étendue de l'Empire; les partisans & les créatures de *Ouang-ngan-ché*, eloignés des affaires & exclus des charges, *Ouang-ngan-ché* lui-même mort, & sa mémoire déshonorée, comme etant celle d'un perturbateur du repos public, tout sembloit annoncer le plus heureux des regnes. Il eût eté en effet tel, si l'illustre Régente avoit vécu plus long-tems. Mais elle fut enlevée de ce monde, la huitieme année de *Yuen-yeou*, c'est-à-dire, l'an de J. C. 1093, laissant l'Empereur *Tché-tsoung* son petit-fils, âgé seulement de dix-huit ans.

Les leçons de *Sou-ché* furent bientôt effacées de l'esprit de

ce jeune Prince, dès qu'il ſe vit indépendant. Il commença par rappeller de leur exil deux Eunuques qui avoient eté eloignés de la Cour par l'Impératrice-Régente, pour s'être mêlés des affaires d'Etat & avoir fait des brigues en faveur de *Ouang-ngan-ché*. Ces Eunuques rentrés en grace, crurent qu'ils ne pouvoient mieux ſe venger, & de la Princeſſe qui les avoit punis, & des perſonnes en place dont elle avoit ſuivi le conſeil en les puniſſant : ils crurent, dis-je, qu'ils ne pouvoient mieux ſe venger, qu'en faiſant rétablir dans leurs emplois, tous les fauteurs des uſages proſcrits. Ils en vinrent à bout, & l'Empire ſe trouva plongé de nouveau dans le noir gouffre des diſſentions & des troubles. Les ſages & les bien-intentionnés furent bientôt eclipſés ou ſe retirerent d'eux-mêmes, & la ſcène ne fut plus occupée que par des acteurs tels que ceux qui l'avoient déshonorée ſous le regne de *Chen-tſoung*.

Sou-ché ayant eté l'un de ceux qui avoient parlé le plus haut & avec le moins de ménagement contre les innovateurs, fut auſſi l'une des premieres victimes de leur haine. Il etoit alors à *Hang-tcheou*, où il avoit eté envoyé par l'Impératrice-Régente en qualité de Gouverneur du peuple & d'Inſpecteur général de tous les ouvrages publics. Ces deux charges réunies dans ſa perſonne, l'avoient mis en etat d'entreprendre & d'exécuter avec ſuccès un ouvrage qui eût ſuffi ſeul pour immortaliſer ſon nom, ſi l'immortalité ne lui eût pas eté aſſurée d'ailleurs par une foule d'autres titres.

Pour donner une idée de la grandeur, de l'importance & de l'utilité de cet ouvrage immortel, il faut que j'entre ici dans quelque détail; c'eſt ce que je vais faire le plus briévement qu'il me ſera poſſible.

Hang-tcheou & ſes environs etoient alors le pays de la Chine où il y avoit les plus mauvaiſes eaux. La terre qui eſt-là pleine de ſel & de nitre, imprime à toutes les ſources ſes mauvaiſes

qualités; & si l'on creuse un peu trop profondement, on ne trouve plus que des eaux ameres & bitumineuses, telles que celles de la mer.

Sous l'Empire des *Tang*, l'illustre *Pé-ku-y*, dont on a vu ci-devant le portrait, fit creuser dans les principaux quartiers de la ville, six amples cîternes qui se remplissoient des eaux douces du lac *Si-hou* & de la riviere *Yun-ho*, au moyen de quelques canaux qui les y conduisoient. L'entretien de ces canaux & de ces cîternes demandoit des soins infinis, & leur utilité n'avoit lieu qu'autant qu'on ne se négligeoit pas sur ces soins. Tant que dura la Dynastie des *Tang*, l'on fut assez exact à les leur donner; mais pendant les guerres qui agiterent l'Empire sous les trois petites Dynasties, on se contenta de quelques réparations superficielles qui ne faisoient que pallier pour quelque tems un mal qui parvint enfin à son dernier période sous les *Soung*. Les canaux s'etoient comblés; & le lac plein de sable, de boue & d'herbes aquatiques, etoit souvent à sec dans plusieurs de ses parties, & n'avoit que très-peu d'eau dans le reste. Le peuple etoit contraint de boire l'eau saumâtre de ses puits, laquelle lui causoit des maladies qu'il ne lui etoit pas possible d'eviter.

Sou-ché, arrivé à *Hang-tcheou*, vit l'affliction commune & en fut touché. Il se mit en tête de guérir radicalement un mal, que tout autre que lui auroit regardé comme incurable dans les circonstances fâcheuses où l'on se trouvoit alors. Les coffres de la Province, ainsi que les trésors du Prince etoient epuisés. Le Gouvernement livré en proie aux factions, n'etoit occupé que d'intrigues. A peine donnoit-il quelques soins pour empêcher les fréquentes incursions que les Tartares faisoient sur les possessions de l'Empire. Comment lui proposer une entreprise coûteuse, pour le soulagement d'une seule ville & de ses environs? & quand même on l'auroit proposée, d'où tirer les secours

néceſſaires pour pouvoir en commencer l'exécution & la conduire à ſa fin ?

Rien de tout cela ne fut capable d'arrêter *Sou-ché.* Comme Gouverneur & Inſpecteur général de tous les ouvrages publics, il avoit toute l'autorité néceſſaire pour pouvoir entreprendre; ſon eloquence & ſon activité lui fournirent les moyens d'achever. Il compoſa un ecrit court, mais plein de force & de raiſon, dans lequel il s'exprima à-peu-près dans ces termes :

« *Sou-ché*, Gouverneur de *Hang-tcheou*; Inſpecteur général » des ouvrages publics du département, &c. aux habitans » de la ville, des villages voiſins & des campagnes des » environs.

» J'ai toujours oui dire que rien ne contribue plus à l'entre- » tien de la ſanté & de la vie même des hommes, que la ſalu- » brité des eaux. Les fâcheuſes maladies auxquelles vous êtes » ſujets & qui vous ont enlevé, aux uns, un pere & une mere » auxquels vous auriez pu donner long-tems encore des » preuves de votre piété filiale; aux autres, des enfans chéris & » une tendre epouſe, qui faiſoient toute la douceur de votre vie; » à tous, quelque objet aimé, dont la privation vous cauſe » chaque jour des regrets amers: toutes ces maladies, dis-je, » ont leur ſource empoiſonnée dans les mauvaiſes eaux dont » vous êtes contraints de faire uſage pour les beſoins indiſ- » penſables & journaliers. En qualité de votre Gouverneur, je » me regarde comme votre pere. En vous voyant ainſi ſouffrir, » je reſſens au-dedans de moi-même les différens degrés de » douleur, dont chacun de vous eſt particuliérement affecté. » Je ſais que l'unique moyen de vous ſoulager eſt de vous pro- » curer de bonnes eaux. Ce moyen, nous pouvons l'employer » ſi vous le voulez; il deviendra même facile, ſi vous avez de » la bonne volonté. Il faut des bras, de l'ardeur à les faire agir, » & de la conſtance à les employer autant de tems qu'il eſt » néceſſaire.

» néceſſaire. Si tout ſeul je pouvois tout cela, ſans avoir re-
» cours à vous, ſans même vous en parler, je commencerois
» dès aujourd'hui.

» Délibérez entre vous; & ſi vous êtes d'avis que la choſe
» ſe faſſe, députez auprès de moi les Anciens de vos quartiers
» reſpectifs, pour m'inſtruire de vos intentions; nous ne tarde-
» rons pas à mettre la main à l'œuvre. Lorſque vous travail-
» lerez à l'ouvrage immortel que je projette, ayez toujours
» préſent à l'eſprit l'avantage que vous allez vous procurer &
» que vous procurerez à vos deſcendans: penſez aux eloges
» qu'ils vous donneront, quand, proſternés devant vos tablettes
» ou vos portraits, ils renouvelleront chaque année les céré-
» monies funebres en votre honneur. *C'eſt à ceux de nos Ancêtres*
» *qui vivoient ſous tel regne*, diront-ils avec les tranſports de la
» plus vive reconnoiſſance, *que nous ſommes redevables des*
» *embelliſſemens de notre patrie, & de tous les avantages dont*
» *nous jouiſſons.* Penſez auſſi à la honte dont vous vous cou-
» vririez, ſi les fatigues inſéparables d'un travail pénible & con-
» tinuel, ſi la faim & la ſoif, le froid & le chaud que vous
» ſerez obligés de ſupporter, vous engageoient à ne pas con-
» duire à ſa fin une entrepriſe dont la réuſſite vous auroit cou-
» verts de gloire. *Ah!* diroient vos deſcendans dans le fond de
» leurs cœurs en faiſant les mêmes cérémonies, *pourquoi faut-*
» *il que nous nous proſternions devant tels de nos Ancêtres? ils*
» *nous ont tranſmis la vie, il eſt vrai, mais en nous la tranſmettant,*
» *ils pouvoient encore nous mettre à couvert de la plupart des*
» *maux qui nous la rendent à charge. Ils avoient un Gouver-*
» *neur qui les aimoit comme ſes propres enfans. Il n'oublioit*
» *rien pour tâcher de leur procurer une vie douce, & tous les*
» *avantages qui en ſont le fruit. Il leur propoſa un ouvrage diffi-*
» *cile à faire, pénible même & très-dur, mais glorieux & d'une*
» *utilité infinie: utilité dont nous profiterions nous-mêmes, &*

» *dont nos arriere-petits-neveux, jusques bien avant dans les* » *siecles à venir, profiteroient à leur tour. Ils eurent le courage* » *de l'entreprendre; mais rebutés, parce qu'ils avoient à souffrir,* » *ils eurent ensuite la lâcheté de l'abandonner, malgré les repré-* » *sentations réitérées, les instances, les prieres même de leur* » *Gouverneur*, &c. Ce n'est qu'après que vous aurez fait toutes » ces réflexions, que j'attends une réponse de vous ».

Cet ecrit fut affiché dans toutes les rues de la Ville de *Hang-tcheou*, & l'on en distribua des exemplaires dans les villages & les campagnes de la banlieue & de tout le district. Tous les esprits furent d'abord en fermentation, & chaque particulier se mettant dans le point de vue le plus favorable, vit avec des transports de joie l'avenir le plus heureux. Les Anciens furent députés vers le Gouverneur, pour lui porter en réponse les assurances les plus positives de travailler tous ou de concourir suivant leurs forces, leurs talens ou leurs facultés, à tout ce qu'il voudroit bien leur ordonner pour l'avantage commun; & dans moins d'un mois, tous les arrangemens nécessaires ayant eté pris, on commença à mettre la main à l'œuvre.

On rétablit d'abord les six vastes cîternes qui suffisoient autrefois pour fournir abondamment de l'eau à toute la Ville. L'on creusa ensuite deux larges & profonds canaux, qu'on appella, l'un *Mao-chan*, & l'autre *Yen-kiao*. Le premier commençoit aux bords du fleuve *Kiang*, & le second aux rives du lac *Si-hou*. L'un & l'autre se prolongeoient par différentes routes, & venoient aboutir au centre de la Ville, d'où l'on devoit, à volonté, distribuer les eaux dans les cîternes publiques, & dans tous les puits particuliers qu'on pourroit creuser par la suite pour la plus grande commodité du public. Dans les endroits où l'on devoit saigner le fleuve & le lac, on construisit deux fortes digues, pour donner ou fermer l'entrée aux eaux, suivant que le besoin le requerroit.

Tout cela ne fut, pour ainsi dire, que le préparatif au grand ouvrage. Il s'agissoit de creuser de nouveau le lac, & d'en ôter cet amas immense de sable, de terre, de boue, & de toutes sortes d'immondices, qui s'y etoient accumulés pendant un grand nombre de siecles; il falloit fixer un lieu qui fût propre à être le dépôt de toutes ces ordures, sans exposer le pays au danger toujours certain des exhalaisons qui peuvent corrompre l'air, & qui fût en même tems à portée des travailleurs, pour en faciliter & en hâter le transport le plus qu'il seroit possible.

Le génie de *Sou-ché*, toujours fertile en expédiens, en trouva un qui parut de l'exécution la plus aisée, & comme tel, fut universellement applaudi. Il imagina de partager le lac en deux portions égales, en faisant dans son milieu, c'est-à-dire, dans toute la longueur de son diametre, qui etoit de trente lys, une large chaussée, pour servir de grand chemin aux voitures & aux gens de pied, & former en même tems à chacun des deux côtés, un quai commode pour la charge & décharge des marchandises. De cinq en cinq lys, c'est-à-dire, après l'espace de chaque demi-lieue, la chaussée devoit être ouverte, pour laisser une communication libre aux eaux des deux côtés, & ces ouvertures devoient être couvertes par des ponts solidement construits. Par ce moyen, les hommes & les bêtes de somme, les charriots & les barques pouvoient egalement traverser le lac, & aller d'un bout à l'autre avec tout l'agrément & toute la facilité possibles; & afin que ce lieu pût être encore un asyle pour les désœuvrés, un passe-tems pour les curieux, & un terme d'honnête récréation pour tout le monde, il voulut qu'il fût embelli de tout ce qui fait l'agrément d'une promenade publique, & en particulier de magnifiques allées d'arbres qu'on planteroit le long de la levée sur l'un & l'autre bord.

Il ne fallut que l'espace de quatre années pour exécuter cet

utile projet; & quand tout fut en etat, on lâcha les eclufes. Une eau pure & claire remplit les canaux, & les canaux la tranfmirent aux cîternes & aux différens puits, avec toute l'abondance néceffaire pour les remplir dans un très-court efpace de tems. *Sou-ché*, en habit de cérémonie, préfidoit à cette derniere opération, lorfque cette multitude innombrable d'hommes de tout âge & de tous etats, jettant les yeux fur lui, s'ecrierent, avec les tranfports de la plus vive joie : *Honneur & gloire à l'illuftre* Sou-ché, *notre incomparable Gouverneur;* puis fe profternant comme de concert, ils frapperent la terre du front, en figne de remerciment & de reconnoiffance. Ils ne s'en tinrent pas à cette premiere marque de leur fenfibilité, ils firent tirer fon portrait, & chaque chef de famille voulut l'avoir dans fa maifon, pour lui rendre les mêmes honneurs qu'à ceux de fes propres Ancêtres.

Ce grand homme jouiffoit en paix des honneurs dus à fon mérite dans un pays qu'il venoit d'illuftrer, quand il reçut ordre de fe rendre à la Cour, pour fe juftifier d'un crime au premier chef dont il etoit accufé. Il faut favoir qu'il y avoit alors dans plufieurs Provinces de l'Empire des femences de rebellion. Plufieurs de ceux qui etoient foupçonnés, ayant eté pris, on trouva parmi les papiers de l'un d'eux une lifte de noms qu'on crut être des noms de conjurés. Celui de *Sou-ché* etoit du nombre. Il ne lui fut pas difficile de prouver fon innocence à cet egard. Cependant on jugea à propos de ne pas le renvoyer dans fon Gouvernement. Il fut retenu dans la Capitale, & placé dans le Tribunal des *Han-lin*, d'où, après quelque tems, il fut envoyé pour gouverner *Yung-tcheou.*

Il ne remplit pas long-tems ce nouveau pofte; on l'en tira, au bout d'un an, pour lui donner le gouvernement de *Yang-tcheou*, qu'il n'exerça que l'efpace d'environ fix mois. Soit défiance, foit qu'on eût intention de le dégoûter, on ne lui

ſouffroit pas un long ſéjour dans le même endroit. L'Empereur le rappella dans la Capitale, & lui donna une place dans le Tribunal de la guerre ; mais faiſant réflexion que ce Tribunal n'etoit pas le lieu propre d'un homme de Lettres, il le transféra au Tribunal des Rites, dont il le nomma ſecond Préſident, avec le titre de *Grand-maître de la Doctrine.* Ce n'etoit-là proprement qu'un artifice des Miniſtres, qui vouloient le mettre dans l'occaſion d'ecrire ou de parler contre les abus du Gouvernement, dans ſes ſuppliques ou dans ſes repréſentations de vive voix, afin d'avoir eux-mêmes un prétexte plauſible de l'accuſer de vouloir troubler l'Etat.

Sou-ché vit tout le danger où il alloit être expoſé. Il ſe connoiſſoit aſſez pour ſavoir qu'il lui ſeroit impoſſible de ſe taire, dans l'exercice d'une charge qui lui donnoit le droit de parler, & qui, dans certaines circonſtances, lui en faiſoit même un devoir rigoureux. Cependant comme il ne pouvoit paroître inſenſible à l'honneur qu'on lui faiſoit, il l'accepta avec toutes les démonſtrations de la reconnoiſſance, mais dans la ferme réſolution de ne pas en jouir long-tems. Il attendit quelques mois, après leſquels il ſupplia l'Empereur de vouloir bien l'envoyer en province, où il croyoit que ſes ſervices ſeroient plus utiles à l'Etat, qu'ils ne pouvoient l'être dans des emplois qui l'attacheroient à la Capitale ou à la Cour. L'Empereur eut egard à ſa demande, & lui donna le Gouvernement de *Ting-tcheou.*

Ce fut alors que ſes ennemis redoublerent d'efforts pour le perdre. Ils en vinrent à bout, en faiſant revivre toutes les anciennes accuſations qui avoient eté portées contre lui, & en l'accuſant d'avoir fait tout récemment une ſatyre contre la perſonne même du Souverain, dans laquelle, en le comparant à *Yao,* il le blâmoit d'une maniere très-fine, de ne vouloir employer pour les affaires les plus importantes que des hommes ſemblables

au pere du grand *Yu. Ce fut ſous le regne du ſage Yao*, diſoit la ſatyre, *que* Kouen, *pere du grand* Yu, *fut choiſi pour faire ecouler les eaux qui couvroient encore une partie des terres de l'Empire : ce fut ſous le regne de* Chun, *ſucceſſeur de Yao, que ce même* Kouen *fut mis à mort, en punition de ſon orgueil, de ſa pareſſe & de ſes malverſations. Combien de Kouen ne vont-ils pas être punis de mort, ſous le regne du futur ſucceſſeur de notre auguſte* Yao, *ce très-ſage Prince ſous lequel nous avons le bonheur de vivre*, &c. !

Que *Sou-ché* eût composé cette ſatyre ou non, il en fut puni, comme ſi véritablement il en avoit eté l'auteur. On le deſtitua de tous ſes emplois, & on l'exila d'abord à *Yng-tcheou*, & enſuite à *Hoei-tcheou*, où il demeura trois ans, après leſquels il eut ordre de ſe rendre à *Kioung-tcheou.* Son mérite connu par-tout, lui attiroit par-tout les diſtinctions les plus flatteuſes. Les Mandarins & les Lettrés de cette derniere ville, charmés qu'on les eût mis à portée de pouvoir apprécier par eux-mêmes un homme qui jouiſſoit de la réputation la plus brillante, firent tout leur poſſible pour faire aimer le ſéjour de leur ville à l'illuſtre exilé. Les premiers le reçurent avec toute la cordialité des amis entre eux, & les derniers avec tout le reſpect & la déférence que des diſciples ont pour un maître eſtimé.

On fut inſtruit de tout cela à la Cour, & les ennemis qu'il y avoit, ne s'endormirent point. Ils repréſenterent à l'Empereur, que *Kioung-tcheou* etoit pour *Sou-ché* un théâtre tel qu'il pouvoit le ſouhaiter, pour faire briller avec eclat ſes ſatyres, ſes ſarcaſmes & ſes bons mots; qu'il y avoit dans cette ville une multitude de Lettrés oiſifs qui, l'ayant pris pour leur oracle, ne tarderoient pas à l'imiter; & que pour obvier aux inconvéniens qui pourroient s'enſuivre, il paroiſſoit à propos de l'envoyer dans quelque endroit où il fût entiérement inconnu, avec ordre au Mandarin du lieu de n'avoir pas plus d'egards pour lui, qu'on

n'en avoit pour les perſonnes de la lie du peuple. Cette repréſentation eut ſon effet, & *Sou-ché* fut transféré dans un bourg eloigné, nommé *Tchang-hoa.* Le Mandarin, qui y faiſoit ſa réſidence, inſtruit par ſes ſupérieurs des intentions de la Cour, s'y conforma de ſon mieux. Il commença par un acte de dureté, plus digne d'un vil ſatellite que d'un homme en place. La premiere fois que l'illuſtre exilé ſe préſenta à lui après ſon arrivée, pour lui demander, ſuivant la coutume d'alors, de lui aſſigner un logement. *Je n'ai point d'ordre pour vous loger*, lui dit-il, *j'ai ordre ſeulement de veiller ſur vous, & de vous empêcher de faire du mal, & encore plus d'en dire. D'ailleurs toutes les maiſons du fiſc ſont occupées; logez où vous pourrez. Il y a dans l'enceinte du bourg, quantité d'endroits abandonnés, choiſiſſez-en un pour vous y faire une habitation, je ne m'y oppoſe point; mais n'attendez de moi rien de plus.*

Sou-ché ne repliqua point; mais au ſortir de là il parcourut le bourg, & ayant trouvé un terrein vuide, tel qu'il le lui falloit, il en prit poſſeſſion, dans le deſſein de s'y faire ſeulement une cahute, où il pût être à l'abri des injures de l'air. Cependant pour la conſtruction de cette cahute même, il lui falloit des matériaux, ou tout au moins quelque peu d'argent, tant pour les acheter que pour les mettre en œuvre; & il manquoit abſolument de tout, n'ayant rien emporté avec lui, dans la perſuaſion où il etoit, qu'on ne ſe conduiroit pas plus durement à ſon egard, qu'on n'avoit coutume de le faire à l'egard des plus vils criminels. Il s'aviſa d'un expédient qui lui réuſſit au-delà de ſes eſpérances.

Il ecrivit ſur une planche les mots ſuivans en gros caracteres: *l'exilé* Sou-ché *n'ayant ni feu ni lieu, voudroit ſe conſtruire ici une cahute; mais il n'a pas de quoi.* Il cloua cette planche au bout d'un bâton, & ficha le bâton en terre, à la vue de tous les paſſans.

Ce ſpectacle nouveau attira les curieux, au nombre deſquels ſe trouverent quelques Lettrés; car quel eſt le pays de la Chine où il n'y en a point? Ces Lettrés liſant ſur la planche le nom de *Sou-ché: c'eſt ce grand homme*, dirent-ils aux autres, *qui a empêché que Siu-tcheou ne fût entiérement renverſé par la violence des eaux qui baignoient déjà le pied de ſes murs; c'eſt lui qui plus récemment a fait cette magnifique chauſſée qui partage en deux portions égales le lac* Si-hou, *& qui eſt devenue une ſource d'agrémens & de richeſſes, pour tous les habitans de ce beau pays; c'eſt lui, en un mot, qui n'a jamais ceſſé de prendre en main les intérêts du peuple contre les vexations des Mandarins: & ce n'eſt apparemment que pour cette raiſon qu'on l'a puni de l'exil. Nous devons travailler pour lui, & l'aider de notre mieux.*

Ce diſcours, paſſant de bouche en bouche, fut bientôt retenu par-tout, & par-tout l'on s'empreſſa à donner des preuves du cas qu'on faiſoit de la vertu perſécutée. Il ne ſe trouva perſonne qui ne voulût concourir, ſuivant ſes facultés, au bien-être d'un Sage, qu'on croyoit malheureux. En peu de jours on lui eut fait une ſomme qui etoit plus que ſuffiſante pour fournir abondamment pendant pluſieurs années aux beſoins ordinaires de la vie, & on lui eut bâti entre cour & jardin une maiſon, petite, mais propre, & ne manquant d'aucune des commodités requiſes pour en rendre le ſéjour agréable à celui qui devoit l'habiter. Auſſi ce fut là, de ſon propre aveu, que *Sou-ché* coula les jours les plus heureux de ſa vie. Il y vécut en vrai philoſophe. Il profita de ſon loiſir pour exécuter les dernieres volontés de *Sou-hiun* ſon pere, qui, ayant commencé des commentaires ſur l'*Y-king*, & ſe voyant hors d'état de pouvoir les finir, ordonna à ſon fils d'y mettre la derniere main. *Sou-ché* corrigea ce qui etoit déjà fait, & acheva le reſte. Il fit, outre cela, d'excellentes remarques ſur ce livre claſſique,

qui

qui fait partie des *Séé-chou*, & qui a eté composé par les disciples de Confucius, dans le dessein d'instruire plus particuliérement la postérité sur le compte de leur maître, en rapportant fidellement les principales actions de sa vie, & ses paroles les plus dignes de remarque, sous le titre de *Lun-yu.*

La troisieme année de *Yuen-fou*, c'est-à-dire, l'an de J. C. 1100, il y eut une amnistie générale. *Sou-ché* se trouvant absous, & par conséquent libre de fixer son séjour où bon lui sembleroit, se rendit à *Siu-tcheou*, comptant d'y finir ses jours au milieu de ses amis, & de cette foule de Lettrés distingués qui brilloient alors dans cette grande ville. Il n'y eut pas demeuré un mois, que, soit par le changement de genre de vie, soit par celui du climat & de la nourriture, il fut atteint d'une maladie, pour la guérison de laquelle, les Médecins lui ordonnerent de changer de demeure. Il alla à *Tchang-tcheou*, où son mal empirant de jour en jour, l'enleva enfin à la sixieme lune de la premiere année de *Kien-tchoung*, c'est-à-dire, l'an de J. C. 1101. Le lieu de sa sépulture est à *Kia-tcheng-hien* du district de *Jou-tcheou.*

Dans le commencement de ses etudes, *Sou-ché* ne pouvoit lire avec goût les ouvrages des Modernes. *J'apprenois à la vérité beaucoup de choses en les lisant*, disoit-il lui-même, *mais c'etoit en vain; je ne pouvois parler sur rien comme je l'aurois souhaité: il n'en fut pas de même après que j'eus lu les immortels ouvrages de* Tchoang-tsée. *Les pieces d'eloquence & de poésie sur toutes sortes de sujets coulerent alors de mon pinceau, comme les eaux d'une source vive coulent dans les différens lits des ruisseaux qu'elles forment; je pouvois parler pertinemment sur tout.*

Il eût rempli constamment les premieres dignités de l'Empire, s'il avoit pu renfermer son zele pour le bien de l'Etat, dans les bornes du silence sur ceux qui tenoient les rênes du Gouvernement, ou du moins dans celles de la modération,

lorſqu'il avoit occaſion d'en parler; mais le feu de ſon génie l'emportoit ſouvent plus loin qu'il ne falloit, & la force de ſes expreſſions, jointe à tout ce qui contribue à la beauté du ſtyle, entraînant tous les ſuffrages, il ne diſoit rien, il n'ecrivoit rien qui ne fût accueilli avec avidité par la multitude : ce qui lui attira néceſſairement autant d'ennemis irréconciliables qu'il y avoit de perſonnes en place, dont il avoit cenſuré la conduite.

L'un de ſes diſciples qui s'eſt rendu célebre dans la république des Lettres (c'eſt *Pi-tchoung-yeou*), lui ecrivit un jour de la Capitale où il exerçoit un emploi diſtingué. « Je vois ici bien » des orages ſe former ſur votre tête; je crains tout pour vous. » Le grand nombre lit vos ecrits avec des tranſports de joie » qui ſont autant de traits qui percent le cœur de ceux que » vous attaquez. Vous ſavez de qui je veux parler; vous con- » noiſſez le foible de celui qui leur a donné ſa confiance. Tout » ce que vous pouvez dire & ecrire eſt abſolument inutile. » Pour moi je crois que le parti du ſilence eſt le ſeul qui con- » vienne dans les circonſtances préſentes, & c'eſt celui que j'ai » pris. Vouloir attaquer de front des hommes puiſſans & en » crédit, c'eſt comme ſi l'on s'attachoit une groſſe pierre au » col en voulant paſſer une riviere à la nage. Si j'oſois, n'etant » que votre petit diſciple, prendre la liberté de vous donner » un conſeil, je vous dirois : mon ſage maître, l'expérience » vous a appris combien il eſt dangereux d'attaquer les hommes » en place, quand ils ont l'approbation du Souverain. Pour- » quoi vous elever ſans ceſſe contre des abus auxquels il vous » eſt impoſſible de remédier? Prenez une autre route; laiſſez » pour un tems aller les choſes comme elles vont; ne parlez » plus, n'ecrivez plus que ſur des objets de pure littérature; » faites-même une nouvelle edition de vos ouvrages, & ôtez- » en tout ce qui peut bleſſer l'amour-propre & la délicateſſe » de ceux qui croient avoir lieu de ſe plaindre de vous. Je vous

» promets que dans peu vous allez être en faveur, & que les » dignités les plus importantes vont s'accumuler sur votre tête. » Alors vous pourrez corriger efficacement ce que vous ne » pouvez aujourd'hui que décrier inutilement ».

Sou-ché repondit à son disciple par ces mots. « J'ai lu votre » lettre avec plaisir. L'avis que vous me donnez est bon & je » vous en remercie ; mais c'est l'avis d'un homme en place qui » veut se maintenir & même s'elever plus haut. Il est par con- » séquent intéressé, ou tout au moins suspect, ainsi je ne le » suivrai pas. Je suis fâché qu'il se trouve dans mes ecrits des » choses qui fassent de la peine à ceux qui gouvernent. C'est » leur faute & non pas la mienne. Ils n'ont qu'à se corriger, ils » n'ont qu'à gouverner suivant les maximes de nos sages An- » cêtres, & je vous promets que je ferai leur eloge avec beau- » coup plus d'energie, que je n'en ai employé lorsque j'ai eté » contraint de les blâmer ».

Outre les ouvrages dont j'ai parlé plus haut, *Sou-ché* composa encore une explication du *Chou-king*, sous le titre de *Chou-tchouen*, qui est très-estimée. L'histoire des premiers Empereurs des *Soung* est entiérement de lui ; & les recueils des pieces choisies de poésie & d'eloquence, sont pleins de ses autres ouvrages sur différens sujets. « *Ly-tai-pe* des *Tang*, *Sou-ché* des » *Soung* & *Toun-chan* des *Kin*, dit le célebre *Ly-cheng*, sont » les trois hommes de Lettres qui méritent la préférence sur » tous ceux qui, avant & après eux, ont couru la même car- » riere ». On feroit des volumes, des seuls eloges qu'on a donnés à *Sou-ché* tant en vers qu'en prose. Parmi les poëtes qui l'ont loué, les uns le placent dans le ciel, transformé en astre, & les autres font de son ombre l'un des génies qui président aux eaux argentines du lac *Si-hou*.

HOANG-TING-KIEN.

Hoang-ting-kien, furnommé *Lou-tché*, naquit aux environs de la ville de *Nan-tchang*, l'une des principales de la province du *Kiang-ſi*. Il ſe forma de bonne heure à tous les genres de Littérature : l'Antiquité, l'Hiſtoire, l'Eloquence & la Poéſie l'occuperent alternativement les premieres années qu'il courut la carriere littéraire ; mais, comme ſon penchant naturel l'entraînoit vers la Poéſie, il ſe borna enfin à faire des vers. Il en compoſa ſur toutes ſortes de ſujets ; & quel que fût le ſujet qu'il traitoit, il ne laiſſoit rien à deſirer, tant pour la maniere dont il l'enviſageoit, que pour celle dont il faiſoit uſage des matériaux qu'il ſavoit raſſembler avec un art infini. Comme il etoit très-ſavant, il faiſoit enſorte qu'on ne trouvât pas dans ſes ouvrages cette abondance ſtérile de mots qui, dans les poëtes même les plus renommés, etouffe preſque toujours l'abondance des choſes. Il les rempliſſoit, ſans qu'il y parût, de quantité de traits d'erudition, placés ſi à propos, qu'on eût dit qu'ils faiſoient partie du ſujet auquel ils ne ſervoient pas moins de preuves que d'embelliſſement.

Son génie facile & délicat lui avoit fait acquérir ſans efforts ce diſcernement exquis dans le choix des expreſſions, qui ne vient qu'à la ſuite du bon goût le plus epuré, & cette douce harmonie de ſtyle qui enchante malgré qu'on en ait. Comme ſon eſprit etoit orné de toutes les connoiſſances qui tiennent aux arts agréables, les fleurs les plus brillantes ſembloient eclorre d'elles-mêmes ſous chaque trait de ſon pinceau. Je voudrois pouvoir cueillir quelques-unes de ces fleurs pour les préſenter au lecteur François, mais trop d'epines les environnent, j'y renonce. Il me ſera plus aiſé de donner quelque idée de ſa maniere d'ecrire en proſe. Je ne choiſis que deux exemples ; &

je ne les choisis que parce qu'ils sont courts. Ce sont deux eloges, l'un de *Tcheou-tchun-y*, & l'autre de *Sou-ché*. Il dit du premier.

« *Tcheou-tchun-y* fut bon citoyen, ami fidele, Mandarin » integre. Il etoit savant, modeste & vertueux sans ostentation. » L'affligé trouvoit dans lui un consolateur; le nécessiteux, un » homme bienfaisant dont il tiroit du secours; celui qui vouloit » s'instruire, un maître habile & eclairé qui prodiguoit ses » soins; l'innocent opprimé, un défenseur intrépide; & le mé» rite ignoré, un protecteur qui le faisoit valoir. Pourquoi en » dirois-je davantage? La postérité qui lira ses ecrits avec » admiration, peut seule lui donner des eloges qui soient dignes » de lui ».

Il s'exprime sur le compte de *Sou-ché* dans les termes suivans. « La nature lui avoit donné le talent, il perfec» tionna le don de la nature par son application. La science la » plus variée & la plus profonde fut le précieux fruit de cette » application constante; & l'admiration générale qui l'a cou» ronné des suffrages les plus glorieux, lui donna, de son vivant » même, la récompense la plus flatteuse qu'il pût espérer de ses » travaux. Sa patrie, dont il est un des plus beaux ornemens, » doit rendre à sa mémoire des honneurs immortels ».

On peut juger à-peu-près de sa maniere d'ecrire par ces deux echantillons. Il faut à présent que je le fasse connoître d'après l'Histoire & les Auteurs contemporains. Ils disent que, dès sa plus tendre enfance, il donna des preuves d'un génie supérieur. Ils ajoutent qu'il avoit une si prodigieuse mémoire, qu'il lui suffisoit de lire une seule fois un livre pour le retenir en entier, & pouvoir le réciter sans broncher. Un de ses parens, homme de Lettres, qui doutoit du fait, voulut s'en assurer par lui-même en le mettant à une epreuve à laquelle il lui ôta tout moyen de pouvoir se préparer. Il l'appella sous quelque prétexte dans sa propre maison, & après les premiers compli-

mens, il le conduisit dans son cabinet où il avoit des livres dont il etoit bien sûr que le jeune homme n'avoit aucune connoissance. Il en prit un, & le lui mit entre les mains, en lui disant : « je me retire pour quelques affaires, lisez attentivement le » livre que je viens de vous remettre, & si à mon retour, qui » sera dans quatre ou six heures, vous êtes en état de me le » réciter, je vous prends pour la vie sous ma protection, & je » vous adopte même pour mon fils ». Il part, laisse le jeune homme seul, & revient après quelques heures pour l'examiner.

Hoang-ting-kien avoit lu rapidement ce petit livre, le savoit par cœur, & le récita avec autant de fermeté & d'aisance, que s'il avoit eu chaque caractere sous les yeux. Son sage parent lui tint parole, le poussa dans ses etudes, l'envoya à la Capitale pour prendre ses grades, & voulut fournir seul à toutes les dépenses tant pour l'entretien que pour tout le reste.

Après avoir reçu le Doctorat, *Hoang-ting-kien*, fut fait Gouverneur du peuple à *Yé-hien*, la premiere année de *Si-ning* du regne de *Chen-soung*, c'est-à-dire, l'an de J. C. 1068. Dans l'exercice de cet important emploi, il se distingua sur-tout par son affabilité & par son désintéressement. Il etoit accessible aux grands comme aux petits; & à quelque heure du jour que ce fût, il donnoit audience à qui la vouloit.

Les Lettrés du pays, & ceux sur-tout de sa ville, furent bientôt au fait de son mérite littéraire. Ils ne le regarderent plus que comme leur maître, & briguerent à l'envi son amitié. Flatté d'avoir pu gagner en si peu de tems des suffrages aussi flatteurs, *Hoang-ting-kien* fit tous ses efforts pour les mériter chaque jour davantage. Son Hôtel devint une espece de maison publique à l'usage de tous les Savans.

Pour empêcher que ceux qui ont déjà reçu leurs grades ne se livrent à la paresse, & n'oublient, dans le sein de l'oisiveté ou parmi des occupations etrangeres, ce qu'ils ont appris

en fait de ſcience & de littérature, les Sages Chinois ont etabli parmi tous les Gradués, des examens particuliers qui ont lieu de trois en trois ans. L'Empereur préſide en perſonne à l'examen des *Han-lin*, c'eſt-à-dire, de ces Savans du premier ordre qui compoſent le premier Tribunal littéraire de l'Empire. C'eſt dans cet illuſtre corps qu'on choiſit ceux qui doivent occuper les places les plus diſtinguées de l'ordre politique & civil. C'eſt encore des membres de ce corps qu'on tire les Examinateurs ambulans qui vont, chacun dans la province qui lui eſt echue, examiner les Lettrés qui s'y trouvent, tant ceux qui ſont actuellement dans l'exercice de chaque charge, que ceux qui ſont ſimplement dans l'expectative. Un Gradué qui ne ſe préſenteroit pas pour être examiné, perdroit tous ſes privileges, & ſon nom ſeroit effacé du tableau.

Le *Han-lin*, qui fit l'examen de ceux de *Yé-hien*, fut ſi charmé de la maniere dont *Hoang-ting-kien* avoit ſatisfait à tout, tant de vive voix, que dans la piece d'eloquence qu'il avoit préſentée, qu'il lui aſſigna la premiere place parmi tous les Lettrés de la province; & pour juſtifier ſon jugement, il envoya à la Cour la piece même qui l'avoit déterminé à juger ainſi. Elle fut lue avec un applaudiſſement général, & l'on conclut que ſon auteur devoit figurer ſur un plus grand théâtre que celui d'une petite ville de province. On l'appella à la Capitale, & il fut mis au College impérial, pour y être l'un des Préſidens. Ce fut dans l'exercice de ce nouvel emploi, qu'il eut occaſion de connoître *Sou-ché*, & de ſe lier d'amitié avec lui. *Sou-ché* en parla à l'Empereur, & le lui dépeignit avec des couleurs ſi brillantes, que Sa Majeſté voulut le voir. Elle lui donna une place dans ſa propre bibliotheque, & le chargea d'ecrire l'Hiſtoire de *Chen-tſoung* ſon prédéceſſeur.

Hoang-ting-kien s'occupa à remplir ſa tâche du mieux qu'il lui fut poſſible, & n'oublia pas, en la rempliſſant, que la pre-

miere & la plus essentielle des qualités qui sont le bon historien, est de ne rien dire qui ne soit exactement vrai. Il eût eté à souhaiter, pour la tranquillité de ses jours, qu'il ne s'en fût pas si bien souvenu. Ses envieux, qui n'eussent pas trouvé dans ses autres ouvrages, non plus que dans ses mœurs & dans sa conduite, où pouvoir répandre leur fiel, auroient eté contraints d'en dévorer en secret toute l'amertume, & il eût coulé le reste de ses jours en paix dans la brillante carriere des honneurs. Mais il fut trop sincere dans ses récits, comme la suite des evénemens va bientôt nous l'apprendre.

Tous les matériaux qu'il devoit employer, etant déjà rassemblés dans les archives de l'Empire, il ne lui restoit qu'à en faire le choix, & les mettre en œuvre. Le regne dont il devoit ecrire l'Histoire, n'etoit que de dix-huit ans. Il en eut bientôt exposé le bien & le mal, & tout ce qui méritoit d'être transmis à la postérité. Son ouvrage fini, il le lut à l'Empereur qui en parut satisfait, & qui lui donna même une place honorable dans son propre cabinet, en attendant qu'il pût l'exposer aux yeux du public par la voie de l'impression. Il récompensa l'auteur, en lui donnant un Mandarinat de l'ordre supérieur. Cette dignité, en le mettant au niveau des personnages les plus distingués de l'Empire, lui laissoit tout le loisir de cultiver les Lettres; mais il ne lui fut pas possible d'en profiter. Sa mere, qui etoit déjà sur l'âge, fut attaquée d'une maladie qui la tint clouée sur un lit pendant une année entiere. *Hoang-ting-kien*, dont la piété filiale etoit à toute epreuve, ne voulut se décharger sur personne du soin de la servir. Nuit & jour il etoit auprès d'elle pour la consoler, l'encourager, & lui rendre tous les services dont elle pouvoit avoir besoin. L'historien chinois remarque que durant tout le cours de cette année, il ne se déshabilla que lorsque la nécessité ou les circonstances l'obligeoient à en agir ainsi; mais jamais pour se livrer plus commodément au sommeil.

il prenoit ſon repos auprès du lit de ſa mere, pour être plus à portée d'ecouter ſes ordres & de les exécuter. Sa mere etant morte, il ne ſe contenta pas de la pleurer à des tems réglés; il garda à la rigueur tout ce que preſcrit le cérémonial, & ne reparut dans le monde qu'après avoir quitté le deuil. Il rentra alors en charge; & l'Empereur qui ne l'avoit pas oublié, le mit au nombre des Savans qui environnent le trône.

Au commencement de *Chao-cheng*, c'eſt-à-dire, la neuvieme année du regne de *Tché-tſoung*, & la 1094e de l'ere chrétienne, on lui donna le gouvernement de *Hiuen-ngao*. Il partit pour ſe rendre à ſon poſte; mais il eut à peine diſparu de la Cour, que les ſerpens de l'envie, que ſa préſence avoit comme engourdis, ſe réveillerent, & commencerent à faire entendre leurs ſifflemens. On répandit d'abord, avec beaucoup de circonſpection en apparence, que *Hoang-ting-kien*, en compoſant l'hiſtoire particuliere de *Chen-tſoung*, avoit fait une ſatyre des plus ingénieuſes & des mieux ecrites du regne de ce Prince.

Ce bruit perça juſqu'à l'Empereur qui, ayant lu cette hiſtoire, & n'y ayant rien trouvé de repréhenſible, crut que ce qui donnoit occaſion à un pareil bruit, n'etoit autre choſe que le dépit de quelqu'un de ceux qui aſpiroient à l'honneur d'être choiſis pour travailler à un pareil ouvrage: ainſi il ne fit pas trop d'attention à ce qu'on en diſoit. Cependant comme on revint à la charge, il le relut, & ſe le fit relire plus d'une fois. Les ſoupçons lui vinrent alors; & ce qui lui avoit paru le plus ſimple dans une premiere lecture, changea de face dans une ſeconde & dans une troiſieme. Il vit ce qu'on voulut lui faire voir; il découvrit ce qu'il n'auroit jamais découvert de lui-même, ce qu'il n'auroit pas même pu imaginer, c'eſt-à-dire, des alluſions fauſſes & des allégories forcées, qui n'etoient certainement pas celles de l'Auteur. Il n'en fallut pas davantage pour l'indiſpoſer contre un homme qu'il aimoit auparavant, & pour

lequel il etoit plein d'une véritable eſtime. Il commit le premier Tribunal de la littérature pour examiner ſon ouvrage, & pour juger ſa perſonne.

Hoang-ting-kien fut amené comme un criminel. Il parut devant ſes juges qui, l'hiſtoire de *Chen-tſoung* en main, lui firent toutes les interrogations qu'ils jugerent à propos. L'accuſé ſe défendit avec tant de force & de nobleſſe, de tout ce qu'on lui imputoit mal-à-propos, que ſes juges devinrent ſes approbateurs les plus zélés. Ils voulurent cependant l'engager à retoucher ſon hiſtoire, & à en retrancher tout ce qui pouvoit déplaire au Souverain. *Je n'ai rien à retrancher de cet ouvrage*, répondit avec fermeté *Hoang-ting-kien*; *j'y fais la fonction d'un hiſtorien fidele; & je ne veux pas que la poſtérité puiſſe me reprocher d'avoir, en ecrivant, fait le perſonnage odieux d'un fade adulateur. Les mémoires ſur leſquels j'ai travaillé ſubſiſtent encore. L'Empereur en a une partie dans ſon cabinet, & tous ſont dépoſés dans les archives du Tribunal des hiſtoriens. Qu'on les conſulte; ſi l'on trouve que j'ai inventé quelque fait, ou que j'ai ajouté du mien quelque circonſtance, qu'on me condamne au dernier ſupplice; je ne ſubirai que le châtiment qui eſt dû aux prévaricateurs, & à ceux qui oſent en impoſer aux Souverains.*

Pour ce qui eſt de retoucher ſimplement les endroits qui peuvent faire quelque peine ou donner lieu aux ſoupçons, afin, me dit-on, de donner au moins quelque ſatisfaction au Prince, je ne ſaurois m'y réſoudre, moins pour mon honneur particulier, que pour l'honneur du Prince même. La poſtérité, qui eſt toujours equitable, ne manqueroit pas de me faire un crime de ma lâche complaiſance, & de blâmer l'Empereur d'avoir employé ſon autorité pour l'exiger de moi. Un moyen plus ſimple d'obvier à tout, eſt de brûler mon ouvrage. Il n'eſt point encore public; je n'en ai pas fait de copie; perſonne ne s'aviſera de le reſſuſciter de ſes cendres, & après quelques jours on n'en parlera plus.

On ne ſauroit exprimer la joie ſecrete dont tous les Savans, qu'on avoit donné pour juges à *Hoang-ting-kien*, furent pénétrés, en l'entendant parler ainſi. Ils etoient, pour la plupart, du nombre de ces hommes integres qu'aucun intérêt humain ne ſauroit engager à trahir la vérité. Pluſieurs même d'entre eux, vénérables par leur âge & par leurs ſervices paſſés, rempliſſoient encore les premieres dignités de l'Empire. Ils ne prononcerent point, mais ils firent leur rapport à l'Empereur, & ce rapport fut tout à la décharge de l'accuſé.

Ne pouvant le condamner ſans injuſtice, & ſans s'expoſer au blâme de tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué à la Cour, l'Empereur le renvoya abſous, & le fit retourner dans ſon gouvernement de *Hiuen-ngao*. Mais comme les Chinois ſont peut-être la nation du monde qui poſſede dans un plus haut degré l'art d'humilier, de fatiguer & de punir, ſans qu'il y paroiſſe, on ne tarda pas à en faire uſage à l'egard de *Hoang-ting-kien*.

Il n'y avoit pas ſix mois qu'il etoit arrivé à ſon poſte, qu'il fut obligé d'aller ailleurs. Sous prétexte de l'honorer, on lui donna un gouvernement au-deſſus de celui qu'il quittoit, mais moins à ſa bienſéance, & beaucoup plus pénible: c'etoit celui de *Pei-tcheou*. De *Pei-tcheou*, on le fit paſſer à *Kin-tcheou* avant une année révolue. Dans moins de tems encore, il fut transféré à *Joung-tcheou*, d'où il fut tiré, ſous le regne de *Hoei-tſoung*, pour être placé dans l'un des grands Tribunaux.

Toutes ces courſes l'avoient fatigué, mais ne lui avoient arraché aucune plainte, ni même une ſeule parole de mécontentement ou de murmure contre ceux qui etoient à la tête du Gouvernement. Il faiſoit paroître au contraire autant de ſatisfaction & de joie, qu'il en auroit eu naturellement, ſi tous ces poſtes qu'on lui faiſoit ſucceſſivement remplir dans des lieux toujours eloignés les uns des autres, avoient eté de ſon choix, & qu'il les eût obtenus par ſes intrigues & ſes ſollicitations. Ce n'etoit

pas là ce que prétendoient ses ennemis. Ils ne se rebuterent point, dans l'espérance qu'ils pourroient enfin le trouver en faute, à force de le mettre dans l'occasion d'en faire. Il etoit dans le premier Tribunal de l'Empire, qui est celui des Mandarins. On l'en tira pour lui donner le gouvernement de *Tay-ping*, d'où, sous quelque prétexte plausible, on l'envoya, le neuvieme jour après son arrivée, dans l'un des endroits qu'il avoit gouvernés autrefois. On savoit qu'il y avoit un ennemi caché dans la personne d'un Mandarin qui devoit être son inférieur ; & l'on ne douta point qu'on n'obtînt enfin par son moyen ce qu'on cherchoit depuis si long-tems.

Ce Mandarin etoit l'ennemi de *Hoang-ting-kien*; mais *Hoang-ting-kien* n'etoit pas le sien. Il agissoit à son egard avec cette franchise & cette aimable liberté, que des personnes d'un même etat, qui sont dans l'obligation de traiter ensemble & de se voir souvent, gardent ordinairement entre elles. En un mot, il etoit sans défiance, comme sans soupçon. Il peut se faire que dans ces conversations, d'où l'on bannit tout ce qui contraint, il lui eût echappé quelque bon mot ou quelque raillerie fine contre ceux qui etoient à la tête des affaires ; car je ne prétends pas le décharger absolument de tout, comme le font ses panégyristes. Il n'en fallut pas davantage à son ennemi caché pour ecrire en Cour contre lui, & l'accuser d'avoir mal parlé du Gouvernement.

Sur cette accusation vraie ou fausse, il fut destitué de son Mandarinat, mis au rang du peuple, & envoyé en exil à *Hiuen-tcheou*. Le vrai mérite fait souvent des envieux qui ne cherchent qu'à le déprimer & à lui nuire ; mais le grand nombre est toujours pour lui, & se fait un plaisir de l'accueillir & de l'honorer. *Hoang-ting-kien* dans le lieu de son exil en fit l'expérience, la plus flatteuse pour lui qui fût jamais. Les Mandarins, les gens de Lettres, les principaux d'entre les habitans, voulant lui adou-

cir tout ce que le nom d'exilé peut entraîner de rude après ſoi, travaillerent à l'envi à le rendre le plus heureux des hommes. On ne donnoit aucun feſtin dont il ne fût un des convives ; il n'y avoit aucune partie de plaiſir à laquelle il ne fût invité ; rien, pour ainſi dire, ne ſe faiſoit ſans lui ; on eût voulu l'avoir en même tems par-tout. Une conduite irréprochable, un caractere liant, des mœurs douces, mais ſur-tout ſon talent ſupérieur pour la poéſie, le rendoient les délices des meilleures ſociétés. Cette ville reculée, ce *Hiuen-tcheou*, qui, dans l'intention de ceux qui l'y avoient fait reléguer, devoit être pour lui un ſéjour de honte, de triſteſſe & d'ennui, ne fut qu'un vrai lieu de délices, où la liberté, la gloire & les tranquilles plaiſirs ſembloient s'être réunis en ſa faveur.

Ce fut, en effet, dans cet aimable ſéjour qu'il compoſa la plupart de ces pieces brillantes qui le rendent le digne emule de *Tou-fou*. Il y avoit, à quelque diſtance de la ville, un *Miao* dont le vaſte emplacement etoit terminé du côté du nord par une forêt. C'eſt dans ce *Miao* qu'il ſe rendoit, à l'inſçu de tout le monde, lorſque ſon génie poétique avoit beſoin de ſolitude & de recueillement pour enfanter quelque production un peu difficile. Ses domeſtiques même n'etoient pas avec lui : ils ignoroient, comme les autres, ce qu'il etoit devenu. Ceux qui deſſervoient le *Miao* etoient ſeuls dans le ſecret, & ils n'avoient garde de le trahir, pour ne pas s'expoſer à perdre l'avantage dont ils jouiſſoient, de poſſéder un tel hôte. Cependant comme il lui eût eté difficile de cacher le lieu de ſa retraite dans ſes diſparitions aſſez fréquentes, ſes domeſtiques avoient ordre de répondre à tous ceux qui ſe rendroient chez lui, ou pour le voir, ou pour ſavoir de ſes nouvelles, qu'il travailloit à quelque ouvrage important, qui exigeoit qu'il fût ſeul. Cette réponſe ſatisfaiſoit tout le monde, parce que tout le monde

desiroit avec empressement qu'il produisît bientôt quelque piece nouvelle du nombre de celles où l'on trouve souvent à s'instruire & toujours à admirer.

On auroit eu raison de regarder comme une espece de prodige, que la réputation de *Hoang-ting-kien*, & tous les avantages dont il jouissoit dans le lieu de son exil, n'eussent pas réveillé l'envie & inspiré à ses ennemis, ou plutôt à deux ou trois personnes aux gages de l'un des Ministres d'Etat qui etoit son ennemi, le desir de lui nuire, ou tout au moins de traverser son bonheur. Ils firent tous leurs efforts pour le noircir dans l'esprit de ceux qui approchoient de la personne du Prince ; & quand ils crurent le Prince suffisamment disposé, ils renouvellerent auprès de lui leurs anciennes accusations contre l'aimable Poëte. Ils le firent passer pour un mécontent qui, afin de se dédommager d'une punition justement méritée pour avoir mal parlé du Gouvernement, ne cessoit d'invectiver contre ce même Gouvernement dans de petites pieces de vers qu'il faisoit courir, & par des sarcasmes & des bons mots débités dans de nombreuses compagnies, où les mécontens & les malins ne manquoient pas de lui prodiguer leurs applaudissemens.

Sans autres preuves que ces accusations vagues, l'Empereur ordonna que l'exilé seroit envoyé dans un endroit des plus redoutés de l'Empire pour ceux qui ont des fautes à expier. Les Ministres déterminerent que ce seroit à *Young-tcheou.* L'ordre fut expédié, mais il fut sans effet. *Hoang-ting-kien* etoit tombé malade, & fut enlevé de ce monde avant d'être instruit de sa nouvelle disgrace, vers l'an de J. C. 1104, à la soixante-unieme année de son âge. Il est connu de la postérité sous plusieurs noms. *Hoang-chan-kou* est celui qu'on lui donne le plus ordinairement. Aujourd'hui encore, on regarde ses pieces de poésie & d'eloquence comme des chefs-d'œuvres, & sa

maniere de former les caracteres anciens comme inimitable. On le met au nombre des illustres de la Dynastie des *Soung*, & on le place à côté de *Sou-ché*.

YANG-CHÉ.

Yang-ché, surnommé *Tchoung-ly*, etoit originaire de *Kiang-lo*. Après avoir fait de fort bonnes etudes en Province, il se rendit à la Capitale pour y prendre ses grades dans le College Impérial. Il reçut le doctorat la neuvieme année de *Si-ning* (1076 de l'ere chrétienne). On voulut l'elever à la qualité de Mandarin, mais il refusa d'être promu, pour avoir encore quelque tems à donner à l'etude. *Tcheng-hao* & *Tcheng-y* donnoient alors dans le *Ho-nan* des leçons publiques sur l'*Y-king*, & jouissoient de la réputation littéraire la plus brillante. Il se rendit auprès d'eux & se mit au nombre de leurs disciples. Ses progrès furent tels que, lorsqu'il fut sur le point de quitter ses maîtres pour retourner dans sa patrie, *Tcheng-hao* dit, en finissant une de ses explications publiques: Yang-ché *emporte avec lui dans les Provinces méridionales, tout ce que je puis avoir de science; on peut se dispenser desormais de me consulter.* En effet, *Yang-ché* avoit si bien profité à l'ecole des deux illustres freres, que son savoir & la maniere de le communiquer alloient presque de pair avec les leurs. Il préféra la fonction de Maître à celle de Magistrat & de Mandarin. Il enseigna publiquement dans sa patrie, & s'attacha sur-tout à l'*Y-king*.

Quatre ans après avoir quitté ses Maîtres, il apprit la mort de *Tcheng-hao*. Il en prit le deuil & il le fit prendre à ses disciples. Il fit de ce Savant un eloge le plus pompeux; & après avoir ecrit son nom sur une tablette, il plaça cette tablette parmi celle de ses propres ancêtres, pour lui rendre dans les

tems accoutumés, les mêmes honneurs qu'il rendoit à ceux qui lui avoient tranſmis la vie. Ces marques extérieures de la plus profonde eſtime & d'une reconnoiſſance portée à ſon plus haut point, avoient leur ſource dans un cœur véritablement pénétré de ces ſentimens. Il avoit eté auſſi le diſciple du frere de *Tcheng-hao*, & il lui donna de même les marques les moins equivoques de ſon reſpect & de ſon attachement. On en jugera par un trait que les Lettrés chinois rappellent toujours avec complaiſance, mais qui paroîtra ſans doute puérile & fade aux yeux de nos Lettrés françois. N'importe, comme mon objet dans tout cet ouvrage eſt de faire connoître les Chinois tels qu'ils ſont, je dois les peindre à leur maniere, & ne pas les dépouiller de leurs vêtemens.

Après avoir couru pendant bien des années la carriere littéraire avec les plus brillans ſuccès, *Yang-ché* crut qu'il etoit de ſon devoir de ſe préſenter pour fournir celle qui conduit plus directement au bien général de la ſociété. Mais avant que d'y entrer, il voulut profiter de la liberté dont il jouiſſoit encore, pour aller viſiter *Tcheng-y* ſon ancien maître, & lui offrir en perſonne tous les ſervices qui dépendoient de lui. Il entreprit un long voyage, & ſe rendit à *Lo-yang*, où il apprit que celui qu'il cherchoit s'etoit retiré. Un de ſes amis nommé *Yeou-tſou* s'etoit joint à lui pour le même ſujet. Les deux diſciples de *Tcheng-y*, dans le deſſein de ſurprendre agréablement leur maître, entrerent chez lui ſans ſe faire annoncer. Ils le trouverent faiſant la méridienne, aſſis ſur une chaiſe & dormant du ſommeil le plus profond. Ils ſe placerent ſans bruit l'un d'un côté, l'autre de l'autre, & ſe tinrent immobiles ſans touſſer ni cracher, afin de ne pas interrompre ſon repos. Ils reſterent dans cette ſituation gênante, les yeux fixés ſur le vénérable vieillard, juſqu'à ce qu'il ſe fût réveillé de lui-même. Pendant qu'ils etoient ainſi

occupés

occupés à le contempler, le ciel se couvrit & il tomba plus d'un pied de neige sans qu'ils se fussent apperçus du moindre changement dans le tems.

L'objet pour lequel *Yang-ché* avoit entrepris son voyage, etant rempli, il se rendit à la Capitale auprès de ceux qui etoient à la tête du Gouvernement. Son nom fut inscrit dans le tableau des Mandarins, & on l'envoya à *Lieou-yang-hien*, pour y être Gouverneur du peuple. De ce Gouvernement, il passa successivement à ceux de *Yu-hang-hien* & de *Siao-chan-hien*. Par-tout il regarda ceux dont il etoit le Magistrat & le Juge, comme un pere regarde ses propres enfans & un maître ses ecoliers. Il les secouroit dans leurs besoins, il les consoloit dans leurs afflictions, il les instruisoit dans les Lettres, il leur expliquoit les *King*, il leur procuroit tous les avantages qui dépendoient de lui. Aussi il n'y avoit pas deux voix sur son compte. On ne l'appelloit que le pere du peuple, le Docteur & le Maître en chef de l'endroit; on lui donna même un surnom qui, en désignant la profondeur de sa science, sembloit le mettre en quelque sorte au-dessus de tous les autres Lettrés. On l'appelloit *Kouei-chan-sien-cheng*; c'est-à-dire, *Docteur dont le savoir est aussi profond que les mysteres contenus sur la Tortue* (1), *& aussi elevé que la plus haute montagne*. C'est sous cette dénomination qu'il etoit connu le plus communément, même dans les pays etrangers voisins de la Chine.

Il exerçoit la charge de Gouverneur du peuple dans une ville du troisieme ordre, quand le Roi de Corée envoya des Ambassadeurs à la Cour Impériale. Ces Ambassadeurs ayant terminé ce pourquoi ils avoient eté envoyés, prierent l'Empereur de vouloir bien leur permettre de s'informer, avant leur départ, de quelques particularités de la vie & des ouvrages du Doc-

(1) La Tortue dont il s'agit ici, est celle qu'on prétend que le Ciel fit paroître aux yeux de *Fou-hi*.

teur *Kouei-chan*, dont on parloit dans leur pays comme d'un homme d'un mérite extraordinaire. *Notre Roi*, ajouterent-ils, *nous a fortement recommandé de le ſaluer de ſa part, ſi l'occaſion ſe préſentoit de le faire.* L'Empereur ordonna qu'on ſatisfît les Ambaſſadeurs ſur l'objet de leur demande; & après qu'ils ſe furent retirés, il adreſſa la parole à ſes Grands, & leur dit comme en colere : *faut-il que des etrangers viennent me parler d'un homme d'un mérite extraordinaire qui eſt dans mon Empire, & que je ne connois pas même par ſon nom? Quel eſt ce Docteur* Kouei-chan? *Qu'on lui ecrive de ma part qu'il ait à ſe rendre ici: je veux le voir.*

Le Miniſtre *Tſai-king* répondit à l'Empereur que *Kouei-chan* etoit un nom d'honneur que les diſciples d'un Lettré nommé *Yang-ché*, actuellement Gouverneur du peuple à *Siao-chan-hien*, donnoient à leur maître; qu'à la vérité *Yang-ché*, ou comme on l'appelle vulgairement, le Docteur *Kouei-chan*, etoit un Savant du premier ordre, & un Magiſtrat des plus integres; mais qu'on n'avoit pas voulu le produire auprès de ſa Majeſté qu'il n'eût paſſé auparavant par les charges ordinaires. Il ajouta qu'il alloit lui ecrire ſur le champ, pour lui intimer les ordres qu'il venoit de recevoir à ſon occaſion.

Yang-ché vint à la Cour, vit l'Empereur & en fut extrêmement goûté. Ce Prince l'eleva à la dignité de grand Mandarin dans le Tribunal des Rites & lui donna une place dans ſon Conſeil. Dans ces deux poſtes, il ne ſe conduiſit pas avec moins de ſageſſe que lorſqu'il etoit ſimple Gouverneur du peuple dans les différentes villes qu'on avoit confiées à ſes ſoins. Sa pénétration dans ce qui regardoit les affaires du gouvernement de l'Etat, ſon jugement exquis ſur le choix des moyens qu'il falloit prendre pour les traiter avec ſuccès, ſa prudence, ſon déſintéreſſement, ſa droiture, & toutes les autres qualités de l'eſprit & du cœur dont il etoit abondamment pourvu, l'euſſent con-

duit aux plus hautes dignités de l'Empire dans des tems moins nébuleux. Mais il eut un ſort pareil à celui de Caſſandre. Il prévit la plupart des maux qui devoient fondre ſur ſa patrie, il les annonça, il propoſa différentes manieres de s'en garantir: ce fut en vain, il ne fut pas cru.

Les Tartarès *Kin* avoient déclaré la guerre à l'Empire dont ils ravageoient les frontieres par leurs fréquentes incurſions. Ils venoient d'en faire une qui leur avoit procuré un butin immenſe. L'Empereur ayant aſſemblé ſon Conſeil pour aviſer aux moyens d'eloigner ces Barbares, tout le monde opina à envoyer contre eux toutes les troupes qui etoient actuellement dans la Capitale. Le ſeul *Yang-ché* fut d'un avis contraire. *Les ſoldats qu'on enverra d'ici*, dit-il, *auront beaucoup à ſouffrir le long du chemin. Fatigués en arrivant, il leur faudra du tems pour ſe remettre. Les* Kin *viendront au-devant & les battront. D'ailleurs l'argent manque, & les proviſions ſont en petite quantité. Ne vaudroit-il pas mieux envoyer ſimplement quelque ſecours aux troupes qui ſont déjà ſur les frontieres, ſe tenir ſur la défenſive, & travailler pendant ce tems-là, à munir de bonnes fortifications, les places qui ferment l'entrée de l'Empire?* Il ne fut point ecouté. Toutes les troupes qui ſe trouvoient dans la Capitale & aux environs, furent envoyées ſous des Généraux ſans expérience; elles furent battues, miſes en déroute, & il n'y eut guere que la moitié qui trouva ſon ſalut dans une prompte fuite : tout le reſte périt ou fut fait priſonnier.

Contents de leurs exploits, les Tartares ſe retirerent, pour mettre à couvert dans leur pays, les richeſſes qu'ils venoient de piller. Ils revinrent l'année d'après. L'Empereur prit l'avis de ſon Conſeil qui opina à envoyer une nombreuſe armée pour châtier l'inſolence des Barbares. *Yang-ché* penſa différemment de tous les autres. *Dans le parti que vous voulez prendre*, leur

dit-il, *vous ſaites comme des gens qui, pour eteindre un incendie, jetteroient du bois dans le feu. A quoi bon envoyer ſi ſouvent des troupes contre les Tartares, ſi nos troupes ſont toujours battues? Prenons un autre moyen. Faiſons la paix avec eux & gardons exactement nos frontieres. Ces peuples inquiets ne viennent chez nous que pour s'enrichir de nos dépouilles. Ne laiſſons rien de ce qui eſt à leur portée qui puiſſe tenter leur avidité. S'ils nous trouvent bien fortifiés au-dedans, & qu'au-dehors il n'y ait rien à piller, ils s'en retourneront d'eux-mêmes & ne reviendront de long-tems.*

On ſe moqua de cet avis, comme etant donné, diſoit-on, par un homme de Lettres qui n'entendoit rien aux affaires de la guerre. On leva une groſſe armée, & on l'envoya contre les *Kin*, avec ordre de leur livrer bataille par-tout où on les rencontreroit. La bataille fut donnée, les *Kin* furent victorieux, entrerent bien avant dans les terres de l'Empire, & pouſſerent leurs conquêtes juſqu'à la Capitale, devant laquelle ils mirent le ſiege. L'Empereur effrayé appella toutes les troupes à ſon ſecours; mais il manqua à l'eſſentiel, il ne nomma point de Généraliſſime. Ce fut un déſordre complet tant dans la ville que dans ſes environs.

Yang-ché fit ſes repréſentations aux Miniſtres. *Sur la fin des* Tang (leur dit-il), *il arriva des malheurs à-peu-près ſemblables à ceux que nous eſſuyons; mais l'Empereur y remédia en choiſiſſant, parmi ſes Officiers généraux*, Ko-tſée-y *& l'*Y-pao-tchen, *qu'il mit à la tête de ſes armées. Ces deux grands hommes rétablirent les affaires, repouſſerent les ennemis, & remporterent ſur eux autant de victoires qu'ils leur livrerent de combats. On fait tout l'oppoſé aujourd'hui. Nos armées beaucoup plus nombreuſes qu'elles ne l'etoient alors, n'ont point de Chef auquel elles ſoient tenues d'obéir, & qui puiſſe régler les différentes opérations.*

Chaque corps fait comme il l'entend; & cette multitude de gens de guerre qui nous environne, ſert plus à nous embarraſſer & à nous nuire, qu'à nous protéger & à nous défendre.

Les Miniſtres n'eurent aucun egard à cette ſage repréſentation. Ils ſe contenterent de répondre à celui qui la faiſoit, que les troupes etant ſi près de l'Empereur, ſa Majeſté intimoit immédiatement ſes ordres; & que cela valoit beaucoup mieux que de nommer un Généraliſſime. Il arriva de-là que les Officiers Généraux n'etant par toujours de même avis ſur ce qu'il falloit faire, obtenoient de l'Empereur des ordres conformes à la maniere dont ils lui expoſoient l'etat des choſes, & ces ordres etoient ſouvent contradictoires. Ainſi, loin d'obliger les Tartares à lever le ſiege, on ne fit que les rendre plus ardens à le preſſer, par les fréquentes occaſions qu'on leur fourniſſoit de remporter de petits avantages.

Il eſt inutile d'entrer dans un plus grand détail des repréſentations qui furent faites par *Yang-ché;* on a tout dit en diſant qu'elles etoient toujours à propos, mais toujours en vain. L'injuſte prévention où l'on etoit qu'il s'etoit occupé trop profondement de littérature & de ſcience, pour avoir pu acquérir les connoiſſances qui ſervent à diriger dans le labyrinthe des affaires d'Etat, fut cauſe qu'on ne fit aucun cas de ſes avis, & qu'on ne ſuivit jamais ſes conſeils. On lui auroit rendu plus de juſtice, ſi l'on avoit daigné s'appercevoir que les inconvéniens & les malheurs qu'il prévoyoit, arrivoient préciſément comme il les avoit prévus. Mais il vivoit dans des tems nébuleux; & la Dynaſtie des *Soung* etoit comme invinciblement entraînée vers le précipice qui devoit l'engloutir.

Quoique *Yang-ché* vît toujours ſes avis ou négligés ou mépriſés par ceux à qui il les adreſſoit & qui auroient dû en profiter, il n'en concevoit aucun chagrin; il ne donnoit pas même la plus petite marque de mécontentement. Une conduite ſi peu

ordinaire aux perſonnes d'un certain etat, quand elles ont un mérite diſtingué, empêcha ſans doute qu'on ne lui conteſtât aucune de ces qualités de l'eſprit & du cœur qui font aimer celui qui les poſſede, en même tems qu'elles lui concilient l'eſtime, le reſpect, & même la vénération. Le trait ſuivant en ſervira de preuve.

Dans la poſition critique où ſe trouvoient alors les Chinois vis-à-vis des Tartares *Kin*, l'Empire avoit plus beſoin que jamais d'avoir des Troupes ſur pié, pour les oppoſer à des ennemis redoutables qui envahiſſoient chaque jour quelques-unes de ſes poſſeſſions. Mais les eſprits plus enclins à la Littérature qu'à la guerre, négligeoient celle-ci, pour ne s'attacher qu'à celle-là. Le nombre des etudians etant prodigieuſement en excès, celui des ſoldats ne pouvoit manquer de ſe trouver en défaut.

Les Miniſtres engagerent *Ly-kang*, Préſident du College Impérial à préſenter une ſupplique à l'Empereur, pour lui demander qu'il lui fût permis, après un examen général, de réformer tous ceux des ecoliers qui ſeroient trouvés n'avoir pas aſſez de talens pour faire eſpérer qu'ils pourroient réuſſir dans les etudes, & ceux encore auxquels on auroit quelque choſe à reprocher du côte de la conduite ou des mœurs. L'Empereur appointa cette requête, & la réforme eut lieu. On renvoya un très-grand nombre d'etudians, dans l'eſpérance que tant de jeunes gens à la fleur de l'âge, ſe trouvant tout-à-coup ne ſavoir où donner de la tête, ſe tourneroient du côté de la milice & prendroient le parti des armes : on ſe trompa. Tous ces jeunes gens crurent qu'on leur faiſoit injuſtice, & ſe regarderent comme opprimés. Ils s'attrouperent par pelotons pour ſe procurer mutuellement la foible conſolation de murmurer & de ſe plaindre, & ſe réunirent enſuite pour chercher quelque expédient au moyen duquel il leur fût permis de continuer

leurs etudes comme auparavant. Ils conclurent qu'ils devoient s'adresser en droiture à l'Empereur & lui exposer le tort qu'on leur faisoit, dans une supplique qu'ils lui présenteroient eux-mêmes.

Ce plan arrêté, ils composerent ou firent composer leur supplique, & attendirent que quelque circonstance leur fournît l'occasion de la présenter. Ils apprirent que l'Empereur devoit se rendre à l'un de ses Palais hors de la Ville. Ils prirent la résolution d'aller se mettre à genoux aux deux côtés du chemin par où il devoit passer; & après avoir nommé celui qui devoit offrir, au nom de tous, la supplique commune, ils se disposerent à exécuter leur projet. Leurs parens, leurs amis, tous ceux de leur connoissance, ne s'entretinrent pendant quelque tems que de cette importante affaire qui devint bientôt l'affaire de tout le monde, parce que tout le monde y prit part.

Le jour que l'Empereur avoit fixé pour son petit voyage, etant arrivé, les ecoliers sortirent de grand matin de la ville. Une multitude innombrable d'hommes de tout âge & de tout etat en sortirent aussi pour être témoins d'un spectacle qui n'avoit point eu lieu, disoit-on, depuis la fondation de la Monarchie. Tout le monde etoit en rumeur, comme dans un tems d'emeute populaire ou de sédition. Les gardes disposés par intervalles ne pouvant ecarter la foule, demanderent main-forte; & les Officiers avertirent les Ministres de ce qui se passoit, pour recevoir des ordres précis sur ce qu'ils devoient faire en cas de résistance. Les Ministres n'osant rien décider eux-mêmes, porterent la chose à l'Empereur. Dans ce moment, vint un Officier pour annoncer que l'affaire pouvoit devenir plus sérieuse qu'on ne croyoit; que la foule alloit toujours en grossissant; & qu'il n'etoit pas possible de se faire obéir, à moins qu'on ne fît mettre toute la garnison sous les armes.

Voilà bien du bruit pour une bagatelle, dit *Ou-min*, l'un des

Grands de la présence, en s'adressant à l'Empereur. *Votre Majesté peut, sans employer la force, faire que dans un instant tout le monde rentre dans son devoir. Elle n'a qu'à envoyer* Yang-ché *pour faire retirer les ecoliers; & ceux-ci retirés, tous les autres se retireront d'eux-mêmes.* L'Empereur goûta cet avis & le suivit. Il ordonna sur le champ qu'*Yang-ché* eût à se transporter sur les lieux, & à user de sa prudence & de son autorité pour appaiser les mécontens, & empêcher qu'il n'y eût du trouble à leur occasion.

Yang-ché obéit. Arrivé dans l'endroit où etoit le plus fort du tumulte, il fit signe aux ecoliers de venir à lui; & quand il les crut à portée de pouvoir entendre ce qu'il avoit à leur dire, il eleva la voix & s'exprima ainsi. *Est-ce dans les* King, *ou dans les ouvrages de Confucius & de* Mong-tsée *que vous avez appris à vous roidir contre l'autorité légitime? Votre conduite présente prouve que c'est à juste titre que vous avez eté exclus des etudes qui se font dans le College Impérial, où l'on ne doit admettre que des jeunes gens de mœurs douces & d'une docilité à toute epreuve. Retournez dans vos maisons, & conduisez-vous d'une maniere à faire espérer que vous pouvez devenir dans la suite de dignes disciples du sage Maître que nous honorons tous. Etudiez dans votre particulier; & si quelqu'un a besoin de mon secours, vous savez que je ne le refuse à personne: qu'il s'adresse à moi, je tâcherai de l'eclairer de mes foibles lumieres. En attendant, retirez-vous en silence, & soyez toujours soumis aux ordres supérieurs, quels qu'ils puissent être.*

Tous ces jeunes gens qu'on avoit vus peu de momens auparavant dans une fermentation qui, en leur ôtant toute crainte, les avoit disposés à se porter aux plus violens excès contre quiconque se seroit opposé à l'exécution de leur projet, ne repliquerent pas un seul mot; mais se prosternant avec respect devant *Yang-ché*, ils frapperent la terre du front & se retirerent

sans

ſans mot dire, ſuivis de cette populace immenſe que la curioſité avoit attirée ſur les lieux.

L'Empereur inſtruit du dénouement pacifique d'une affaire qu'on lui avoit fait enviſager comme ſérieuſe, & qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes, loua publiquement le talent d'*Yang-ché*, & le mit à la tête de ceux qui avoient inſpection ſur le College Impérial, en place de *Ly-kang*. *C'eſt le poſte qui lui convient*, dit ce Prince en le nommant. *Tous les Gens de Lettres le regardent comme leur chef, les etudians ſont pleins de vénération pour lui; quand il ſera les réformes, & les réglemens qu'il croira néceſſaires, perſonne ne ſe plaindra.*

Yang-ché ſe mit en poſſeſſion de ſa nouvelle charge; fit dans le College tous les changemens qu'il jugea à propos; & non-ſeulement on n'en murmura point, mais au contraire il eut l'approbation univerſelle, & il ne ſe trouva perſonne qui ne lui ſût gré de ce qu'il faiſoit, parce que tout le monde etoit convaincu qu'il avoit à la fois pour objet le bien public & celui de chaque particulier.

Après qu'il eut exercé pendant quelques années ce fatigant emploi, l'Empereur voulant lui témoigner ſa ſatisfaction & le récompenſer d'une maniere digne de ſes mérites, lui donna une charge des plus honorables & en même tems des plus lucratives: il le fit Préſident du Tribunal des ouvrages publics. *Yang-ché* etoit ſans ambition. Loin d'être flatté de cette marque de bienveillance qu'il recevoit de ſon Souverain, il en fut, pour ainſi dire, conſterné. Cependant comme il etoit perſuadé qu'un bon ſujet doit ſervir l'Empire juſqu'à la fin de ſa vie, il n'oſa refuſer; mais après quelques mois, il demanda à l'Empereur qu'il lui fût permis de ſe retirer en Province pour s'y diſpoſer à la mort (il etoit âgé de quatre-vingt-trois ans). L'Empereur, en lui accordant ſa demande, lui dit avec bonté: *je veux que les derniers momens de votre vie ſoient encore employés à mon*

ſervice. Allez à Hang-tcheou, *l'air y eſt excellent pour les vieillards. Je vous donne l'inſpection générale ſur tous les bâtimens publics. Cet emploi ne vous fatiguera pas beaucoup : les Officiers qui ſeront ſous vous feront tout ; mon intention eſt de vous donner dans cette ville, un rang qui vous y faſſe reſpecter, & des revenus qui puiſſent vous procurer les agrémens de la vie.*

Yang-ché ſe rendit à *Hang-tcheou;* mais il y fut à peine arrivé qu'il tomba malade, & mourut vers l'an de J. C. 1132. *Tchou-hi* fait ſon eloge en ces termes. *Son eſprit etoit des plus pénétrans ; un ſeul mot qu'on lui diſoit etoit plus que ſuffiſant pour lui faire deviner tout ce qu'on avoit à lui dire. Son cœur ne s'echauffoit que pour le bien. Ses paroles, ſes actions, toute ſa conduite ne reſpiroient que la vertu. Il etoit modeſte dans ſes habits, ſobre dans ſes repas ; au-dehors toujours occupé du bien public, au-dedans, de la lecture & de l'etude. La brillante réputation dont il jouiſſoit, ne lui inſpira jamais de ces ſentimens de préſomption & de vaine gloire ſi ordinaires à ceux qui jouiſſent d'une certaine eſtime auprès du public. Il ne ſe regarda jamais comme un homme d'un mérite ſupérieur, quoiqu'en genre de littérature & d'érudition, il n'y eût perſonne de ſon tems qui pût lui être comparé. Il etoit fidele à ſes amis, bon avec ſes inférieurs, complaiſant envers tout le monde. Il n'etoit point entêté de ſes propres idées ; il propoſoit ce qu'il croyoit être pour le bien, & ne s'offenſoit point quand on ſuivoit un avis contraire à celui qu'il avoit ouvert. Enfin l'on peut dire de lui, ce qu'il eſt très-rare qu'on puiſſe dire de quelque autre : il fut offenſé dans plus d'une occaſion de vive voix & par ecrit, & il ne chercha jamais à ſe venger, quoiqu'il lui eût eté très-aiſé de le faire en conſultant même ſon honneur,* (ſuivant la maniere ordinaire de penſer dans le pays & dans le ſiecle où il vivoit).

Cet eloge que Tchou-hi *fait de* Yang-ché (dit *Ly-ché*), *eſt très-juſte ; mais il eût pu le faire plus court, & en même tems plus*

etendu, en disant simplement, sa science & sa vertu etoient au plus haut degré.

Les Ouvrages d'*Yang-ché* consistent en des Explications & des Commentaires sur les *King*. Son travail sur l'*Y-king* est en particulier très-estimé.

Nous allions terminer ici ce Volume, lorsque nous avons reçu une lettre de M. Amiot, *datée de* Pé-king *le 20 Octobre 1782, nous nous hâtons d'autant plus d'en publier l'extrait, que les nouvelles importantes qu'elle contient, ont eté annoncées dans plusieurs papiers publics, d'une maniere très-peu exacte.*



EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE M. AMIOT, MISSIONNAIRE,

1°. *Sur la ſévérité avec laquelle l'Empereur réprime les vexations des Mandarins ;* 2°. *ſur la ſubmerſion de l'iſle* Formoſe ; 3°. *ſur la variation de l'aiguille aimantée, & la marche du mercure dans le barometre.*

De Pé-king, le 20 Octobre 1782.

........Notre ſage Empereur (*Kien-long*), à l'âge de ſoixante-quinze ans, jouit d'une ſanté des plus robuſtes, & tient lui-même le timon du Gouvernement avec la même vigueur que dans ſes jeunes années : ſes Miniſtres ne ſont que pour exécuter ſes ordres ; & pour prouver à tout ſon Empire qu'il peut ſe paſſer de leur ſecours, il leur donne aux uns & aux autres différentes commiſſions qui les tiennent éloignés de ſa perſonne. *Akoui*, le premier d'eux tous, & celui ſans contredit qui, par ſes lumieres, ſes talens & ſon expérience, eſt le plus en etat de bien gouverner l'une & l'autre Nation, a eté preſque toujours abſent dans le cours de ces trois dernieres années. Il s'eſt tranſporté plus d'une fois d'une extrémité de l'Empire à l'autre, ſous différens prétextes ; mais dans la réalité pour s'informer de la conduite des Mandarins, dont l'intégrité & le déſintéreſſement etoient devenus ſuſpects à l'Empereur, même à l'egard de ſes *Mantchoux*. Il a découvert bien des friponneries, & en a averti ſecrétement ſon maître. Les Commiſſaires de la Cour & du Tribunal des crimes, qui ont eté envoyés coup ſur coup ſur les lieux pour examiner & juger ceux qui ſeroient convaincus d'avoir prévariqué, ſont une preuve que les avis du ſage Miniſtre ont eu leur effet. Dans pluſieurs endroits on a trouvé qu'il manquoit

des sommes très-considérables dans les trésors de l'Etat, parce que les Officiers, chargés de ce dangereux dépôt, ayant placé cet argent pour le faire valoir à leur profit, n'avoient pas eu le tems de le remplacer, à raison de l'arrivée subite & inattendue des Commissaires. On a trouvé ailleurs que le pauvre peuple avoit beaucoup à souffrir de la part de ceux qui le gouvernoient, parce qu'il etoit hors d'état de fournir chaque jour des alimens à leur insatiable cupidité. Trois cens quatre-vingts Mandarins ont eté jugés coupables, & ont subi la punition due à leurs crimes, en proportion de leur griéveté. La privation de l'emploi a eté la moindre des peines infligées; plusieurs, outre la privation de l'emploi, ont eté exilés à *Ily*, & les autres ont eté mis à mort. Parmi ces derniers on compte des Mandarins de la plus haute classe; & l'un des neveux du sage *Yu-ming-tchoung*, que j'ai fait connoître en son tems, est malheureusement du nombre. Il etoit le seul de sa famille qui eût pu remplacer son oncle, s'il avoit eu la même vertu & le même désintéressement que lui: la science ne lui manquoit pas, & il etoit en voie de s'avancer dans les grandes charges. L'Empereur n'a pas dédaigné de le citer au pied de son trône en présence de toute sa Cour & des Mandarins des grands Tribunaux & autres, l'a interrogé lui-même sur les griefs qu'il pourroit proposer pour sa défense, & pour lui servir d'excuse; & n'ayant rien trouvé dans ses réponses qui pût l'autoriser à exercer à son egard la clémence, sans blesser la justice, il lui fit sentir, en termes pathétiques, & son ingratitude envers un Souverain qui l'avoit comblé de ses bienfaits, & combien il etoit honteux pour lui d'avoir ainsi déshonoré un nom qui etoit devenu respectable dans tout l'Empire. Après cette courte harangue, Sa Majesté permit qu'il fût conduit au supplice, & qu'il fût exécuté. Il eut la tête tranchée le même jour.

De pareils exemples, faits ſur des hommes en place, intimident leurs ſemblables pour quelques jours, mais ils ſont bientôt oubliés : chacun ſe flatte d'echapper aux perquiſitions, & le mal continue. On prétend qu'il doit en coûter la vie à un plus grand nombre encore, ſi *Akoui*, comme on le préſume, eſt envoyé l'année prochaine pour viſiter les places & les fortereſſes des Provinces du midi.

Au déſordre moral auquel l'Empereur tâche d'apporter les remedes les plus efficaces, s'eſt joint un mal phyſique auquel il tâche de remédier de même. Le *Hoang-ho*, dompté ci-devant par *Akoui*, a repris ſes premieres fureurs, & paroît pour cette fois indomptable. Plus de trente lieues de pays d'orient en occident, ſur environ une lieue nord & ſud, ont eté ravagées de la maniere la plus funeſte ; les récoltes entiérement perdues, les beſtiaux & les villages même ſubmergés ou emportés, ont réduit à la derniere miſere plus de cinquante mille familles, dont un grand nombre a déjà péri ; celles qui reſtent n'ayant pas de quoi vivre, ſe répandoient par troupes dans les lieux où elles pouvoient trouver de quoi ſubſiſter : c'eſt encore *Akoui*, que l'Empereur a envoyé pour contenir cette multitude, avec un plein pouvoir, quand il ſeroit ſur les lieux, d'employer les moyens qui lui paroîtroient les plus prompts & les plus efficaces, en cas de révolte ouverte & de déſobéiſſance. *Akoui* n'a trouvé que des hommes dociles, mais à une condition : c'eſt qu'il les empêcheroit de mourir de faim, eux, leurs femmes & leurs enfans : *il n'y a rien que de raiſonnable dans ce que vous demandez*, leur répondit *Akoui : notre Empereur n'eſt pas moins notre pere que notre maître ; j'interprete ſes intentions, & je vais faire ouvrir tous les greniers de la Province, pour en tirer de quoi vous faire vivre ; mais il eſt juſte que vous faſſiez quelque choſe de votre côté, qui vous rende dignes de cette indulgence ; aidez-moi, chacun ſuivant ſes forces & ſes talens, à réparer,*

du mieux qu'il ſe pourra, les ravages du fleuve; nous ne ſerons pas ſeuls à travailler: les troupes que j'ai mandées, & qui ne tarderont pas d'arriver, ſeront de la partie.

Ce diſcours contint ces pauvres affamés dans les bornes du devoir : *Akoui* leur tint parole, en faiſant ouvrir les greniers, comme il le leur avoit promis ; mais ces greniers n'etoient pas auſſi pleins qu'ils devoient l'être, parce que ceux à la garde deſquels ils etoient confiés en avoient fait vendre à leur profit des milliers & des milliers de boiſſeaux : il fit venir du riz des Provinces voiſines, & rendit compte à l'Empereur. Bientôt après on vit partir d'ici des Commiſſaires pour la viſite des greniers, & peu après on emmena pluſieurs Mandarins enchaînés, que l'Empereur a voulu interroger lui-même ſur leurs malverſations. Les Mandarins ſupérieurs, à raiſon de leur négligence à veiller ſur les autres, ont eté caſſés de leurs emplois, & leurs biens ont eté confiſqués ; les autres ont eté punis comme ils le méritoient: c'eſt-à-dire exilés, ou mis à mort, ſuivant qu'ils ont eté trouvés plus ou moins coupables.

Vous allez vous récrier ſur la ſévérité d'*Akoui*, qui eſt la cauſe premiere de toutes ces exécutions. Pour vous radoucir ſur ſon compte je vous dirai qu'il a trouvé le mal trop grand & trop répandu pour ne pas y apporter le ſeul remede qui peut, ſinon le guérir radicalement, du moins en arrêter le cours. J'ajouterai que l'une & l'autre Nation, Tartare & Chinoiſe, approuvent & louent ſa conduite, & le regardent comme l'une des meilleures têtes de l'Empire, & le ſeul homme de la Cour qui réuniſſe dans ſa perſonne les lumieres, les talens, l'intégrité, tout ce qu'il faut, en un mot, pour ſeconder ſon maître dans le plan qu'il s'eſt formé, d'illuſtrer ſon regne par toutes ſortes de voies.

Lorſqu'il fut chargé il y a deux ans d'aller mettre obſtacle

aux ravages du *Hoang-ho*, il ne cacha pas à l'Empereur la difficulté de l'entreprise ; il lui dit franchement qu'en empêchant ce fleuve de ravager un endroit, il ne manqueroit pas d'aller porter ses ravages dans un autre, & que l'expédient le plus sûr, & même l'unique, pour l'empêcher de se déborder, etoit de le prendre dès sa source, & de lui tracer un autre cours. L'Empereur goûta son projet, & en même tems qu'il le fit partir pour remédier aux maux présens du mieux qu'il pourroit, il chercha quelqu'un dans sa Cour, qui fût en etat de juger par lui-même si ce projet étoit praticable. Celui sur qui Sa Majesté jetta les yeux, fut le fils d'*Akoui* lui-même. Il se nomme *Amita ;* il a suivi, pendant près de deux ans (tant pour l'allée que pour le retour), le cours du *Hoang-ho*, & a *découvert sa véritable source*. Il est arrivé depuis peu de jours, & a offert à l'Empereur le fruit de son travail, dans une carte très-exacte & très-détaillée, au jugement de Sa Majesté & de tous les savans de sa Cour. Vous lirez peut-être avec plaisir le précis de ce que dit l'Empereur à cette occasion, le voici :

« Le onze de la neuvieme lune de la quarante-septieme année » *de Kien-long*, *Chang-yu* (discours d'en haut). Il y a deux ans » que le *Hoang-ho*, ayant rompu ses digues dans la Province » du *Ho-nan*, avoit fait de très-grands ravages *à Tsing-loung-* » *kang;* j'envoyai *Akoui* pour faire travailler aux réparations » nécessaires, & au même tems je fis partir *Amita* son fils, pour » lever une carte exacte du cours de ce fleuve, en le prenant de- » puis *Si-ning* jusqu'à sa source. *Amita* s'est très-bien acquitté de » la commission que je lui avois donnée ; la boussole à la main, il a » suivi jour par jour le *Hoang-ho*, & est enfin arrivé jusqu'à sa » véritable source. Il m'a offert la carte qu'il a faite, il m'en a » donné l'explication de vive voix, & je l'ai ensuite examinée à » loisir ; tout y est clair, exact & précis. Plus loin que *Si-ning*,

» &

» & à l'oueſt de *Sin-ſou-hai*, d'où l'on croyoit ci-devant que le
» *Hoang-ho* prenoit ſa ſource, il y a une riviere que les gens du
» pays nomment *Alotan-kouolo.* Ces deux mots ſont Mongoux,
» & ſignifient ce que nous exprimons en chinois par les mots
» de *Hoang-kin-ho* (fleuve d'or, ou bien fleuve du métal
» jaune) *Alotan* en Mongou eſt le nom du *Hoang-kin* (de l'or);
» & *Kouolo* déſigne en général ce que les Chinois déſignent
» par *Ho* (fleuve, riviere, ruiſſeau, &c....). C'eſt de la
» riviere *Alotan-kouolo* que le *Hoang-ho* tire en particulier ſon
» nom *de fleuve jaune*, parce que les eaux ſont là d'une couleur
» très-jaune. Cependant ce n'eſt qu'après avoir fait bien des
» tours & des détours, après avoir joint ſes eaux à celles de
» *Sin-ſou-hai*, avoir reçu celles de quantité d'autres ruiſſeaux,
» & avoir coulé de *Sin-ſou-hai*, juſqu'à *Kouei-tê-pou*, qu'on
» lui donne le nom chinois de *Hoang-ho*.... Sous les *Han*,
» ſous les *Soung* & ſous les *Yuen*, on avoit fait diverſes tenta-
» tives pour remonter juſqu'à la ſource primitive de ce fleuve:
» ce qu'on en a dit ſous les *Soung* n'eſt nullement exact; les
» *Yuen*, & ſur-tout les *Han*, ont décrit aſſez bien ſon cours de-
» puis la Chine juſqu'à *Kouei-tê-pou;* ceux qui furent envoyés
» la quarante-troiſieme année du regne de *Kang-hi*, n'allerent
» que juſqu'à *Sin-ſou-hai*, & crurent que c'etoit de là que tous
» les ruiſſeaux réunis partoient, & qu'ils formoient une riviere
» qui, à raiſon de la couleur de ſes eaux, a eté nommée
» la riviere jaune.......... *Amita* eſt remonté plus haut.
» Après s'être aſſuré que les eaux de *Sin-ſou-hai* venoient de
» la riviere *Alotan-kouolo*, il a ſuivi le cours de l'*Alotan*, &
» eſt parvenu juſqu'à *Alotan-kataſou-Kaolao :* ce ſont encore
» ici des mots *Mongoux*, dont voici l'explication. *Alotan*,
» ainſi que je l'ai déjà dit, ſignifie *Hoang-kin* (or ou métal
» jaune); *Kataſou* eſt le nom de *Pe-ki-ſing* (de l'etoile po-
» laire), & *Kaolao* ſignifie rocher. Ces trois mots joints

» ensemble disent en notre langue, roche d'or de l'etoile » polaire. Cette roche a eté ainsi nommée à cause que, » par sa hauteur qui est de plus de cent pieds, & de sa » couleur qui est d'un jaune d'or entremêlé de quelques veines » rouges, elle brille au loin, & peut servir de visée comme » l'etoile polaire. Elle a cela de particulier encore, qu'elle » est isolée, & ne paroît tenir à aucune montagne, si ce n'est » peut-être par le pied, à quelque profondeur sous terre. Sur son » sommet est un lac appellé par ceux du pays, *Lac du ciel:* du » sein de ce lac sortent en bouillonnant plus de cent différentes » sources d'une eau d'un très-beau jaune d'or. Ces eaux, en » se répandant des différens côtés de la roche, forment plusieurs » ruisseaux, dont la réunion forme elle-même la riviere *Alotan*, » d'où se forme ensuite, par le mêlange de quantité d'autres » eaux, le fleuve que nous nommons en chinois *Hoang-ho.*

» Tel est le précis, tant de la relation par ecrit d'*Amita*, que » des explications qu'il m'a données de vive voix : les nou- » velles connoissances que j'ai acquises à cette occasion m'ont » fait naître l'idée de m'instruire à fond de tout ce qui concerne » le *Hoang-ho* : j'ai lu avec attention ce qu'on a ecrit depuis » l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours ; & comme le » détail m'en a paru très-curieux, je me propose de l'insérer avec » quelques remarques utiles, & une courte critique de ce » qui a eté avancé sans fondement, dans la grande collection à » laquelle on travaille par mes ordres. Cette espece d'histoire » du *Hoang-ho* servira comme de préface aux vers que j'ai » faits pour célébrer la nouvelle découverte, & en constater » l'epoque à la postérité, &c. ».

Les eaux de ce fleuve, par les ravages qu'elles ont faits, & la perte d'un grand espace de terrein qu'elles ont occasionnée, ne sont pas le seul fléau qui se soit fait sentir cette année

à la Chine. Les eaux de l'Océan ont failli à lui enlever une des plus belles possessions qu'elle ait sur la mer : peu s'en est fallu qu'elles n'aient englouti l'isle de *Tay-ouan*, connue en Europe sous le nom d'isle *Formose*. On a débité ici qu'une partie de la montagne qui partage cette isle, s'etoit enfoncée & avoit disparu, que le reste avoit eté comme bouleversé, & qu'une grande partie des habitans avoit péri : tels ont eté, pendant quelques jours, les bruits populaires de cette Capitale; le Gouvernement les a fait cesser en instruisant le public de l'exacte vérité, telle qu'elle avoit eté annoncée à l'Empereur par les Officiers qui ont dans leur district cette petite portion de ses Etats : je ne puis rien faire de mieux que de répéter ce qu'ils en disent.

« *Tchen*, Gouverneur général des provinces *du Fou-kien* & » du *Tché-kiang-ya*, Vice-Roi du *Fou-kien*, & les autres, » font savoir à Votre Majesté le désastre nouvellement arrivé » à l'isle de *Tay-ouan*.

» *Mou-ha-lan*, & les autres principaux Officiers de cette » isle, nous ont ecrit que le douze de la quatrieme lune (22 » mai 1782), un vent des plus furieux, accompagné d'une » grosse pluie & d'une marée plus haute qu'on ne l'avoit jamais » vue, les avoit tenus dans la crainte continuelle d'être engloutis » dans la mer ou abîmés dans les entrailles de la terre, depuis » l'heure *yu* jusqu'à l'heure *ouei* (*). Cet affreux orage s'annonça en » même tems des quatre parties du monde, & continua avec la » même violence pendant tout cet espace de tems. Les bâtimens » où se tiennent les Tribunaux, les greniers publics, les casernes, » les greniers à sel ainsi que les salines, tout a eté renversé,

(*) Les heures chinoises sont le double des nôtres; l'heure *yu* commence à trois heures du matin & finit à cinq: l'heure *ouei* commence à trois heures après midi & finit à cinq.

» tout a eté perdu ; les boutiques des Marchands & des
» ouvriers, ainſi que les maiſons du peuple ne montrent plus,
» pour la plupart, que des matériaux amoncelés ſans ordre. De
» dix-ſept vaiſſeaux de guerre qu'il y avoit dans le port,
» deux ont diſparu, deux autres ont eté mis en pieces, & dix ont
» eté fracaſſés de maniere à être entiérement hors de ſervice ;
» les autres moindres vaiſſeaux, ou navires de différentes gran-
» deurs, qui étoient au nombre de plus de cent, ont eu un pareil
» ſort. Il y en a eu environ quatre-vingts d'engloutis ; cinq
» qui etoient nouvellement chargés de riz pour le *Fou-kien*,
» ont eté ſubmergés, & la cargaiſon, qui ſe montoit à cent
» mille boiſſeaux, entiérement perdue. Pour ce qui eſt des
» autres navires tant grands que petits, qui n'etoient point
» encore entrés dans le port, on en compte dix ou douze
» des plus gros qui ont eté engloutis ; les moindres, ainſi
» qu'une quantité prodigieuſe de barques, bateaux & autres
» de toutes eſpeces, ont diſparu, ſans même laiſſer de
» débris.

» Comme toute l'Iſle a eté couverte d'eau, les denrées
» ont eté ou emportées ou gâtées de façon à devenir nuiſibles à
» la ſanté de ceux qui les conſommeroient dans l'etat où elles
» ſont : les récoltes totalement perdues. Ce n'eſt ici qu'un à
» peu près, ecrit à la hâte ; quand nous ſerons inſtruits plus
» en détail, nous ne manquerons pas de vous en informer
» au plutôt. Après avoir reçu cette lettre de *Mou-ha-lan*,
» & des autres principaux Officiers qui ſont de réſidence à
» *Tay-ouan*, j'ai fait toutes mes diligences pour procurer à
» cette Iſle infortunée tous les ſecours qui dépendoient de
» moi, & j'ai donné mes ordres au Commiſſaire ambulant,
» & au Tréſorier général de la Province, pour qu'ils aient
» à s'inſtruire dans le plus grand détail du nombre des vaiſſeaux
» qui ont péri, & des maiſons qui ont eté détruites, de

» la quantité de ſel & autres denrées qui a eté perdue. Je » leur ai pareillement enjoint de relever au plutôt les Tribunaux, » greniers & autres bâtimens publics, d'envoyer à la décou- » verte des vaiſſeaux, navires, &c., qui avoient diſparu, » de radouber les vaiſſeaux qui n'etoient pas hors de ſer- » vice, d'envoyer promptement chercher le ſel, & les autres » proviſions néceſſaires, dans les lieux les plus voiſins; mais » ſur-tout de s'informer exactement des différentes pertes qu'a » faites le peuple, & du nombre précis des hommes qui ont » péri, afin que je puiſſe moi-même en informer Votre » Majeſté, &c. ».

L'Empereur répond au *Tſong-tou* par la formule ordinaire, & lui fait ſavoir ſes intentions pour le ſoulagement du peuple de *Tay-ouang*, & la maniere dont il doit pourvoir à tout le reſte. Voici comment il s'exprime dans un ecrit public.

Chang-yu.

« *Tchen-hoei-tſou*, *Tſong-tou* du *Fou-kien*, & les autres, » m'ont fait ſavoir le triſte evénement qui a eu lieu dans l'iſle de » *Tay-ouan*, qui eſt du diſtrict de la province du *Fou-kien*: ils » m'ont ecrit que le vingt-deuxieme de la quatrieme lune, *&c.* ». (l'Empereur repete ici tout ce qui eſt dit dans la lettre qu'on vient de lire, & continue ainſi). « J'ordonne au *Tſong-tou* » de s'informer exactement de tous les dommages en différens » genres, qu'auront ſoufferts à cette occaſion les habitans de » l'iſle, & de m'en inſtruire dans le plus grand détail, afin » que je puiſſe leur donner tous les ſecours néceſſaires pour » les réparer. Mon intention eſt qu'on releve à mes propres » frais toutes les maiſons abattues, qu'on répare celles qui » n'auront eté qu'endommagées, & qu'on leur aſſigne les » proviſions de bouche & de toutes les choſes qui ſont du

» premier beſoin. J'entends que cela s'exécute en toute rigueur » à l'egard de tous ceux, ſans exception, qui ſont dans le » cas; je ſerois fâché qu'un ſeul d'entre-eux fût oublié : c'eſt » pourquoi je recommande la plus grande diligence & la » plus exacte recherche. Je veux que mes ſujets ne doutent » en aucune maniere de la tendre affection que j'ai pour eux » tous, & qu'ils ſachent que ceux qui ſont les plus eloignés » de moi, ne me ſont pas moins chers que ceux qui ſont » ſous mes yeux & dont je puis voir moi-même les beſoins. Pour » ce qui eſt de mes vaiſſeaux de guerre, des Tribunaux, des » greniers & autres edifices publics, qu'on les rétabliſſe dans » leur premier etat, en prenant dans le tréſor de l'Etat tout » l'argent qui ſera néceſſaire pour cette dépenſe, ſuivant » l'uſage ſagement etabli. Qu'on ſuppute auparavant à quoi ſe » montera cette dépenſe, & qu'on m'en préſente le réſultat, » &c. »..... Tout le reſte eſt de ſtyle.

Dans tout ce qui eſt dit de ce déſaſtre, il n'eſt point parlé de tremblement de terre; il y a apparence cependant que c'eſt à un tremblement de terre qu'il eſt dû; mais le volcan qui l'aura occaſionné eſt peut-être à une très-grande profondeur ſous la mer. Je ne m'ingere pas à en donner l'explication; je remarque ſeulement qu'à l'exception du tremblement de terre dont on ne fait aucune mention, tout le reſte s'eſt paſſé à l'iſle Formoſe comme à Lima & à Lisbonne.

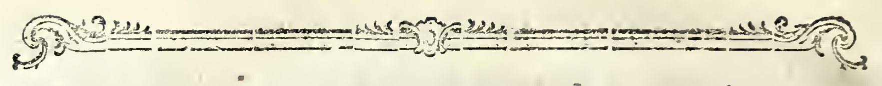
La variation de l'aiguille aimantée perſiſte la même; c'eſt-à-dire entre deux degrés & deux degrés & demi vers l'oueſt, comme on peut le voir dans mes obſervations météorologiques; c'eſt-là encore une ſinguiarité de ce pays-ci.

Une autre ſingularité, non moins remarquable, eſt la marche du mercure dans le barometre; cette marche eſt preſque toujours la même dans les ſaiſons correſpondantes d'une année à l'autre;

c'eſt-à-dire que dans les mois de Mai, Juin, Juillet, Août & Septembre, & une partie d'Octobre, elle ſe fait toujours au-deſſous de vingt-huit pouces, & dans les autres mois de l'année toujours au-deſſus. S'il en eſt de même dans les autres endroits où la hauteur moyenne du mercure dans le tube eſt de vingt-huit pouces, il peut arriver qu'on en tire quelques conſéquences utiles pour la théorie du barometre, laquelle eſt encore bien loin de ſa perfection.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*





PENSÉES, MAXIMES ET PROVERBES,

Extraits & traduits de divers livres chinois, par M. Cibot, Missionnaire à Pé-king.

I. *Des Princes, des Ministres & des Courtisans.*

Les Empereurs qui ont eté les plus heureux, n'avoient pas besoin de plaisirs pour l'être : témoins *Yao* & *Chun*.

L'Empereur peut tout pour le bien, mais rien contre la justice.

Le Prince le plus attentif, ne l'est pas assez pour pouvoir se passer de représentations.

Les Princes qui ont remporté le plus de victoires, sont ceux avec qui personne n'a osé faire la guerre.

Un Prince a beau être pervers & corrompu, il ne le seroit que pour lui seul si les Magistrats ne trahissoient pas les loix.

Plus le Prince voit & ecoute de personnes, moins il en croit.

Plus un Prince fait accueil aux bons conseils, plus il est exposé à en recevoir de mauvais.

Toutes les vertus qu'acquiert le prince, sont des disgraces pour les méchans.

Jamais aucun bon Prince n'a traité les plus grands scélérats, comme les tyrans ont traité les plus gens de bien.

Un Prince colere & emporté peut être bon & juste ; mais il ne le persuade pas.

Les mauvais Princes ne laissent à leurs héritiers que des troubles, des crimes, des calamités, des séditions & des révoltes.

Prince impudique, maître sans pitié.

Les Princes ne songent à rendre leurs sujets heureux, que lorsqu'ils n'ont plus rien à faire.

On

On n'eſt pas le pere des peuples pour en avoir le nom : il faut les porter dans ſon cœur, & avoir pour eux la ſenſibilité, les ſollicitudes, les tendreſſes, les empreſſemens & les entrailles d'une mere.

Un bon Miniſtre d'Etat ne craint ni la calomnie, ni la mort.

Miniſtre diſcoureur, eſprit borné.

C'eſt par le pouls du malade & non par ſes cris, que le Médecin ſe décide ; l'homme d'Etat doit en faire de même.

Moins un courtiſan a de mérite, plus la faveur le rend fier & mépriſant.

Qui ne loue ſon prince que pour pouvoir le contredire, ne le contredit que pour pouvoir le louer.

Le marbre, pour être poli, n'en eſt ni moins froid ni moins dur ; il en eſt de même des courtiſans.

Les Grands ſont trop occupés d'eux-mêmes, pour qu'on puiſſe les aimer.

Les Grands ſe plaignent de n'avoir point d'amis ; c'eſt de mériter peu d'en avoir qu'ils devroient ſe plaindre.

Plus il faut de remedes aux Grands pour les maladies d'imagination, moins ils en veulent pour les maladies réelles.

II. *Des Epoux.*

Les epoux qui s'eſtiment, s'aiment toujours aſſez.

La mauvaiſe humeur eſt l'hiver des ménages.

Plus une femme aime ſon mari, plus elle le corrige de ſes défauts : plus un mari aime ſa femme, plus il augmente ſes travers. Quand ils s'aiment tous deux egalement, ils reſtent ce qu'ils ſont.

Epoux qui s'aiment, ſe diſent mille choſes ſans parler.

Qui aime ſa femme, ne met pas en queſtion s'il doit l'aimer.

Dès qu'un pere & une mere s'aiment tendrement, & en ſont toujours l'un vis-à-vis de l'autre aux plus petites attentions du

respect, de la déférence & de l'estime, le principal de l'education de leurs enfans est fait, & ce qui en reste réussira à leur gré.

Qui aime tendrement ses enfans, se gardera bien de maltraiter sa femme.

Ce n'est qu'au village que les epoux n'ont plus rien à se demander, mais aussi se prennent-ils quand ils se donnent.

Plus les bouderies de ménage vont loin, plus elles sont près de finir.

Les vertus de ménage sont d'autant plus difficiles qu'on en a plus souvent besoin.

Mauvais mari est quelquefois bon pere, mauvaise epouse n'est jamais bonne mere.

Une femme est toujours sûre du cœur de son mari, tandis qu'elle l'est de sa patience.

Ne pas battre sa femme feroit bien le mieux; quant à la battre néanmoins ce ne devroit pas être quand sa belle-mere se plaint d'elle, mais bien lorsqu'elle se plaint de sa belle-mere.

Il faut qu'un mari soit bien sot pour craindre sa femme, mais une femme est cent mille fois plus sotte encore de ne pas craindre son mari.

Un mari ne connoît pas assez sa femme pour oser en parler, & une femme connoît trop son mari pour pouvoir s'en taire.

Si trouver toujours sa femme aimable n'est guere possible, l'être toujours soi-même n'est guere aisé.

Se faire aimer de son mari & le rendre fidele, n'est rien au prix de lui persuader tous ses devoirs à force de s'en faire estimer.

O qu'une femme jouit délicieusement de l'amour de son epoux, lorsqu'il veut qu'elle l'aide à dire ses pensées!

Se passer de femme feroit bien le plus sage; mais quant à en avoir une, encore vaut-il mieux lui payer en complaisance, la vertu & l'amour qu'on lui demande, que d'acheter du repos de toute sa vie, les larmes qu'on lui fait verser.

Que faire avec une femme qui ne s'epargne ſur rien, ſouffre tout en ſilence, & en eſt toujours aux attentions, aux prévenances & aux petits ſoins? Convenir qu'on ne la méritoit pas, & l'aimer autant qu'elle mérite.

A moins d'être bête ou ſourd, quel métier que celui de beau-pere! Si avec une femme & une bru, on a encore des ſœurs & des belles-ſœurs, des filles & des nieces, il faut ſe faire craindre comme un tigre pour pouvoir y tenir.

Beauté, jeuneſſe, talens, eſprit, agrémens même, tout à la longue s'uſe dans une femme pour ſon mari, excepté la ſageſſe & la vertu.

Femme qui deshonore ſon mari, fait jurer à ſon galant de lui être fidele.

S'il y a plus de femmes battues au village, il y en a moins de répudiées & incomparablement moins d'empoiſonnées que dans les villes.

Les femmes pardonnent tout à un mari qui leur donne ce qu'elles veulent; mais au moindre refus, de combien de torts ne ſe ſouviennent-elles pas dans un inſtant?

O qu'il faut qu'une femme aime ſon mari pour l'aimer dans ſa belle-mere!

Plus une femme eſt vertueuſe, plus elle gagne ſur la tendreſſe & l'eſtime de ſon mari ce qu'elle cede à ſes défauts.

Un mari, fût-il un tigre, puiſque la femelle d'un tigre réduit cet animal aux complaiſances, une femme peut au moins vivre en paix avec ſon mari.

III. *Des Femmes.*

On demande quatre choſes à une femme; que la vertu habite dans ſon cœur, que la modeſtie brille ſur ſon front, que la douceur découle de ſes levres & que le travail occupe ſes mains.

Cultiver la vertu eſt la ſcience des hommes, & renoncer à la ſcience eſt la vertu des femmes.

Un ſujet fidele brave les menaces, une femme vertueuſe ſe rit des promeſſes.

Femme qui n'eſt pas muette peut toujours ſe venger.

Les premiers conſeils des femmes ſont les plus ſages, & leurs dernieres réſolutions les plus dangereuſes.

Femme adultere, mere ſans entrailles.

Vertus pour vertus, les vertus des femmes ſont toujours plus naïves, plus près du cœur & plus aimables.

La femme la mieux louée eſt celle dont on ne parle pas.

Il faut écouter ſa femme & ne pas la croire.

Qui croit ſa femme ſe trompe, qui ne la croit pas eſt trompé.

Les femmes demandent ſi un homme eſt diſcret, comme les hommes ſi une femme eſt belle.

Rien ne fait perdre aux femmes le goût des viſites, comme le manque d'atours & d'habits.

Si les femmes ne facilitoient point le mal aux femmes, ſi les filles ne l'apprenoient pas aux filles, les hommes n'y pourroient rien.

Si les femmes ſavoient ſe taire devant les filles, il ſeroit rare qu'elles fiſſent parler d'elles.

Le ſilence & la rougeur ſont l'eloquence des perſonnes du ſexe.

La pudeur eſt le courage du ſexe.

Les hommes ſeroient bien malheureux, ſi, domptant les animaux les plus féroces, ils ne pouvoient pas ſe vaincre eux-mêmes; mais les femmes même aiment mieux être tigreſſes que brebis, & affrontent cent chagrins, plutôt que de baiſſer de ton un inſtant.

Les femmes & les ſots ne pardonnent jamais.

L'eſprit des femmes eſt d'argent vif, & leur cœur eſt de cire.

De tous les ſyſtêmes de l'orgueil, le plus fol & le plus riſible eſt celui des jeunes femmes qui croient avoir de la grace à bouder.

Pourquoi ne pas apprendre à lire aux femmes? parce qu'il y a de mauvais livres.

Une femme ne loue jamais ſans médire.

Ce ſont les pieges des femmes & des ſots, qui ſont les plus difficiles à eviter.

Une femme n'eſt jamais ſi eloquente, que lorſqu'elle ſe loue de ſon mari ou ſe plaint de ſa belle-mere.

Une femme n'eſt jamais ſi eloquente ſur la pudeur, que lorſque c'eſt une maniere de médire.

La langue des femmes eſt leur épée, & elles ne la laiſſent pas rouiller.

La poudre expoſée à l'air prend feu ou s'evente; il en eſt de même des perſonnes du ſexe.

La réflexion qui guérit les hommes de leurs paſſions, aigrit celles des femmes & les rend incurables.

Les femmes s'affligent comme des enfans, & ſe conſolent comme des vieillards.

La mere la plus heureuſe en filles, eſt celle qui n'a que des garçons.

Les femmes ne mentent jamais plus finement, que lorſqu'elles diſent la vérité à ceux qui ne les croient pas.

Les mauvais Mandarins ſont comme les femmes: le zele de leurs diſcours augmente à proportion que leur conduite les dément.

La laideur ôte à une jeune femme tous les défauts des belles, & lui donne des vertus & de bonnes qualités qu'elles n'ont jamais.

Jeune femme qui plaiſante ſur ſa belle-mere, donne bien des torts à ſon mari.

Femme qui achete ſon teint veut le revendre.

Si les femmes ſont orgueilleuſes, fauſſes, jalouſes & ſoupçonneuſes, c'eſt par défaut de mémoire, de prévoyance, de pénétration & de jugement.

Il vaut mieux ne plaire qu'à une ſeule perſonne avec ſon viſage, que de plaire à mille en ſe fardant.

Jamais femme n'a gâté ſa cauſe par ſon ſilence.

Les femmes les plus curieuſes baiſſent volontiers les yeux pour être regardées.

Il eſt plus aiſé d'accorder cent femmes que deux.

La langue des femmes croît de tout ce qu'elles ôtent à leurs pieds.

Il en eſt des femmes comme des affaires d'Etat : plus l'on eſt inſtruit, plus il faut s'obſerver & n'en rien dire, ne fût-ce que pour n'être pas cité.

Quand les hommes ſont enſemble, ils s'ecoutent; les femmes & les filles ſe regardent.

Plus une femme eſt belle & parée, plus elle perd à n'être pas modeſte.

Peu de femmes ne perdent pas en vertu ce qu'elles gagnent en réputation.

Peu importe à l'Etat de quelle façon ſoient taillées & montées les pierreries des femmes; mais il lui importe beaucoup qu'elles ne coûtent pas plus de journées maintenant dans la moindre province, que jadis dans tout l'Empire.

Quand une femme ſourit d'une injure : de deux choſes l'une, ou elle a perdu toute pudeur, ou elle eſt aſſurée de ſa vengeance.

Une jeune femme gagne toujours à avoir des chagrins.

De toutes les manieres de parler qu'ont les perſonnes du ſexe, celle qui leur réuſſit le plus mal eſt celle des paroles : les plus ſpirituelles même & les plus aimables ont une grace ſinguliere à ne pas remuer les levres.

La nature a ſoumis la femme à l'homme, mais la nature ne connoît point d'eſclaves.

La fille la plus timide a du courage pour médire.

Fille qui s'ôte la vie, craint de la donner.

Une fille même de l'Empereur eſt la femme de ſon mari; plus elle ſe prévaudroit de ſa naiſſance pour ſe rengorger, plus elle deviendroit vile & mépriſable.

Les filles qui ſe noient ont de bonnes raiſons; mais les peres & les meres n'en ont que plus de torts.

Diamant qui n'a point de tache eſt toujours bien enchaſſé; il en eſt de même des filles, elles ſont aſſez nobles & aſſez riches, ſi elles ſont chaſtes, modeſtes & vertueuſes.

Une fille reçoit un epoux, une veuve le prend.

Fille qui s'eſt oubliée, a perdu ſes ancêtres, ſon nom, ſa beauté, ſa jeuneſſe, ſes biens, & l'eſpérance de les recouvrer.

Quand les filles ſavent ce qui ſe paſſe au-dehors, les hommes ignorent ce qui ſe fait dans la maiſon.

Fille qui rougit de trop de choſes, en a bien appris.

IV. *Des Enfans* (*).

ENFANS punis pour s'être oubliés entre eux, ne mériteront pas de l'être pour avoir offenſé leurs parens.

Plus une veuve aime ſon fils, moins il devient aimable.

Moins la miſere fait mourir les enfans des pauvres, moins l'abondance peut conſerver ceux des riches.

Les querelles des enfans les mieux terminées, ſont celles qu'ils terminent entre eux.

Rien n'efface un menſonge dans le ſouvenir d'un enfant; qui l'a trompé une fois peut le tromper encore, mais il n'aura jamais ſa confiance.

(*) On trouvera un long Suppl. à cet Article dans les penſées diverſes ſur la piété filiale, extraites des livres chinois, impr. *T. IV*, *p.* 268.

Voulez-vous que votre enfant ſe porte bien? Ayez ſoin qu'il ait toujours un peu faim & jamais chaud.

V. *Du Sage & de la Sageſſe.*

Le glaive le plus aigu ne ſauroit bleſſer l'innocence.

Le cœur du ſage eſt fermé aux vices, mais il eſt ouvert aux vicieux.

La modeſtie & la bienfaiſance ſont les deux aîles du ſage.

Le ſage fait le bien comme il reſpire, c'eſt ſa vie.

Le ſage craint le *Tien* & oublie les hommes, le méchant craint les hommes & oublie le *Tien*.

Le ſage ſe courbe parce qu'il monte; le fat ſe rengorge parce qu'il deſcend.

On peut être décent ſans être ſage, mais on ne ſauroit être ſage ſans être décent.

La décence eſt le teint de la vertu & le fard du vice.

Le ſage ſe perd en combattant ſes penſées, & l'inſenſé en les ſuivant.

Qui a fréquenté un ſage les connoît tous.

Mes livres parlent à mon eſprit, mes amis à mon cœur, le *Tien* à mon ame, tout le reſte à mes oreilles.

Qui ſait etudier & ſe taire, ſe roidir contre ſes défauts & ſe plier aux evénemens, croire ſon cœur & ſe défier de ſes yeux, ſait vivre & mourir.

Le ſage oublie les injures comme un ingrat les bienfaits.

Le ſage a beau voyager, il ne change pas de demeure.

Les ſavans & les ſages diſent toujours plus de choſes en moins de mots.

Moins il y a de vrais ſages, plus il y en a qui en obtiennent le nom.

La ſimplicité & la candeur ſont les vrais rayons de la ſageſſe.

Changer les métaux en or n'eſt rien au prix de changer les opprobres,

opprobres en gloire, les revers en succès, la pauvreté en richesse, les afflictions en plaisirs : or, la vraie sagesse en apprend le secret.

Il n'appartient qu'au sage de faire craindre son silence au tyran le plus cruel, & de faire desirer son suffrage au Prince le plus applaudi.

Le sage ne dit pas ce qu'il fait, mais il ne fait rien qui ne puisse être dit.

Les sages se ressemblent par le cœur, & les méchans par l'esprit.

Le sage regarde pour faire voir, interroge pour répondre, reçoit pour donner, pardonne pour corriger, se fâche pour appaiser. La religion dirige ses vues, la probité ses sentimens, & la bienfaisance ses actions.

Le sage peut tout oublier, excepté ses fautes & ses bienfaiteurs.

Qui sait se refuser à soi-même, n'a rien à demander à personne.

Le sage est grand dans les plus petites choses, le méchant est petit dans les plus grandes.

Meubler mon esprit & vuider mon cœur, reposer ma langue & fatiguer mon bras, manger posément & dormir vîte : voilà toute ma philosophie.

Quand on est assez réellement philosophe pour paroître un imbécille au vulgaire, le plus fort est fait pour devenir un sage.

Tout dans le sage est la condamnation du vice.

VI. *Du vice & de la vertu.*

Le tems a beau être serein, un scélérat pense au tonnerre & le craint.

Les plaisirs délicieux de l'innocence ne sont une chimere que pour les scélérats.

La vraie modestie est naturelle, la vraie droiture est naïve.

L'attention aux petites choses est l'economie de la vertu.

L'elévation ôte bien des vertus, & l'obſcurité ſauve bien des vices.

Les ruiſſeaux forment les rivieres, & les bonnes actions les vertus.

Les morſures de la médiſance communiquent plus rapidement leur venin que celles de la rage, & perſonne n'en guérit.

La raillerie eſt l'eclair de la calomnie.

Gourmander ſes vices & humilier ſa raiſon eſt le vrai culte du *Tien*.

Ce n'eſt pas en vertu qu'un ſiecle tâche de ſurpaſſer l'autre.

On n'a point fait de livres ſur la vertu tandis que les mœurs l'enſeignoient.

Les vertus des belles perſonnes ſont plus dangereuſes que leurs vices.

Les talens ſans vertu ſont des eſclaves ſans maître : ils ne ſauroient ſe bien conduire & ſont capables de tout.

Il n'y a de vrais ſupplices que pour le crime, ni de vraies récompenſes que pour la vertu.

Plus les portes des tribunaux ſont grandes, plus la vérité a de peine à y entrer : plus les ſalles en ſont petites, plus l'injuſtice s'y cache aiſément.

Les vertus qu'on achete, coûtent toujours trop cher.

L'héritage le plus ſûr eſt celui des vertus.

Comment faut-il entendre que les méchans ne croient à aucune vertu? Comme l'on entend que les gens de bien ne croient pas le mal.

L'homme peut ſe courber vers la vertu, mais la vertu ne ſe courbe jamais vers l'homme.

Les vertus des meres aſſurent des vertus à leurs enfans, celles des peres ne leur aſſurent que de la gloire.

N'être point vicieux dépend de moi, être vertueux n'en dépend pas.

La vertu eſt comme l'eau, elle ne laiſſe point de vuide dans tout ce qui ne dépaſſe pas ſon niveau.

Vertus pour vertus, celles du village ſont plus ſimples, plus vraies, plus nobles & plus pures: la piété filiale, l'amour conjugal & l'amitié y ſont tout ce qu'elles peuvent être.

Le repentir eſt le printems des vertus.

Ou les vices n'ôtent rien à l'homme, ou les vertus lui donnent tout.

La vertu ne donne pas les talens, mais elle y ſupplée: les talens ne donnent ni ne ſuppléent la vertu.

La vertu vuide encore plus le cœur que la ſcience ne remplit la tête.

L'idée des vertus en prouve la néceſſité & les avantages.

Qui trouve du plaiſir dans le vice & de la peine dans la vertu, eſt encore novice dans l'un & l'autre.

La vertu eſt belle dans les plus laids, & le vice eſt laid dans les plus beaux.

A quoi ſe réduit le vice quand on retranche ce qui n'appartient à aucune vertu?

VII. *Des amis & de l'amitié.*

On peut ſe paſſer des hommes, mais on a beſoin d'un ami.

Les riches veulent être loués, applaudis, fêtés, réjouis, admirés; oui, & c'eſt pour cela qu'ils n'ont point d'amis.

Mauvais frere n'a point d'amis.

On ne s'aime bien que quand on n'a plus beſoin de ſe le dire.

On connoît les bonnes ſources dans la ſéchereſſe, & les bons amis dans l'adverſité.

Ou l'amitié n'eſt pas une vertu, ou il ne peut y avoir de vraie amitié qu'entre les gens de bien.

Le cérémonial eſt la fumée de l'amitié.

On perd plus d'amis par ſes demandes que pas ſes refus.

Amis qui se mentent ne se brouillent pas pour s'être cachés leurs défauts.

VIII. *Du cœur.*

Le monde est une mer, mon cœur est le rivage.

Les desirs vuident le cœur, le détachement le remplit.

Cœur etroit n'est jamais au large.

Si le cœur n'est pas de moitié avec l'esprit, les pensées les plus solides ne donnent que de la lumiere : voilà pourquoi la science est si peu persuasive, & la probité si eloquente.

Les cœurs les plus près ne sont pas ceux qui se touchent.

Qui ouvre son cœur à l'ambition, le ferme au repos.

Le cœur le plus capable d'aimer, est celui qui n'a point aimé.

Cœur droit n'est jamais trompé.

Le reproche le plus léger est bien lourd sur le cœur.

A cœur de fer, barriere de feu.

L'eau ne reste point sur les montagnes, ni la vengeance sur un grand cœur.

On va au cœur par le mensonge, on en sort par la vérité.

Qui a trouvé la mesure de son cœur, sait celle de tous les autres.

Eau trouble ou agitée ne représente rien, notre cœur est de même.

Cœur inconstant, riviere qui n'a pas de lit.

Les cœurs les plus faciles à se donner, sont aussi les plus prompts à se reprendre.

O que deux cœurs sont près l'un de l'autre quand il n'y a aucun vice entre eux !

Rien ne repose le cœur comme ce qui le vuide.

IX. *Des plaisirs.*

Si la vie n'est qu'un songe, que sont donc les plaisirs ?

Les plaisirs etoient à bon marché avant que l'or fût cher.

Les richesses ôtent plus de plaisirs qu'elles n'en donnent, mais il faut avoir une ame pour le sentir.

Mille parties de plaisir ne laissent aucun souvenir qui vaille celui d'une bonne action.

Le plaisir de bien faire est le seul qui ne s'use pas.

Le vice empoisonne les plaisirs, la passion les frelate, la modération les aiguise, l'innocence les epure, la bienfaisance les multiplie, l'amitié les perpétue; mais il n'appartient qu'à la conscience de les faire pénétrer dans l'ame.

Cent vices n'ont jamais donné autant de vrais plaisirs qu'une seule vertu.

X. *Proverbes.*

Eau de source coule toujours.

Qui n'a rien dans son assiette regarde au plat.

Lampe sans pied n'eclaire pas loin.

L'eau la plus claire fait de la boue.

Les tuiles qui garantissent de la pluie ont eté faites dans le beau tems.

Les plus jolis oiseaux sont en cage.

Il n'y a pas de rose de cent jours.

Beau tableau paie son cadre.

Quand les cuisiniers se battent tout froidit ou se brûle.

Fruit mûr tombe de soi-même.

Qui a soif rêve qu'il boit.

Qui n'a pas de bonnet ne craint point de s'enrhumer.

Charbon qui fume gâte l'encens.

Ce ne sont pas ceux qui ont le plus de coqs, qui les entendent les premiers.

Les beaux chemins ne vont pas loin.

Qui est borgne plaint les aveugles.

Que chacun balaie devant sa porte, & les rues seront nettes.

L'œil le plus juste ne vaut pas une regle.

Qui tient la bouche ouverte, a froid aux dents.

Le garde-bois n'achete point de cendres.

Qui est aveugle entend mal.

Les poissons ne voient pas l'eau.

Qui remplit trop sa bouche, avale avant d'avoir bien mâché.

Bride de cheval ne va pas à un âne.

A chaque coffre sa clef, on les ouvrira tous.

Cheval sauvage a le crin long.

On connoît le cheval en chemin, & le cavalier à l'auberge.

Agneau en peau de tigre, craint encore le loup.

Chair pourrie engendre des vers.

Qui voit le ciel dans l'eau, voit les poissons sur les arbres.

Le fruit le plus mûr ne vous tombera pas dans la bouche.

Le plus gros brin de chanvre ne sauroit faire un cable.

Les canes aiment bien à se plonger dans l'eau, mais non pas à être mouillées par la pluie.

Ce ne sont pas les puces des chiens, qui font miauler les chats.

Toutes les poules qui pondent ne crient pas.

Les malheurs se détournent de loin.

Qui ne peut pas dormir trouve son lit mal fait.

Les nuages les plus brillans ne sont que de l'eau.

Quand on tombe ce n'est pas le pied qui a tort.

Qui frappe les buissons, fait sortir les serpens.

Trois verres de vin font finir cent querelles.

On ne doit pas attendre des autres ce qu'on ne veut pas leur promettre.

Si le peigne est trop fin, il arrache les cheveux.

Paroles qui volent ne vont pas loin.

Ce n'est faute de voir loin, que l'on tombe.

Magistrat qui siege, visage de cadavre.

Le riz eſt toujours bien cuit pour ceux qui ne mangent chez eux que du mil.

Il ne faut pas attendre la ſoif, pour tirer l'eau du puits.

Poule qui court etend les aîles.

Qui ne ſort que de jour n'a pas beſoin de lanterne.

Une langue va plus vîte que deux pieds.

Perdrix à la daube a encore le bec dur.

Qui ſuit les villageois ira au village.

Eau de fontaine rend le riz blanc.

Le médecin des ânes ne ſe guérit pas ſoi-même.

Qui eſt à cheval ſur un tigre, n'en deſcend pas aiſément.

Eau qui eſt loin n'eteint pas le feu.

A gros clou, gros marteau : à griffes de tigre, langue de ſerpent.

Le bœuf mange la paille & la ſouris le bled.

Oiſeau qui chante n'a pas ſoif, agneau qui bêle veut tetter.

Qui cueille des fleurs les ſent, qui ramaſſe des epines ſe pique.

Il n'eſt ſi bon miroir que plus belle que ſoi.

Qui rêve qu'il ſue, peut encore avoir froid.

Tout bois eſt gris quand il eſt réduit en cendres.

Les nuages paſſent, mais la pluie reſte.

Qui voit l'orage dans les nuages, ne ſera pas mouillé.

Qui dit des injures ne choiſit pas ſes mots, qui frappe ne compte pas les coups.

Encore vaut-il mieux crier d'abord comme le coq, que de ruer comme le bœuf.

Vent arriere & beau tems approchent les ecueils.

Arbre renverſé par le vent, avoit plus de branches que de racines.

Qui a dix lieues à faire en doit compter neuf pour la moitié.

Les plats du premier ſervice ſont toujours les plus chauds.

Fleuve paiſible a ſes rives fleuries.

Chien au chenil abboie à ſes puces : chien qui chaſſe ne les ſent pas.

Cœur gâté, bouche puante.

Le pied de la lampe eſt le moins eclairé.

Peu de paroles, peu d'affaires.

Un champ de mille ans, compte plus de huit cens maîtres.

Qui a les mains gelées, ne trouve pas le pain trop chaud.

Eau de ſource va loin.

Qui donne du mauvais vin à ſes hôtes, ne boit chez eux que du thé.

A bon enclume bon marteau, le fer froid même ſera battu.

Qui ſe laiſſe donner, n'eſt pas bon à prendre.

La roſe n'a d'epines que pour qui veut la cueillir.

Quand tout le monde a dîné, il n'y a plus de différence que dans les ecots.

La porte la mieux fermée, eſt celle qu'on peut laiſſer ouverte.

Quand il n'y a point de champ à vendre, il y a bien du grain à acheter.

Laiſſez au tigre le ſoin d'attaquer le loup.

Qui chante des chanſons, couché, ne ſe levera pas pour pleurer.

Qui eſt dans la vallée, trouve la montagne bien haute; qui eſt ſur la montagne, ſe trouve bien petit.

Porte battante ſe déjette, maître indolent eſt mal ſervi.

Plus l'ormeau eſt droit, plus la vigne ſe plie; plus la vigne s'eleve, plus l'ormeau ſe baiſſe.

Qui elargit ſon cœur, retrécit ſa bouche.

Le chemin le plus long eſt celui où l'on tombe.

Quelque part qu'on aille, c'eſt toujours le même ſoleil.

Le vent ne fait pas tomber toutes les fleurs : le ſoleil ne mûrit pas tous les fruits.

Ce n'eſt pas l'aurore de la veille qui donne un beau jour.

Que de bons jours qui n'ont pas de bon ſoir !

Le plus beau lendemain ne rend pas la veille.

A femme hargneuſe mari brutal.

Qui boit ſans ſoif, fera diete malgré ſon appétit.

Celui qui vend les ſecrets des autres, donnera les ſiens à bon marché.

Dès qu'il s'agit d'argent & de comptes, finiſſez tout ou vous ne finirez rien.

Qui ne ſait pas par où il eſt venu, ſaura encore moins par où s'en aller.

Qui bat le chien, doit ſonger au maître.

Maiſon de paille où l'on rit, vaut mieux qu'un palais où l'on pleure.

Dans cent lieux de pays, deux tombeaux de mille ans.

On chante à la Cour pour boire, on boit au village pour chanter.

Il n'y a point de ſoleil pour les aveugles, ni de tonnerre pour les ſourds, s'ils ne veulent pas en croire aux autres.

Chien qui releve la queue mépriſe ſon ennemi, tigre qui la baiſſe va le dévorer.

Poiſſon d'eau douce ne deſcend pas dans la mer.

La mode, la coutume, l'opinion & l'autorité, ne ſont des raiſons que pour ce qui eſt raiſonnable.

Plus le piedeſtal eſt beau, plus la ſtatue doit l'être.

On environne les tombeaux de cedres, & les maiſons de fleurs.

Les grandes ames ont des vouloirs, les autres n'ont que des velléités.

Un poſtillon, dit le Proverbe, a plutôt fait dix *li* (*), que le pareſſeux n'a fini d'ouvrir un œil.

La priſon eſt fermée jour & nuit, cependant elle eſt toujours

(*) Dix *li* ſont une lieue.

pleine : les Temples ſont toujours ouverts, & on n'y trouve perſonne.

Il n'y a qu'une affaire dans la vie ; qui en a deux n'en a réellement aucune.

Toutes les erreurs n'ont qu'un tems ; après cent millions de difficultés, de ſubtilités, de ſophiſmes, de tournures & de menſonges, la plus petite vérité eſt encore tout ce qu'elle etoit.

Qui eſt ce qu'il paroît, fera ce qu'il a promis.

Il vaut mieux mécontenter par cent refus, que de mentir en une ſeule promeſſe.

Les réflexions qui deſcendent dans le cœur, menent plus loin que celles qui vont au bout du monde.

Dans moins de vingt générations, preſque tous les niveaux ont changé : le fond des rivieres eſt plus haut, & le ſommet des montagnes plus bas.

Que d'epines ſur une ſeule roſe !

Moins les Belles & les Princes parlent, plus ils diſent de choſes.

Le plus ridicule perſonnage, après un Docteur de tout-à-l'heure, c'eſt celui d'hier.

O qu'il eſt aiſé de ſe plaire avec ceux qui préviennent nos deſirs ! Il eſt encore plus aiſé de haïr ceux qui les contrarient.

Quel eſt l'homme le plus inſupportable ? Celui qu'on a offenſé, & à qui l'on ne peut rien reprocher.

Qui a toujours tort avec ſoi-même, n'en a guere avec les autres.

On a mille queſtions à faire ſur les roſes qui fleuriſſent en hiver.

C'eſt par ce que diſent les gens, qu'on juge du prix de leur ſilence.

Ce ne ſont pas ceux qui ſavent le mieux parler, qui ont de meilleures choſes à dire.

Les richeſſes & la naiſſance donnent tout, & ne ſuppléent à

rien; la beauté & les talens conduisent à tout, & ne menent à rien; la sagesse & la vertu méritent tout, & n'aspirent à rien.

Le matin de la pluie & de la boue, le soir du vent & de la poussiere, hier du froid, demain du chaud : voilà comment on voyage, même sans sortir de chez soi.

Il vaut mieux essuyer une larme du Colon, que d'avoir cent souris du Ministre.

Accueillez vos pensées comme des hôtes, & traitez vos desirs comme des enfans.

Qui bâtit loin du chemin, en a pour trois etés.

Les revenans viendront toujours, si les domestiques s'entendent.

Il n'y a de tache qu'à un endroit, & tout l'habit est gâté.

Il n'est métal si dur que le feu n'amollisse, ni affaire si mauvaise que l'argent n'accommode.

Si l'ivoire ne croît pas dans la bouche du rat, les plaies de sa queue ne donnent pas grand pus.

Trois serpens qui entrent dans un trou y trouvent place; un seul, qui en sort, n'en trouve pas.

C'est dormir toute la vie, que de croire à ses rêves.

Qui a fermé sa porte, est au fond des déserts.

Laissez courre la vanité d'un sot : elle ne sait pas le chemin de la gloire, & elle ne vous ecouteroit que pour entrer dans celui de la folie. C'est à ses chûtes à l'arrêter.

La mémoire contrefait plutôt l'esprit qu'elle ne le supplée : mille souvenirs ne donnent pas une pensée.

La modestie des Sages, des grands Hommes & des Héros, est un vrai oubli; ils sont si remplis de ce qu'ils projettent, qu'ils perdent de vue ce qu'ils ont exécuté.

La paresse a plus egaré de pensées, que la passion n'en a corrompu. Il est si doux de faire des impromptu en jugeant des choses!

Qui ne se refuse rien, n'a rien à demander à personne.

Qui s'agite pour faire le bien, en a peu fait; qui y cherche à être vu & remarqué, ne le continuera pas long-tems; qui y met de l'humeur & du caprice, le finira mal; qui n'y vise qu'à eviter des fautes & des reproches, n'y acquerra jamais de vertus.

Siecle de luxure: siecle de faussetés, d'erreurs & de chimeres.

Le Médecin guérit les maladies, dit le Proverbe, *mais il ne guérit pas de la mort*: c'est-à-dire, qu'il est comme les toits, qui garantissent de la pluie, & non pas du tonnerre.

Les siecles où l'on a nié plus de vérités, sont ceux où l'on a rêvé plus de fables.

Il y a un bien qui est tout bien, mais il n'y a pas de mal qui soit tout mal.

Un tableau ne se voit pas tout avec les yeux.

L'homme ne peut offrir au *Tien* que ce qu'il en a reçu.

Qui voit un tigre, le tire; qui connoît un voleur, ne peut pas l'accuser.

Qui est sincere l'est toujours.

Les gens de bien s'entre-aident sans le savoir, les méchans se combattent le voulant bien.

Avec de l'argent on fait parler les morts, & sans argent on ne peut pas faire taire les muets.

Toutes les maladies n'en font qu'une, à laquelle il n'y a point de remede.

Si la cuisine n'est pas un art dans les campagnes, la pharmacie aussi n'y est pas une science.

Il n'y a d'autorité chérie, que celle qui est fondée sur la justice & exercée par la vertu.

Personne n'a tant peur des revenans, que ceux qui ne croient pas aux esprits.

Mourir, c'est bien finir de vivre; mais finir de vivre, c'est toute autre chose que de mourir.

Plus les méchans ſont riches, puiſſans, honorés & bien portans, plus l'extinction de leur race eſt aſſurée.

Voulez-vous connoître les gens de bien? Adreſſez-vous aux femmes publiques : les libertins qui les leur nomment ne s'y méprennent pas, ni elles non plus.

Il en eſt du génie, du talent & de la ſcience comme de la vertu: plus ils attirent les regards, plus ils menacent ruine.

Plus les repentirs ſont prompts, plus ils en epargnent d'inutiles.

Qui ſe craint ſoi-même, n'a plus rien à craindre.

La modeſtie & le reſpect ſont comme les pleurs des enfans : leur foibleſſe même & leur impuiſſance font leur force & obtiennent tout.

On ne s'égare jamais ſi aiſément, que lorſqu'on s'imagine ſavoir le chemin: on n'echoue jamais ſi vîte dans les affaires, que lorſqu'on n'y voit aucune difficulté.

Qui ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, ne peut en être trompé.

L'uſage du monde conduit à la défiance, la défiance conduit aux ſoupçons, les ſoupçons conduiſent à la fineſſe, la fineſſe conduit à la méchanceté, & la méchanceté conduit à tout.

Il faut être bien ſage ou bien borné, pour ne rien changer à ſes penſées.

La lance la plus emouſſée eſt celle dont la poignée eſt rompue.

Un jour en vaut trois, pour qui fait chaque choſe en ſon tems.

Quel a eté le plus beau ſiecle de la Philoſophie? celui où il n'y avoit pas encore de Philoſophes.

Les ames ſont toutes nobles. Témoin l'eſclave qui diſoit: *j'etoufferois mon fils ſur le champ, ſi je ſoupçonnois qu'il pût reſſembler un inſtant à mon maître.*

On n'arrive juſqu'aux petites vérités, qu'à force de s'appliquer

aux grandes ; on ne tombe dans les plus effroyables erreurs qu'à force de négliger les petites.

Chaque siecle le répete à l'autre : tous les faux biens produisent de vrais maux.

Qui s'endort en médisant, se réveille calomnié.

Il faut croire ses Domestiques, & ne pas les ecouter.

Qui connoît son cœur, se défie de ses yeux.

Moins on a d'indulgence pour soi, plus il est aisé d'en avoir beaucoup pour les autres.

Qui médit de moi en secret, me craint ; qui me loue en face, me méprise.

On mesure les tours par leur ombre, & les grands Hommes par leurs envieux.

Qui est embarrassé de son loisir, est toujours accablé d'affaires.

La plus brillante victoire n'est que la lueur d'un incendie.

On loue les tours de son singe & la fidélité de son chien, les agrémens de sa maîtresse & la vertu de sa femme.

Les profits injustes sont comme la fausse monnoie : plus l'on en a, plus l'on risque.

A quoi sert d'avoir la crainte du *Tien* pour boussole, si la conscience ne tient pas le gouvernail.

Qui cede le haut du pavé, s'elargit le chemin.

Plus on approche de l'ennemi, plus les tigres de Cour deviennent agneaux.

O quel esclavage qu'une grande fortune, quand on se fait une affaire d'en jouir !

Qui cherche à briller par ses doutes, prête à bien des soupçons.

Les fautes les mieux reprises sont celles dont on fait rougir par ses exemples.

Les tombeaux s'ouvrent à chaque instant, & se ferment pour toujours.

La raison & la conscience sont les mêmes dans tout l'Univers.

Qui emprunte pour bâtir, bâtit pour vendre.

Les morts qu'on oublie le moins, ſont ceux avec qui on s'eſt le plus oublié.

Qui ment trois fois, n'eſt pas cru une.

La boue ſe durcit au feu, l'or s'y amollit.

L'amour eſt tout yeux, & n'en a pas un de bon.

Qui a mendié ſon riz, n'a pas de quoi le faire cuire.

L'homme en place viſe à la grandeur, l'homme à talens viſe au grand.

Le vuide d'un jour perdu ne ſera jamais rempli.

Si les Princes ſavoient parler & les femmes ſe taire; les courtiſans dire ce qu'ils penſent, & les domeſtiques le cacher: tout l'Univers ſeroit en paix.

La boue cache un rubis, mais elle ne le tache pas.

Le gouvernement doit être doux, & les ordres ſéveres.

La patience eſt la vraie pierre philoſophale: qui l'a trouvée, n'a plus à craindre que de la perdre.

Qui oublie les bienfaits, ſe ſouvient des injures.

La lumiere du ſoleil cache ſes taches, & ſes eclipſes montrent ſa grandeur.

Perſonne ne parle ſi hardiment du Général qu'un goujat, ni d'un Sage qu'un etourdi.

L'on ne riſque rien à ſe ſervir des méchans pour faire le bien, mais on riſque tout à ſe ſervir des bons pour faire le mal.

On n'eſt jamais heureux aux dépens du bonheur des autres.

On ne rit jamais ſi fort, ſi long-tems & ſi haut, que lorſqu'on veut cacher ſa douleur.

C'eſt véritablement s'enrichir, que de s'ôter des beſoins.

Il n'y a de fautes véritablement funeſtes, que celles qu'on ne veut ni reconnoître ni réparer.

Si la Sentence d'un Dixainier de village eſt juſte, il n'y a pas plus à en appeller que d'un Edit de l'Empereur.

Qui ſe venge d'un petit affront, cherche à en recevoir de grands.

Il faut faire vîte ce qui ne preſſe pas, pour pouvoir faire lentement ce qui preſſe.

Il vaut mieux remplir ſes greniers que ſes coffres.

Qu'eſt-ce qu'un ſot qui a fait fortune ? C'eſt un cochon qui eſt embarraſſé de ſon lard.

Quand il y a du riz qui ſe moiſit à la cuiſine, il y a un pauvre qui meurt de faim à la porte.

Une parole de trop gâte les meilleures affaires ; un moment de patience accommode les plus mauvaiſes.

Plus on a de connoiſſances, moins on connoît de gens.

Il vaut mieux ne pas tirer un tigre, que de ne faire que le bleſſer.

Une réponſe qui ne réſout pas la difficulté, en fait naître mille autres.

On ne jouit bien de toute ſa ſenſibilité, que par un amour innocent.

C'eſt s'aimer bien peu que de haïr quelqu'un ; c'eſt haïr tout le monde, que de n'aimer que ſoi.

Ce qui etoit vrai hier, l'eſt aujourd'hui ; mais ce qui eſt bien aujourd'hui, ne le ſera pas demain.

Ce n'eſt pas le puits qui eſt trop profond, c'eſt la corde qui eſt trop courte.

Ce ne ſont pas les chûtes des ſots, qui empêchent celles des gens d'eſprit.

Il en eſt des Poëtes, des Peintres & des Muſiciens, comme des champignons : pour un de bon, dix mille de mauvais.

C'eſt le mérite de ceux qui louent, qui fait le prix des louanges.

C'eſt ſe rendre le complice d'une impertinence, que d'en rire.

Ceux qui n'ont point de mérite, ne peuvent pas juger de celui

des autres : ceux qui en ont ne ſe donnent guere la peine de l'examiner.

Un mot dit à l'oreille, eſt entendu de loin.

Les gens de bien ſe cherchent, les méchans ſe fuient.

Qui peut panſer ſa plaie, eſt à moitié guéri.

Les maladies entrent par la bouche, les malheurs en ſortent.

Pardonner n'eſt une folie que pour qui ne s'eſt pas vengé.

Qui eſt parvenu ſait pourquoi; qui ne l'eſt pas l'ignore.

La langue réſiſte parce qu'elle eſt molle; les dents cedent parce qu'elles ſont dures.

Le malheur n'entre jamais que par la porte qu'on lui a ouverte.

Les abus, les déſordres & les crimes ſont les mauvaiſes herbes de l'Etat; mais il en eſt comme de celles des champs, la maniere de les détruire n'eſt pas la même.

Qui veut procurer le bien des autres, a déjà aſſuré le ſien.

Les droguiſtes examinent les remedes des deux yeux; ceux qui les préparent ne les regardent que d'un œil; les malades les prennent en aveugles.

Le muet conduit l'aveugle, & ils vivent tous les deux.

Qui ment pour ſe louer, ne dit point vrai en ſe blâmant.

Le ſecret le mieux gardé, eſt celui qu'on ne dit pas.

Les pauvres enrichiſſent les riches par leur travail, les riches ruinent les pauvres par leurs plaiſirs.

On trouveroit plus d'honnêtes gens dans les priſons que dans les douanes.

Il en eſt de la Cour comme de la mer : le vent qu'il fait décide de tout.

Il vaut mieux ſauver un mourant, que d'enterrer cent morts.

Ce n'eſt pas au théâtre qu'il faudroit aller s'attendrir : c'eſt chez les pauvres & les malheureux. Qui y va verſer des larmes, eſſuiera les leurs.

Cultiver les ſciences & ne pas aimer les hommes, c'eſt allumer un flambeau & fermer les yeux.

Qui a la vue courte, doit regarder de près.

Si l'on ne peut pas appeller patrie, un pays où l'on ne poſſede rien; comment nommer celui où l'on eſt eſclave?

Ce n'eſt pas ce que les Colons donnent à l'Empereur, qui les ruine : c'eſt ce qu'on lui vole.

Les pauvres préſentent honnêtement leur aumône, les riches la jettent avec mépris, & les Grands l'accompagnent de reproches & de duretés.

L'on craint d'autant moins les autres, qu'on ſe craint plus ſoi-même.

Qui a mené la vie des gueux trois ans, ne voudroit pas être Mandarin un jour.

Une femme laborieuſe arrange ſans ceſſe ſes meubles: un Lettré ſtudieux dérange ſans ceſſe ſes livres.

Qui ne ſait pas ſe vanter, ignore l'art de parvenir.

Qui change de couleur en voyant de l'or, changeroit de geſte s'il n'etoit pas vu.

Le cheval & le cavalier ont beau tomber enſemble, on ne rit que du cavalier; mais s'ils ſe bleſſent tous deux, on ne court qu'au cavalier. Pourquoi cela? Parce que l'orgueil eſt un ſot, & que le ſentiment ne l'eſt pas.

La bienfaiſance eſt à la prodigalité, ce qu'eſt la bravoure à la témérité.

On eſt fol par la tête & ſage par le cœur.

Dans le choix, il vaudroit mieux tout ignorer que tout ſavoir.

Les ſciences ne ſont perfectionnées qu'aux dépens des mœurs.

Les fruits des pays méridionaux ont l'ecorce dure & le cœur mol: ceux du nord ont la peau fine & le cœur ferme; les hommes ſont au rebours.

Le prodigue répand l'or comme du fumier, & l'avare recueille le fumier comme de l'or.

Ce n'eſt qu'avec les yeux des autres, qu'on peut bien voir ſes défauts.

Qui veut faire le bien des autres, a déjà fait le ſien.

Il en eſt des loix comme des digues : à quelque endroit qu'elles ſoient entamées, tout le reſte devient preſque inutile.

Qui médit en ſecret, peut calomnier en public.

Les hommes voient tout des mêmes yeux, mais les points de vue ſont différens.

On peut guérir d'un coup d'épée, mais jamais d'un coup de langue.

Dès qu'il s'agit de raiſon, ſes droits ſont auſſi valables contre mille Empereurs que contre un enfant.

Plus on acquiert de connoiſſances, plus on ſe trouve accablé de ſon ignorance.

Le cuivre a beau être doré, il n'eſt que du cuivre. Ainſi en eſt-il d'un fat : fût-il le premier du Conſeil, il n'eſt qu'un fat.

Ce n'eſt ni le paſſé ni l'avenir qu'il faut etudier dans l'Hiſtoire : c'eſt le préſent.

Les Poëtes ſont les Muſiciens de la République, elle n'en a beſoin que pour ſes fêtes.

Le ſuperflu des riches eſt le néceſſaire des pauvres.

Un Savant peut bien ſonger à devenir Philoſophe : mais jamais Philoſophe ne ſongera à devenir Savant.

Pour peu que le goût des problêmes, des vains paralogiſmes & des nouveautés gagne dans un certain public, toutes les vertus ſont en péril, & avec elles la tranquillité publique.

La ſingularité n'eſt un mérite que pour ceux qui n'en ont pas.

C'eſt l'obſervation des loix qui en fait la vraie force.

Les bonnes ſœurs ſont les bons freres.

Rien ne manque aux funérailles des riches que des gens qui les regrettent.

Ce ſont ceux qui ont le moins de livres, qui en liſent le plus.

Les talens ont beſoin de protection & de prôneurs, la vertu perdroit à en avoir.

C'eſt brûler un tableau pour en avoir les cendres, que de ſacrifier ſa conſcience à ſon ambition.

O quel plaiſir que celui de donner! Il n'y auroit point de riches s'ils etoient capables de le ſentir.

Les plus bouchés ont de l'eſprit pour deviner ce que veut dire un riche; les plus ſpirituels ne comprennent qu'à demi ce que dit un pauvre.

Les riches trouvent des parens dans les pays etrangers les plus eloignés, les pauvres n'en trouvent pas dans le ſein même de leur famille.

Les bijoux ſont la derniere choſe qu'on achete, & la premiere qu'on vend.

Le vin n'eſt jamais ſi bon que quand on le boit avec un ami; il en eſt ainſi des livres, ceux qu'on lit avec lui doublent d'agrémens & de lumiere.

Les Anciens auroient-ils jamais cru que les chevaux du Prince ſeroient mieux logés que ceux pour qui il en a, & dont il veut être appellé le pere?

L'or a par-tout ſon eclat & ſa beauté; mais il n'eſt pas partout du même prix: ainſi en eſt-il de la vertu. Heureux le pays où c'eſt à force d'être commune!

Ce n'eſt pas le glaive qui coupe, ni le vin qui enivre.

C'eſt être déjà malheureux, que de craindre de le devenir; & qui mérite de l'être, le craint toujours.

Les vérités de conſcience ne ſe prouvent pas; mais les plus bornés les comprennent, & les plus habiles ne ſauroient les nier.

La nobleſſe n'eſt un mérite que pour ceux qui n'en ont pas.

Un homme faux eſt haï de ceux même à qui il fait du bien.

Il n'y a pas de bonnes raiſons pour les ſots.

Les plus lâches ſont ceux qui ont plus de courage pour mal faire.

L'adulateur n'eſt que mépriſé; au lieu que le calomniateur eſt mépriſé & haï. Malgré cela, cent calomnies ſont plutôt crues qu'une louange : encore n'eſt-il pas beſoin qu'elles ſoient plus vraiſemblables.

On va à la gloire par le palais, à la fortune par le marché, & à la vertu par les déſerts.

Les vérités qu'on aime le moins à apprendre, ſont celles qu'on a le plus d'intérêt de ſavoir.

L'on n'eſt véritablement intrépide que lorſque l'on aime mieux s'expoſer à périr qu'à mal faire.

Qui veut qu'on lui reſſemble, doit ſe reſſembler à lui-même.

La probité eſt la ſeule monnoie qui ait cours par-tout.

On a beau noyer ſa raiſon dans le vin, on n'y noie pas ſes peines.

Ce ſont ceux qui n'ont point d'affaires, qui en ſuſcitent aux autres.

Le riche exagere encore plus ſa bonne volonté, que le pauvre ſa miſere.

Les choſes venues de loin doublent de prix, & les hommes perdent du leur.

Qui peut troubler les joies de la bienfaiſance, puiſque l'ingratitude les augmente ?

C'eſt être bien riche que de n'avoir rien à perdre.

Les penſées de la veille n'arrivent pas juſqu'au lendemain.

On gagne toujours à taire ce qu'on n'eſt pas obligé de dire.

Un fils qui fait verſer des larmes à une mere, peut ſeul les eſſuyer.

Laboure, fume, ſeme, arroſe, ſarcle ton champ, diſoient les

Anciens, *& demande ta moiſſon par tes prieres, comme ſi elle devoit tomber du ciel.*

Il y en a plus de ruinés par les emprunts qu'ils pouvoient faire, que par les dettes qu'ils avoient.

Les plus bêtes le ſont moins que ceux qui abuſent de leur eſprit.

Les plus gros profits ſont ceux de la médiſance : on en retire pluſieurs fois le capital, & les intérêts courent toujours.

Autant vaut aller ivre à un feſtin, que de parler des Anciens à un nouveau Poëte.

Qu'eſt-ce qu'un homme en place qui n'a pas de mérite? C'eſt un géant en habit de nain.

L'amour eſt quelquefois aveugle, mais il n'eſt jamais ſourd.

Qui a des livres eſt heureux, qui n'en a pas beſoin l'eſt encore plus.

Qui a le front de ſe vanter, ne rougit pas de médire.

La vraie doctrine eſt pour les méchans, comme la glace pour les inſectes.

Les autels ne fument que de l'encens des malheureux.

Qui ne ſe reſpecte pas, ſe fait mépriſer : qui ne ſe craint pas, a tout à craindre: qui veut tromper les autres, s'eſt déjà trompé.

L'admiration ne conduit guere à l'amour, ſi la modeſtie & la bonté ne lui en montrent le chemin.

Qui a le courage de réparer ſes fautes, n'en fait pas long-tems.

Point de crimes ſans remords, ni de remords ſans crime.

Qui ne connoît pas ſes défauts, n'a encore rien appris. Qui a appris qu'il ne ſait rien, eſt devenu bien ſavant.

Le luxe augmente les beſoins, la modération les plaiſirs.

On pardonne tout à qui ne ſe pardonne rien.

Qui a fait les douanes dix ans, trouve cent Médecins pour un à la moindre maladie.

On eſt encore parent ou ami au bout du monde ; mais on n'eſt que cela. Le rang & les dignités ne voyagent pas.

Qui cache ſes fautes, en veut faire encore.

Qui attend le ſuperflu pour ſecourir les pauvres, ne leur donnera jamais rien.

Il y a bien des réputations qu'on obtient à crédit, même celles de brave, de ſavant & de ſage : pour celle de chaſte, il faut l'avoir méritée d'avance ; or, les philoſophes ne veulent pas courir les riſques d'un lendemain.

Ce ſont les plus riches qui manquent de plus de choſes.

La ſcience de l'Hiſtoire a trop crû, & ira toujours trop en croiſſant, pour que les hommes en aient beſoin.

Les arts d'agrément augmentent les beſoins de ceux à qui il faudroit le plus en ôter.

On gagne plus à connoître les talens & les vertus de ſon ennemi, qu'à être inſtruit de ſes fautes.

Comment plaire toujours aux autres, puiſqu'on ſe déplaît ſi ſouvent à ſoi-même ?

La renommée qui ne conduit à rien peut faire des envieux, mais elle ne fera pas d'ennemis.

C'eſt ſuer à vendre de la glace, que d'exhorter à la patience en ſe fâchant.

On peut boire quand on eſt fatigué, mais il ne faut pas manger.

Les palais des Grands regorgent de femmes ; & les cabanes des pauvres, d'enfans.

Moins on eſt intéreſſé dans une affaire, mieux on la comprend ; plus on va droit, mieux on la finit.

Les plus grands ſcélérats donnent de bons conſeils en mourant.

Il n'y a pas de ſituation fixe dans cette vie, à moins qu'on ne s'occupe de l'autre.

La vieilleſſe finit par les foibleſſes, les miſeres & les impuiſ-

ſances des enfans; la ſageſſe, par leur candeur, leur naïveté & leur innocence.

Rien ne peut ſuppléer la joie qu'ont ôtée les remords.

Les penſées des malades ſont les plus ſaines.

Quel eſt le plus grand menteur? Celui qui parle le plus de ſoi.

Qui m'inſulte en face, peut encore être un honnête-homme & mon ami; mais qui me loue à tout propos, eſt ou un ſot qui me mépriſe, ou un fourbe qui veut me jouer.

Un payſan honnête-homme eſt plus grand dans ſa chaumiere qu'un Empereur ſcélérat ſur ſon trône : donc être Empereur ſeulement n'eſt rien, & être honnête-homme eſt tout.

Quel eſt le vrai héros? Celui qui a le plus de courage contre ſoi-même.

Il ne faut pas employer ceux qu'on ſoupçonne, ni ſoupçonner ceux qu'on emploie.

L'habit le plus de mode, eſt celui que l'Empereur a donné.

Le moyen qu'un homme ſoit toujours vrai, puiſque ceux qui l'en eſtiment le plus, travaillent à le rendre faux?

La ſcience n'eclaire une Nation que par les grandes vérités.

Les voleurs ſe raſſurent ſur leur nombre, mais ce n'eſt pas en allant au ſupplice.

Un ſot ne s'admire jamais tant, que quand il a fait quelque ſottiſe.

Pour un ſouvenir, mille oublis : c'eſt ma deviſe.

L'Empereur ne ſe porte jamais mieux à la Capitale, que lorſqu'on le dit malade dans les Provinces.

C'eſt l'oiſiveté des riches, qui fatigue leur cœur.

C'eſt à ceux qui ſe portent bien, qu'il faut demander comment on doit mourir; & à ceux qui ſe meurent, comment on doit vivre.

Quels ſeroient les meilleurs engrais pour les terres? Les cendres de tout ce qu'on n'avoit point du tems de *Yao* & de *Chun*.

Plus

Plus une montagne eſt affreuſe, plus elle gagne à être vue de loin.

Sur cent projets d'un riche, il y en a quatre-vingt-dix-neuf pour le devenir davantage.

L'economie donne aux pauvres tout ce que la prodigalité ôte aux riches.

Il eſt plus grand de ſauver l'innocence aux dépens de ſa gloire, que de ſauver la patrie aux dépens de ſa vie.

La ſéparation, la répudiation, le divorce, ſont des poignards à deux lames: il faut s'en bleſſer d'un côté pour les enfoncer de l'autre.

Plus une Nation a de bons livres, plus on lui en fait lire de mauvais.

Quand une chanſon donne de la célébrité, la vertu n'en donne guere.

Le Colon, le Soldat, le Marchand, l'Artiſan, le Magiſtrat, le Moraliſte, voilà les hommes de la Patrie, de toujours & de par-tout: pour les autres, plus il y en a, plus elle eſt à plaindre.

Dans les Sciences comme dans les Arts, c'eſt toujours ce qui eſt le plus eſſentiel & le plus utile qui coûte le moins de tems, de ſoin, de travail; & plus de perſonnes peuvent y réuſſir.

Le fait eſt certain: hommes & femmes, jeunes & vieux, riches & pauvres, ſavans & ignorans, Princes & ſujets, barbares & Chinois, tous deviennent faux, vils & cruels, à proportion de leur impudicité.

Une paſſion eſt comme la meſure de l'autre: plus on rit de bon cœur, plus on pleure aiſément; & c'eſt ſur-tout quand on eſt de bonne humeur qu'on prend feu pour rien.

La haine n'a jamais fait d'heureux.

L'eſprit a beau faire plus de chemin que le cœur, il ne va jamais ſi loin.

L'ignorance eſt la nuit de l'eſprit, & une nuit ſans lune ni etoiles.

L'on n'a jamais tant beſoin de ſon eſprit, que lorſqu'on a affaire à un ſot.

Avoir trop d'eſprit, c'eſt n'en avoir pas aſſez.

Rien n'abrege la vie comme les pas perdus, les paroles oiſeuſes & les penſées inutiles.

La vie la plus heureuſe finit avant la mort.

Ou la vie n'eſt qu'un ſonge, ou il y a bien des gens qui rêvent.

La plus courte vie a bien des ſiecles de douleur.

L'etude etend bien peu les connoiſſances, quand elle n'ôte pas le goût de la diſpute & des diviſions.

Il y a trois eſpeces de Lettrés: les premiers ferment leur cœur, les ſeconds leur bouche, & les derniers leur porte. L'eſpece de ceux qui fermoient leurs mains s'eſt perdue.

Les Lettrés ont beau diſputer, toutes les conſciences ſont d'accord.

Plus nos Lettrés ont d'expédiens pour vivre, plus ils en trouvent de merveilleux pour enrichir l'Etat.

Tigre enchaîné ſe laiſſe conduire par un enfant; mais celui qui le mene, fût-il un géant, riſque tout à l'irriter: le peuple eſt de même.

Tout eſt perdu quand le peuple craint moins la mort que ſa miſere.

Laiſſez au peuple toutes les ignorances qui ne le trompent pas.





TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES

CONTENUES dans les dix précédens Volumes des Mémoires concernant les Chinois.

A

les regnes qui ont précédé ceux de *Yao* & de *Chun*, & démontre qu'à l'aide des découvertes en tout genre, les Historiens ont fixé, sinon la fondation de la Monarchie, au moins la législation de *Hoang-ti*, 125. Pour tâcher de détruire ce qui a été avancé par M. de Guignes, que les premiers & les plus célebres Historiens, remontent seulement au regne de *Yao*, il indique l'ouvrage de *Sée-ma-tsien* (le *Che-ki*) dont il fait un précis pour ce qui a rapport aux époques, à la chronologie, dont ce livre traite, ainsi que des usages, des cérémonies, des arts, *&c.* des généalogies, & enfin, des soixante-dix Eloges qu'il a faits des Hommes illustres, 126, 127 & suiv. Il convient, avec M. de Guignes, des défauts d'un systême de Chronologie fondé sur des hypotheses astronomiques, & que ce systême a dû nécessairement occasionner des avis différens sur les époques des événemens, tant que les Chinois ont employé leurs Astronomes pour fixer l'ordre des tems dans leur Histoire, 133, 134 & suiv. Il est aussi du même sentiment sur le peu de suite qu'il y a dans les généalogies, & en donne la raison, ainsi que les moyens d'y remédier, 135 & suiv. Il explique les grandes diversités que trouve M. de Guignes dans les Dynasties *Hia* & *Chang*, sur la durée de chaque regne, & par conséquent sur la durée totale, 136 & suiv. Il recommande la lecture du *Chou-king* & de *Sée-ma-tsien*, pour ce qui regarde l'origine des différens Royaumes & & la succession des Rois qui les gouvernerent, *&c.* 137 & suiv. Pourquoi il n'admet pas le moyen dont s'est servi M. de Guignes pour faire voir le peu d'accord des Chronologistes chinois; &, à cette occasion, il donne l'idée d'une Histoire universelle de France, qui seroit commandée par le Gouvernement, & traitée par la Sorbonne & toutes les Académies, 143 & suiv. Motifs qui le font conclure: 1°. que les Annales chinoises sont préférables aux Monumens historiques de toutes les autres Nations; 2°. qu'elles méritent toute notre confiance; 3°. qu'elles sont dignes de l'attention de tous les Savans; 4°. qu'elles sont l'ouvrage de littérature le plus authentique qui soit dans l'Univers, 146, 147. Tables chronologiques; la première, des Auteurs qui ont ecrit sur les Trigrammes de *Fou-hi*, 195 & suiv.; la seconde, des Auteurs qui ont ecrit sur le *Chang-chou* ou le *Chou-king*, 203 & suiv.; la troisieme, de ceux qui ont ecrit sur le *Li-ki*, 211 & suiv.; la quatrieme, de ceux qui ont ecrit sur le *Chi-king*, 221 & suiv.; la cinquieme, de ceux qui ont ecrit sur le *Tchun-tsieou* de Confucius, 233 & suiv. Textes du *Tchun-tsieou* qui rapportent les eclipses du soleil avec les explications, 247 & suiv. Textes du *Chi-king*, du *Chou-king* & de l'Histoire sur le même objet, 255 & suiv. Eclipses rapportées dans le *Tchun-tsieou*, 265 & suiv. Eclipse du soleil rapportée dans le *Chi-king* & dans le *Chou-king*, 270 & suiv. Conjonction des cinq planetes sous *Tchoan-hiu*, 274 & suiv. Table géographique de la Chine, partagée en neuf Provinces par le grand *Yu*, 283; des quinze Royaumes qui la partageoient sous les *Tcheou*, 284, 289. Tables chronologiques des Historiens chinois depuis les *Han* occidentaux, jusqu'aux *Tang*, 293 & suiv.; depuis les *Héou-ou-tay* jusqu'aux *Soung*, 309 & suiv.; depuis les *Yuen* jusqu'aux *Tay-tsing*, 330 & suiv. Arbre généalogique des fondateurs des trois premieres Dynasties depuis *Hoang-ti*, 344 & suiv.; de la Dynastie des *Hia*, 348 & suiv.; de la Dynastie des *Chang* ou des *Yn*, 352 & suiv. 359 & suiv. Remarques sur un ecrit de M. Paw, intitulé, *Recherches sur les Egyptiens & les Chinois*, dont M. Amiot combat

les

B

ou

C

D

E

Corrections

K

L

Notice

M

N

O

P

Traduction

indique les soins qu'on eut sous les Dynasties des *Song*, des *Ming* & des *Yuen*, de recueillir tout ce qui pouvoit eclairer les Magistrats dans les affaires criminelles, 423. Dans le second livre, l'Auteur fait sentir la nécessité des descentes de justice pour l'examen des personnes qui sont mortes d'une mort violente ou inconnue, & en fait un devoir essentiel aux Magistrats, 424. Il combat l'opinion qu'on a que les examens, dans ces formalités de justice, ne vont jamais, pour la plupart, au-delà de la probabilité, en disant que la justice ne procede pas sans avoir de signes suffisans pour autoriser les recherches juridiques; que ces signes n'ont jamais conduit personne à la mort qu'autant qu'ils ont eté vérifiés par des témoignages & des aveux décisifs, & que les registres des Tribunaux, & les monumens les plus authentiques font foi que les descentes de justice sont très-utiles, 425, 426. Il réfute l'objection qu'on fait quelquefois en Chine, qu'il y a une espece de barbarie à faire déterrer des cadavres pour en faire l'examen, 426. Dans le troisieme livre, l'Auteur prescrit au Mandarin chargé de l'examen d'un cadavre, les recherches secrettes, les informations détaillées, les ruses, les finesses auxquelles il doit avoir recours pour découvrir les homicides, 426, 427. Il prétend que la publicité des descentes de justice est essentielle pour l'effet qu'on peut & qu'on doit en tirer; qu'il ne faut pas balancer à exposer nuds tous les cadavres indifféremment, 427. Il rejette toutes distinctions pour les personnes d'un rang ou d'une naissance hors du commun, & soutient que ce seroit une prévarication funeste de faire des exceptions en leur faveur, 428. Il indique la maniere de faire les descentes de justice après la mort, après l'enterrement, lorsque le cadavre commence à tomber en pourriture, & sur les ossemens, *ibid.* Le quatrieme livre traite des diverses pratiques dont on se sert, 1°. pour ceux qui se sont etranglés, 429; 2°. pour les noyés, 430; 3°. pour les femmes mortes en couche, *ibid.*; 4°. pour ceux à qui on ne voit aucun signe de mort, 430, 431. Il indique en même tems les moyens de connoître evidemment si les personnes se sont etranglées elles-mêmes, ou si elles l'ont eté; si les noyés ont été jettés dans l'eau après avoir eté etouffés; si l'avortement a eté causé par un breuvage, enfin si les personnes ont eté etouffées ou ont reçu quelque coup mortel, 429 & suiv. Dans le cinquieme livre du *Si-yuen*, l'Auteur examine comment on peut distinguer ceux qui ont eté tués par une main etrangere, de ceux qui ont eté tués par quelque accident, 431 & suiv. Il avertit les Mandarins des soins avec lesquels ils doivent veiller sur l'exactitude, la clarté & les détails des procès-verbaux, 432. Il prouve que tout compensé, les crimes & les homicides publics, quelque atroces qu'ils soient, sont moins funestes à la société que ceux qui sont voilés par les ombres du secret, 433. Selon cet Auteur, il y a des différences très-sensibles entre les plaies que se fait un homme qui attente sur lui-même, & celles d'un homme qui est blessé par une main etrangere, 434; entre les cadavres des personnes qui ont eté tuées avant un incendie, & ceux des personnes qui ont eté etouffées par le feu, *ibid.* Il n'est guere possible, selon le même Auteur, de distinguer, à l'inspection d'un cadavre qui a resté quelque tems dans l'eau bouillante, si la personne y a eté jettée après avoir eté etouffée, ou si elle y est tombée par accident, 435. Dans le sixieme livre du *Si-yuen*, l'Auteur articule, dans le plus grand détail, les effets sensibles de chaque poison, & toutes les marques auxquelles on peut

s'en occuper lui-même, & lui révele toutes les rufes & toutes les reffources qu'il peut employer contre un ennemi qui eft campé près de lui, qu'il veut eloigner ou attirer, qu'il pourfuit ou dont il eft pourfuivi, & avec lequel enfin il engage le combat, 85 & fuiv. De quelle importance il regarde les foins d'applanir les difficultés qui s'oppofent à des campemens avantageux; d'en eloigner l'ennemi; d'eviter les petites actions, & encore plus une action générale, fi l'on n'eft affuré d'une victoire complette; de brufquer une attaque, les troupes même etant fatiguées de la marche, lorfqu'on eft informé du défordre des ennemis; de prendre une connoiffance exacte de tout ce qui avoifine une armée; de maintenir à propos la tranquillité, ou d'exciter du bruit dans fon camp; d'inftruire les troupes des fignaux de jour & de nuit, & de profiter de l'ardeur des foldats & de la température de l'air, 92 & fuiv. Dans le huitieme article, *Sun-tfe* définit & explique les neuf changemens ou les neuf circonftances principales qui doivent engager un Général à changer la contenance ou la pofition de fon armée; à changer de fituation, à aller ou à revenir, à attaquer ou à défendre, à agir ou à fe tenir en repos, 99 & fuiv. Il indique les principaux artifices qu'on peut employer à propos pour tromper l'ennemi, & les moyens d'eviter les pieges qu'il tend, 103. Il prévient contre cinq fortes de dangers d'autant plus à redouter, qu'ils paroiffent moins à craindre, & qui font des ecueils contre lefquels la prudence & la bravoure echouent plus d'une fois, le premier, une trop grande ardeur à affronter la mort; le fecond, une trop grande attention à conferver fes jours; le troifieme, une colere précipitée; le quatrieme, un point d'honneur mal entendu; le cinquieme, une trop grande complaifance ou une compaffion trop tendre pour le foldat, 104 & fuiv. Dans le neuvieme article, *Sun-tfe* réduit à quatre points principaux les différentes fituations d'une armée, dans le voifinage d'une montagne, auprès de quelque riviere, dans des lieux gliffans & humides, marécageux & mal-fains, en plaine, dans des lieux unis & fecs, & il prefcrit la conduite qu'il y faut tenir, 107 & fuiv. Quels font, fuivant le même Général, les indices généraux & particuliers dont un Général d'armée doit profiter, pour favoir la pofition des ennemis, pour faire avorter leurs projets, pour mettre fon armée à couvert de toute furprife, & pour connoître à fond fes foldats & prévenir les vols, les brigandages, la débauche, les cabales & l'oifiveté, 111 & fuiv. Le dixieme article roule fur la connoiffance du terrein qu'un Général doit fe procurer avec un foin exact, & fur les différentes façons dont il peut tromper & être trompé, qui font au nombre de fix, quant aux principales; la marche des troupes, leurs différens arrangemens, leur pofition dans des lieux bourbeux, leur défordre, leur dépériffement & leur fuite, 117 & fuiv. Le onzieme article fert à détailler les neuf fortes de lieux qui peuvent être à l'avantage ou au détriment de l'une ou de l'autre armée; ces lieux font les lieux de divifion ou de difperfion, les lieux légers, les lieux qui peuvent être difputés, les lieux de réunion, les lieux pleins & unis, les lieux à plufieurs iffues, les lieux graves & importans, les lieux gâtés ou détruits, & les lieux de mort, 127 & fuiv. (Voy. *Lieux*). Comment un général doit agir dans ces différens lieux felon les circonftances, *ibid.* Dans ce même article, *Sun-tfe* propofe le plan qu'un Général doit fuivre dans le cas où il fait la guerre dans fon pays, ou bien dans le

T

Tsai-yu,

& la loi défend aux Mandarins de recevoir les plaintes d'un fils contre son pere, 28, 29. Après le crime de rébellion & de leze-majesté, le plus grand, selon les principes du Gouvernement de Chine, est de violer les loix de la piété filiale, 29. On ne peut exercer aucun office public pendant les trois ans du deuil, 30. Un fils qui négligeroit de placer le corps de son pere dans le tombeau de ses ancêtres, seroit perdu de réputation, *ibid.* Les tombeaux & les cimetieres des Chinois sont hors des villes, à la distance d'une lieue, *ibid.* Les cérémonies aux ancêtres, dans la salle qui leur est consacrée, ou à leurs tombeaux, se font avec beaucoup de respect, 31. Pourquoi les Chinois ne pouvoient pas concevoir qu'un Etat sans roi pût être gouverné, 32. L'administration politique de la Chine, roule uniquement sur le devoir des peres & des enfans, *ibid.* & suiv. L'ouverture des labours se fait tous les ans par l'Empereur lui-même, au commencement du printems, 40. Après l'agriculture, rien n'est plus en recommandation à la Chine que le commerce, 42. Une eclipse est annoncée dans toutes les villes peu de jours avant qu'elle arrive, & cet evénement donne lieu à des cérémonies ridicules, 44. Il y a à la Chine un Tribunal erigé exprès pour ecrire l'histoire, 45. Les Empereurs ont toujours regardé comme un devoir d'observer les anciens usages, & l'Empire a pour cet objet un tribunal, etabli presque dès son origine, 54. Il n'est point d'usage à la Chine de mettre la statue d'un Empereur, ni de qui que ce soit, dans sa propre sépulture, 187. Les Chinois ont connu le vin de raisin, le vin de grain ; l'usage en a eté toléré par certains Empereurs, & défendu par d'autres, 467. (Voyez *Vin* & *Raisins*). Le vinaigre, l'eau-de-vie, sont d'usage en Chine, 475 & suiv. A quels usages les Chinois consacrent spécialement la musique & leurs instrumens, T. VI, 4 & suiv. (Voyez *Musique* & *Instrumens de Musique*). La polygamie est autorisée en Chine par les loix, 307 & suiv. L'Empereur & les Princes du Sang, en Chine, ont des Eunuques qu'ils emploient pour le service domestique, la garde des femmes, des jardins ou maisons de plaisance, & des sépultures, 319 & suiv. Chaque jour avant l'aurore, cinq tombereaux, traînés chacun par un bœuf, passent dans les rues de *Péking* pour ramasser les enfans vivans ou morts, & les porter dans le *Yu-yng-tang*, 323. (Voyez *Yu-yng-tang*). Quel est l'ordre de la succession à l'Empire chez les Chinois, 336 & suiv. Description des cérémonies d'usage à la mort & aux funérailles de l'Impératrice-mere, 346 & suiv. En Chine, dès qu'un pere & une mere sont morts, le fils aîné entre en possession de tous les droits de la paternité envers ses freres cadets, T. VII, 20 & suiv. Les loix le rendent responsable des désordres de ses cadets, 26. Les *Mantchous* n'ont pas le droit d'aliéner les terres dont ils sont propriétaires, 27. La punition d'usage en Chine, est le bâton pour les Chinois, & le fouet pour les *Mantchous*, 31. Les Chinois distinguent la nuit par veilles, 32. Du tems de *Kang-hi*, on voyoit des Seigneurs paroître à la Cour avec des bottes de toile; aujourd'hui les moindres soldats sont tout habillés de soie lorsqu'ils montent la garde, ou qu'ils font l'exercice, 33. La plupart des *Mantchous* se ruinent par leur gourmandise, les emprunts, les mariages & les enterremens, 34. Les Gens de guerre, Officiers, soldats & autres, n'ont droit de porter les armes que lorsqu'ils sont en faction, mais on porte communément un couteau à sa ceinture, 36. La punition d'un coupable s'etend sur sa femme & ses enfans qu'on

Y

Z

FIN DE LA TABLE DES MATIERES ET DU DIXIEME VOLUME.

De l'Imprimerie de STOUPE, au bas de la rue de la Harpe.

